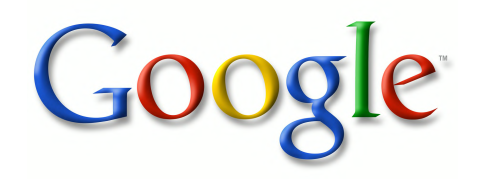




OEUVRES

COMPLETES

DE

M. DE VOLTAIRE.

TOME QUARANTE-SIXIEME.

AUX DEUX-PONTS,

Chez SANSON et COMPAGNIE.

1792.

PHILOSOPHIE

GENERALE:

METAPHYSIQUE,

MORALE

ET THEOLOGIE.

EXAMEN IMPORTANT
DE
MILORD BOLINGBROKE.

CHAPITRE XI.

De l'établissement de la secte chrétienne, et particulièrement de Paul.

QUAND les premiers Galiléens se répandirent parmi la populace des Grecs et des Romains, ils trouvèrent cette populace infectée de toutes les traditions absurdes qui peuvent entrer dans les cervelles ignorantes qui aiment les fables; des Dieux déguisés en taureaux, en chevaux, en cygnes, en serpens, pour séduire des femmes et des filles. Les magistrats, les principaux citoyens n'admettaient pas ces extravagances; mais la populace s'en nourrissait, et c'était la canaille payenne. Il me semble voir chez nous les disciples de *Fox* disputer contre les disciples de *Broun*. Il n'était pas difficile à des énergumènes juifs de faire croire leurs rêveries à des imbécilles qui croyaient des rêveries non moins impertinentes. L'attrait de la nouveauté attirait des esprits faibles lassés de leurs anciennes sottises, et qui couraient à des nouvelles erreurs, comme la populace de la foire de Barthelemi, (a)

(a) Bartholomey-fair où il y a encore des charlatans et des astrologues.

dégoûtée d'une ancienne farce qu'elle a trop souvent entendue, demande une farce nouvelle.

Si l'on en croit les propres livres des christicoles, *Pierre* fils de *Jone* demeurait à Joppé, chez *Simon* le corroyeur, dans un galetas où il ressuscita la couturière *Dorcas*.

Voyez le chapitre de *Lucien*, intitulé *Philopatris*, dans lequel il parle de ce galiléen (*b*) *au front chauve et au grand nez*, *qui fut enlevé au troisième ciel*. Voyez comme il traite une assemblée de chrétiens où il se trouva. Nos presbytériens d'Ecosse, et les gueux de St Médard de Paris, sont précisément la même chose. Des hommes déguenillés, presque nus, au regard farouche, à la démarche d'énergumène, poussant des soupirs, fesant des contorsions, jurant par le fils *qui est sorti du père*, prédisaient mille malheurs à l'empire, blasphémaient contre l'empereur. Tels étaient ces premiers chrétiens.

Celui qui avait donné le plus de vogue à la secte était ce *Paul* au grand nez et au front chauve,

(*b*) Il est fort douteux que *Lucien* ait vu *Paul*, et même qu'il soit l'auteur du chapitre intitulé *Philopatris*. Cependant il se pourrait bien faire que *Paul*, qui vivait du temps de *Néron*, eût encore vécu jusque sous *Trajan*, temps auquel *Lucien* commença, dit-on, à écrire.

On demande comment ce *Paul* put réussir à former une secte avec son détestable galimatias pour lequel le cardinal *Bembo* avait un si profond mépris? nous répondons que sans ce galimatias même, il n'aurait jamais réussi auprès des énergumènes qu'il gouvernait. Pense-t-on que notre *Fox*, qui a fondé chez nous la secte des primitifs appelés quakers, ait eu plus de bon sens que ce *Paul?* Il y a longtemps qu'on a dit que ce sont les fous qui fondent les sectes, et que les prudens les gouvernent.

dont *Lucien* se moque. Il suffit, ce me semble, des écrits de ce *Paul*, pour voir combien *Lucien* avait raison. Quel galimatias quand il écrit à la société des chrétiens qui se formait à Rome dans la fange juive! *La circoncision vous est profitable si vous observez la loi; mais si vous êtes prévaricateurs de la loi, votre circoncision devient prépuce, etc..... Détruisons-nous donc la loi par la foi? à Dieu ne plaise! mais nous établissons la foi..... Abraham a été justifié par ses œuvres; il a de quoi se glorifier, mais non devant* DIEU. Ce *Paul*, en s'exprimant ainsi, parlait évidemment en juif et non en chrétien.

Quel discours aux Corinthiens! *Nos pères ont été baptisés en Moïse dans la nuée et dans la mer.* Le cardinal *Bembo* n'avait-il pas raison d'appeler ces épîtres *Epistolacie*, et de conseiller de ne les point lire.

Que penser d'un homme qui dit aux Thessaloniciens: *Je ne permets point aux femmes de parler dans l'église;* et qui dans la même épître annonce qu'elles doivent parler et prophétiser avec un voile?

Sa querelle avec les autres apôtres est-elle d'un homme sage et modéré? Tout ne décèle-t-il pas en lui un homme de parti? Il est chrétien, il enseigne le christianisme, et il va sacrifier sept jours de suite dans le temple de Jérusalem par le conseil de *Jacques*, afin de ne point passer pour chrétien. Il écrit aux Galates: *Je vous dis, moi Paul, que si vous vous faites circoncire,* JESUS-CHRIST *ne vous servira de rien.* Et ensuite il

circoncit fon difciple *Timothée*, que les Juifs prétendent être fils d'un grec et d'une proftituée. Il eft intrus parmi les apôtres, et il fe vante aux Corinthiens 1ère épître, chap. 9. d'être auffi apôtre que les autres : *Ne fuis-je pas apôtre ? n'ai-je pas vu notre Seigneur* JESUS-CHRIST ? *n'êtes-vous pas mon ouvrage ? Quand je ne ferais pas apôtre à l'égard des autres, je le fuis au moins à votre égard. N'avons-nous pas le droit d'être nourris à vos dépens ? n'avons-nous pas le pouvoir de mener avec nous une femme qui foit notre fœur*, (ou fi l'on veut, une fœur qui foit notre femme) *comme font les autres apôtres et les frères de notre Seigneur ? Qui eft-ce qui va jamais à la guerre à fes dépens ? etc.*

Que de chofes dans ce paffage ! le droit de vivre aux dépens de ceux qu'il a fubjugués, le droit de leur faire payer les dépenfes de fa femme ou de fa fœur ; enfin la preuve que JESUS avait des frères, et la préfomption que *Marie* ou *Mirja* était accouchée plus d'une fois.

Je voudrais bien favoir de quoi il parle encore dans la feconde lettre aux Corinthiens, ch. 11. *Ce font de faux apôtres...... mais ce qu'ils ofent, je l'ofe auffi. Sont-ils Hébreux ? je le fuis auffi : font-ils de la race d'Abraham ? j'en fuis auffi : font-ils miniftres de* JESUS-CHRIST ? *quand ils devraient m'accufer d'impudence, je le fuis encore plus qu'eux. J'ai plus travaillé qu'eux ; j'ai été plus repris de juftice, plus fouvent enfermé dans les cachots qu'eux. J'ai reçu trente-neuf coups de fouet cinq fois, des coups de bâton trois fois, j'ai été lapidé une fois : j'ai été un jour et une nuit au fond de la mer.*

Voilà donc ce *Paul* qui a été vingt-quatre heures au fond de la mer, sans être noyé ; c'est le tiers de l'aventure de *Jonas*. Mais n'est-il pas clair qu'il manifeste ici sa basse jalousie contre *Pierre* et les autres apôtres, et qu'il veut l'emporter sur eux pour avoir été plus repris de justice et plus fouetté qu'eux.

La fureur de la domination ne paraît-elle pas dans toute son insolence, quand il dit aux mêmes Corinthiens : *Je viens à vous pour la troisieme fois, je jugerai tout par deux ou trois témoins ; je ne pardonnerai à aucun de ceux qui ont péché ; ni aux autres ?* 2e épître chap. 13.

A quels imbécilles et quels cœurs abrutis de la vile populace écrivait-il ainsi en maître tyrannique ? A ceux auxquels il osait dire qu'il avait été ravi au troisième ciel. Lâche et impudent imposteur ! où est ce troisième ciel dans lequel tu as voyagé ? est-ce dans Vénus ou dans Mars ? Nous rions de *Mahomet* quand ses commentateurs prétendent qu'il alla visiter sept cieux tout de suite dans une nuit. Mais *Mahomet* au moins ne parle pas dans son Alcoran d'une telle extravagance qu'on lui impute ; et *Paul* ose dire qu'il a fait près de la moitié de ce voyage !

Quel était donc ce *Paul* qui fait encore tant de bruit, et qui est cité tous les jours à tort et à travers ? Il dit qu'il était citoyen romain ; j'ose affirmer qu'il ment impudemment. Aucun juif ne fut citoyen romain que sous les *Décius* et les *Philippes*. S'il était de Tarsis, Tarsis ne fut colonie romaine, cité romaine, que plus de cent ans après *Paul*. S'il était de Giscale, comme le

dit *Jérôme*, ce village était en Galilée ; et jamais les Galiléens n'eurent assurément l'honneur d'être citoyens romains.

Il fut élevé aux pieds de Gamaliel, c'est-à-dire qu'il fut domestique de *Gamaliel*. En effet, on remarque qu'il gardait les manteaux de ceux qui lapidèrent *Etienne*, ce qui est l'emploi d'un valet. Les Juifs prétendirent qu'il voulut épouser la fille de *Gamaliel*. On voit quelque trace de cette aventure dans l'ancien livre qui contient l'histoire de *Thècle*. Il n'est pas étonnant que la fille de *Gamaliel* n'ait pas voulu d'un petit valet chauve dont les sourcils se joignaient sur un nez difforme, et qui avait les jambes crochues : c'est ainsi que les actes de *Thècle* le dépeignent. Dédaigné par *Gamaliel* et par sa fille, comme il méritait de l'être, il se joignit à la secte naissante de *Céphas*, de *Jacques*, de *Matthieu*, de *Barnabé*, pour mettre le trouble chez les Juifs.

Pour peu qu'on ait une étincelle de raison, on jugera que cette cause de l'apostasie de ce malheureux juif est plus naturelle que celle qu'on lui attribue. Comment se persuadera-t-on qu'une lumière céleste l'ait fait tomber de cheval en plein midi, qu'une voix céleste se soit fait entendre à lui, que DIEU lui ait dit : *Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu ?* Ne rougit-on pas d'une telle sottise ?

Si DIEU avait voulu empêcher que les disciples de JESUS ne fussent persécutés, n'aurait-il point parlé aux princes de la nation plutôt qu'à un valet de *Gamaliel* ? En ont-ils moins été châtiés

depuis que *Saul* tomba de cheval ? *Saul Paul* ne fut-il pas châtié lui-même ? à quoi bon ce ridicule miracle ? Je prends le ciel et la terre à témoin (s'il est permis de se servir de ces mots impropres le ciel et la terre) qu'il n'y a jamais eu de légende plus folle, plus fanatique, plus dégoûtante, plus digne d'horreur et de mépris. (*e*)

CHAPITRE XII.

Des Evangiles.

Dès que les sociétés de demi-juifs demi-chrétiens se furent insensiblement établies dans le bas peuple à Jérusalem, à Antioche, à Ephèse, à Corinthe, dans Alexandrie, quelque temps après *Vespasien*, chacun de ces petits troupeaux voulut faire son évangile. On en compta cinquante, et il y en eut beaucoup davantage.

(*e*) Ce qu'il faut, ce me semble, remarquer avec soin dans ce juif *Paul*, c'est qu'il ne dit jamais que JESUS soit Dieu. Tous les honneurs possibles il les lui donne : mais le mot de *Dieu* n'est jamais pour lui. Il a été prédestiné dans l'Epître aux Romains, chap. IV. Il veut qu'on ait la paix avec DIEU par JESUS, chap. V. Il compte sur la grâce de DIEU par un seul homme qui est JESUS, il appelle ses disciples héritiers de DIEU, et cohéritiers de JESUS, même chap. Il n'y a qu'un seul verset dans tous ses écrits de *Paul* où le mot de *Dieu* pourrait tomber sur JESUS ; c'est dans cette épître aux Romains, chap. IX. Mais *Erasme* et *Grotius* ont prouvé que cet endroit est falsifié et mal interprété. En effet, il serait trop étrange que *Paul* reconnaissant JESUS pour Dieu, ne lui eût donné ce nom qu'une seule fois. C'eût été alors un blasphème.

Pour le mot de *Trinité*, il ne se trouve jamais dans *Paul*, qui cependant est regardé comme le fondateur du christianisme.

Tous se contredisent, comme on le sait, et cela ne pouvait être autrement, puisque tous étaient forgés dans des lieux différens. Tous conviennent seulement que leur JESUS était fils de *Maria* ou *Mirja*, et qu'il fut pendu; et tous lui attribuent d'ailleurs autant de prodiges qu'il y en a dans les métamorphoses d'*Ovide*.

Luc lui dresse une généalogie absolument différente de celle que *Matthieu* lui forge; et aucun d'eux ne songe à faire la généalogie de *Marie*, de laquelle seule on le fait naître. L'enthousiaste *Pascal* s'écrie : *Cela ne s'est pas fait de concert.* Non, sans doute, chacun a écrit des extravagances à sa fantaisie pour sa petite société. De-là vient qu'un évangéliste prétend que le petit JESUS fut élevé en Egypte; un autre dit qu'il fut toujours élevé à Bethléem; celui-ci le fait aller une seule fois à Jérusalem, celui-là trois fois. L'un fait arriver trois mages que nous nommons les trois rois, conduits par une étoile nouvelle, et fait égorger tous les petits enfans du pays par le premier *Hérode* qui était alors près de sa fin. (*a*) L'autre passe sous

(*a*) Le massacre des innocens est assurément le comble de l'ineptie, aussi-bien que le conte de trois mages conduits par une étoile. Comment *Hérode*, qui se mourait alors, pouvait-il craindre que le fils d'un charpentier, qui venait de naître dans un village, la détrônât ? *Hérode* tenait son royaume des Romains. Il aurait donc fallu que cet enfant eût fait la guerre à l'empire. Une telle crainte peut-elle tomber dans la tête d'un homme qui n'est pas absolument fou ? Est-il possible qu'on ait proposé à la crédulité humaine de pareilles bêtises qui sont si au-dessous de Robert le diable, et de Jean de Paris. L'homme est donc une espèce bien méprisable, puisqu'elle est ainsi gouvernée.

silence et l'étoile, et les mages, et le massacre des innocens.

On a été obligé enfin, pour expliquer cette contradiction, de faire une concordance; et cette concordance est encore moins concordante que ce qu'on a voulu concorder. Presque tous ces évangiles, que les chrétiens ne communiquaient qu'à leurs petits troupeaux, ont été visiblement forgés après la prise de Jérusalem: on en a une preuve bien sensible dans celui qui est attribué à *Matthieu*. Ce livre met dans la bouche de JESUS ces paroles aux Juifs: *Vous rendrez compte de tout le sang répandu depuis le juste Abel jusqu'à Zacharie fils de Barack, que vous avez tué entre le temple et l'autel.*

Un faussaire se découvre toujours par quelque endroit. Il y eut, pendant le siége de Jérusalem, un *Zacharie*, fils d'un *Barack*, assassiné entre le temple et l'autel par la faction des zélés. Par-là l'imposture est facilement découverte; mais pour la découvrir alors il eût fallu lire toute la Bible. Les Grecs et les Romains ne la lisaient guère, et les évangiles leur étaient entièrement inconnus; on pouvait mentir impunément.

Une preuve évidente que l'évangile attribué à *Matthieu*, n'a été écrit que très-long-temps après lui par quelque malheureux demi-juif demi-chrétien helléniste, c'est ce passage fameux: *S'il n'écoute pas l'Eglise, qu'il soit à vos yeux comme un payen et un publicain.* Il n'y avait point d'Eglise du temps de JESUS et

de *Matthieu*. Ce mot *Eglise* eſt grec. L'aſſemblée du peuple d'Athènes s'appelait *ecclesia*. Cette expreſſion ne fut adoptée par les chrétiens que dans la ſuite des temps, quand il y eut quelque forme de gouvernement. Il eſt donc clair qu'un fauſſaire prit le nom de *Matthieu* pour écrire cet évangile en très-mauvais grec. J'avoue qu'il ferait aſſez comique que *Matthieu*, qui avait été publicain, comparât les payens aux publicains Mais quel que ſoit l'auteur de cette comparaiſon ridicule, ce ne peut être qu'un écervelé de la boue du peuple, qui regarde un chevalier romain, chargé de recouvrer les impôts établis par le gouvernement, comme un homme abominable. Cette idée ſeule eſt deſtructive de toute adminiſtration, et non-ſeulement indigne d'un homme inſpiré de DIEU, mais indigne du laquais d'un honnête citoyen.

Il y a deux évangiles de l'enfance; le premier nous raconte qu'un jeune gueux donna une tape ſur le derrière au petit JESUS ſon camarade, et que le petit JESUS le fit mourir ſur le champ, *Kai para kremei peſon apeidonen.* Une autre fois il feſait des petits oiſeaux de terre glaiſe, et ils s'envolaient. La manière dont il apprenait ſon alphabet était encore tout-à-fait divine. Ces contes ne ſont pas plus ridicules que ceux de l'enlèvement de JESUS par le diable, de la transfiguration ſur le Thabor, de l'eau changée en vin, des diables envoyés dans un troupeau de cochons. Auſſi cet évangile de l'enfance fut long-temps en vénération.

Le ſecond livre de l'enfance n'eſt pas moins

curieux. *Marie*, emmenant son fils en Egypte, rencontre des filles désolées de ce que leur frère avait été changé en mulet: *Marie* et le petit ne manquèrent pas de rendre à ce mulet sa forme d'homme, et l'on ne sait si ce malheureux gagna au marché. Chemin fesant la famille errante rencontre deux voleurs, l'un nommé *Dumachus* et l'autre *Titus*. (*b*) *Dumachus* voulait absolument voler la St Vierge et lui faire pis, *Titus* prit le parti de *Marie*, et donna quarante drachmes à *Dumachus* pour l'engager à laisser passer la famille sans lui faire de mal. JESUS déclara à la Ste Vierge que *Dumachus* serait le mauvais larron, et *Titus* le bon larron; qu'ils seraient un jour pendus avec lui, que *Titus* irait en paradis, et *Dumachus* à tous les diables.

L'évangile selon St *Jacques*, frère aîné de JESUS, ou selon *Pierre Barjone*, évangile reconnu et vanté par *Tertullien* et par *Origène*, fut encore en plus grande recommandation. On l'appellait *proto evangelion*, premier évangile. C'est peut-être le premier qui ait parlé de la nouvelle étoile, de l'arrivée des mages et des petits enfans que le premier *Hérode* fit égorger.

Il y a encore une espèce d'évangile ou d'actes de *Jean*, dans lequel on fait danser JESUS avec ses apôtres la veille de sa mort; et la chose est d'autant plus vraisemblable que les thérapeutes étaient en effet dans l'usage de danser en rond, ce qui doit plaire beaucoup au père céleste. (*c*)

(*b*) Voilà de plaisans noms pour des Egyptiens.

(*c*) Il n'est point dit dans *saint Matthieu* que JESUS-CHRIST dansa avec ses apôtres; mais il est dit dans

Pourquoi le chrétien le plus ſcrupuleux rit-il aujourd'hui ſans remords de tous ces évangiles, de tous ces actes qui ne ſont plus dans le canon, et n'oſe-t-il rire de ceux qui ſont adoptés par l'Egliſe? Ce ſont à peu près les mêmes contes; mais le fanatique adore ſous un nom ce qui lui paraît le comble du ridicule ſous un autre.

ſaint Matthieu chap. XXVI, verſ. 30: *Ils chantèrent un hymne et allèrent au mont Olivet.*

Il eſt vrai que dans cet hymne on trouve ce couplet: *Je veux chanter, danſez tous de joie.* Ce qui fait voir qu'en effet on mêla la danſe au chant, comme dans toutes les cérémonies religieuſes de ce temps-là. *Saint Auguſtin* rapporte cette chanſon dans ſa lettre à *Cérétius.*

Il eſt fort indifférent de ſavoir ſi cette chanſon rapportée par *Auguſtin* eſt vraie ou non; la voici:

Je veux délier, et je veux être délié.
Je veux ſauver, et je veux être ſauvé.
Je veux engendrer, et je veux être engendré.
Je veux chanter, danſez tous de joie.
Je veux pleurer, frappez-vous tous de douleur.
Je veux orner, et je veux être orné.
Je ſuis la lampe pour vous qui me voyez.
Je ſuis la porte pour vous qui y frappez.
Vous qui voyez ce que je fais, ne dites point ce que je fais:
J'ai joué tout cela dans ce diſcours, et je n'ai point du tout été joué.

Ce petit cantique n'eſt autre choſe que ce qu'on appelle du perſifflage en France. Il n'eſt point du tout prouvé que JESUS ait chanté après avoir fait la pâque; mais il eſt prouvé par tous les évangiles qu'il fit la pâque à la juive, et non pas à la chrétienne. Et nous dirons ici en paſſant ce que milord *Bolingbroke* inſinue ailleurs, qu'on ne trouve dans la vie de JESUS-CHRIST aucune action, aucun dogme, aucun rite, aucun diſcours qui ait le moindre rapport au chriſtianiſme d'aujourd'hui, et encore moins au chriſtianiſme de Rome qu'à tous les autres.

Enfin, on choisit quatre évangiles; et la grande raison, au rapport de *St Irénée*, c'est qu'il n'y à que quatre vents cardinaux; c'est que DIEU est assis sur les chérubins, et que les chérubins ont quatre formes. *St Jérôme* ou *Hiéronyme*, dans sa préface sur l'évangile de *Marc*, ajoute aux quatre vents, et aux quatre animaux, les quatre anneaux qui servaient aux bâtons sur lesquels on portait le coffre appellé l'arche.

Théophile d'Antioche prouve que le *Lazare* ayant été mort pendant quatre jours, on ne pouvait conséquemment admettre que quatre évangiles. *St Cyprien* prouve la même chose par les quatre fleuves qui arrosaient le paradis. Il faudrait être bien impie pour ne pas se rendre à de telles raisons.

Mais avant qu'on eût donné quelque préférence à ces quatre évangiles, les pères des deux premiers siècles ne citaient presque jamais que les évangiles nommés aujourd'hui apocryphes. C'est une preuve incontestable que nos quatre évangiles ne sont pas de ceux à qui on les attribue.

Je veux qu'ils en soient, je veux, par exemple, que *Luc* ait écrit celui qui est sous son nom. Je dirais à *Luc*: Comment oses-tu avancer que JESUS naquit sous le gouvernement de *Cirénius* ou *Quirinus*, tandis qu'il est avéré que *Quirinus* ne fut gouverneur de Syrie que plus de dix ans après? Comment as-tu le front de dire qu'*Auguste* avait ordonné le *dénombrement de toute la terre*, et que *Marie* alla à Bethléem pour se faire dénombrer? Le dénombrement

de toute la terre! quelle expreſſion! Tu as ouï dire qu'*Auguſte* avait un livre de raiſon qui contenait le détail des forces de l'empire et de ſes finances; mais un dénombrement de tous les ſujets de l'empire! c'eſt à quoi il ne penſa jamais; encore moins un dénombremeut de la terre entière; aucun écrivain romain ou grec ou barbare n'a jamais dit cette extravagance. Te voilà donc convaincu par toi-même du plus énorme menſonge; et il faudra qu'on adore ton livre!

Mais qui a fabriqué ces quatre évangiles? n'eſt-il pas très-probable que ce ſont des chrétiens helléniſtes, puiſque l'ancien teſtament n'y eſt preſque jamais cité que ſuivant la verſion des ſeptante, verſion inconnue en Judée. Les apôtres ne ſavaient pas plus le grec que JESUS ne l'avait ſu. Comment auraient-ils cité les ſeptante? il n'y a que le miracle de la pentecôte qui ait pu enſeigner le grec à des juifs ignorans.

Quelle foule de contrariétés et d'impoſtures eſt reſtée dans ces quatre évangiles! n'y en eût-il qu'une ſeule, elle ſuffirait pour démontrer que c'eſt un ouvrage de ténèbres. N'y eût-il que le contre qu'on trouve dans *Luc*, que JESUS naquit ſous le gouvernement de *Cirénius*, lorſqu'*Auguſte* fit faire le dénombrement de tout l'empire, cette ſeule fauſſeté ne ſuffirait-elle pas pour faire jeter le livre avec mépris? 1°. Il n'y eut jamais de dénombrement, et aucun auteur n'en parle. 2°. *Cirénius*

ne

ne fut gouverneur de Syrie que dix ans après l'époque de la naiſſance de ce JESUS. Autant de mots, autant d'erreurs dans les évangiles. Et c'eſt ainſi qu'on réuſſit avec le peuple.

CHAPITRE XIII.

Comment les premiers chrétiens ſe conduiſirent avec les Romains, et comment ils forgèrent des vers attribués aux ſibylles etc.

DES gens de bon ſens demandent comment ce tiſſu de fables qui outrage ſi platement la raiſon, et de blaſphèmes qui imputent tant d'horreur à la Divinité, put trouver quelque créance. Ils devraient en effet être bien étonnés ſi les premiers ſectaires chrétiens avaient perſuadé la cour des empereurs et le ſénat de Rome; mais une canaille abjecte s'adreſſait à une populace nón moins mépriſable. Cela eſt ſi vrai que l'empereur *Julien* dit dans ſon diſcours aux chriſticoles : *C'était d'abord aſſez pour vous de ſéduire quelques ſervantes, quelques gueux comme Corneille et Serge. Qu'on me regarde comme le plus effronté des impoſteurs, ſi parmi ceux qui embraſſèrent votre ſecte ſous Tibère et ſous Claude, il y a eu un ſeul homme de naiſſance ou de mérite.* (a)

(a) Il eſt étrange que l'empereur *Julien* ait appelé *Sergius* un homme de néant, un gueux. Il faut qu'il eût lu avec peu d'attention les évangiles, ou qu'il manquât de mémoire dans ce moment, ce qui eſt aſſez commun à ceux qui étant chargés des plus grandes affaires veulent encore prendre ſur eux le fardeau de la controverſe. Il ſe trompe, et les Actes des apôtres, qu'il réfute, ſe trompent évidemment auſſi. *Sergius* n'était ni un homme de néant, comme le dit *Julien*, ni proconſul, ni gouverneur de Chypre, comme le diſent les Actes.

Les premiers raiſonneurs chrétiens diſaient donc dans les carrefours et dans les auberges aux païens qui ſe mêlaient de raiſonner : Ne ſoyez point effarouchés de nos myſtères ; vous recourez aux expiations pour vous purger de vos crimes : nous avons une expiation bien plus ſalutaire. Vos oracles ne valent pas les nôtres ; et pour vous convaincre que notre ſecte eſt la ſeule bonne, c'eſt que vos propres oracles ont prédit tout ce que nous vous enſeignons, et tout ce qu'a fait notre Seigneur JESUS-CHRIST. N'avez-vous pas entendu parler des ſibylles ? Oui, répondent

Il n'y avait qu'un proconſul en Syrie dont l'île de Chypre dépendait, et c'était ce proconſul de Syrie qui nommait le propréteur de Chypre. Mais ce propréteur était toujours un homme conſidérable.

Peut-être l'empereur *Julien* veut-il parler d'un autre *Sergius*, que les Actes des apôtres auront mal-adroitement transformé en proconſul ou en propréteur. Ces Actes ſont une rapſodie informe, remplie de contradictions, comme tout ce que les Juifs et les Galiléens ont écrit.

Ils diſent que *Paul* et *Barnabé* trouvèrent à Paphos un Juif magicien nommé *Bar-jéſu*, qui voulait empêcher le propréteur *Sergius* de ſe faire chrétien. C'eſt au chap. XIII. Enſuite ils diſent que ce *Bar-jéſu* s'appelait *Helmas* et que *Paul* et *Barnabé* le rendirent aveugle pour quelques jours, et que ce miracle détermina le propréteur à ſe faire chrétien. On ſent aſſez la valeur d'un pareil conte. On n'a qu'à lire le diſcours que tient *Paul* à ce *Sergius*, pour voir que *Sergius* n'aurait pu y rien comprendre.

Ce chapitre finit par dire que *Paul* et *Barnabé* furent chaſſés de l'île de Chypre. Comment ce *Sergius* qui était le maître les aurait-il laiſſé chaſſer s'il avait embraſſé leur religion ? Mais comment auſſi ce *Sergius* ayant la principale dignité dans l'île, et par conſéquent n'étant point un imbécille, ſe ferait-il fait chrétien tout d'un coup ?

Tous ces contes du tonneau ne ſont-ils pas d'une abſurdité palpable ?

Remarquons ſur-tout que JESUS dans les Actes des apôtres, et dans tous les diſcours de *Paul*, n'eſt jamais regardé que comme un homme, et qu'il n'y a pas un ſeul texte authentique où il ſoit queſtion de ſa prétendue divinité.

les disputeurs païens aux disputeurs galiléens ; toutes les sibylles ont été inspirées par *Jupiter* même ; leurs prédictions sont toutes véritables. Hé bien, repartent les galiléens, nous vous montrerons des vers de sibylles qui annoncent clairement JESUS-CHRIST, et alors il faudra bien vous rendre.

Aussitôt les voilà qui se mettent à forger les plus mauvais vers grecs qu'on ait jamais composés, des vers semblables à ceux de notre *Grub-street*, de *Blackmore* et de *Gibson*. Ils les attribuent aux sibylles ; et pendant plus de quatre cents ans ils ne cessent de fonder le christianisme sur cette preuve qui était également à la portée des trompeurs et des trompés. Ce premier pas étant fait, on vit ces faussaires puérils mettre sur le compte des sibylles jusqu'à des vers acrostiches qui commençaient tous par les lettres qui composent le nom de JESUS CHRIST.

Lactance nous a conservé une grande partie de ces rapsodies, comme des pièces authentiques. A ces fables ils ajoutaient des miracles qu'ils fesaient même quelquefois en public. Il est vrai qu'ils ne ressuscitaient point de morts comme *Elisée*, ils n'arrêtaient pas le soleil comme *Josué*, ils ne passaient point la mer à pied sec comme *Moïse*, ils ne fesaient pas transporter par le diable comme JESUS sur le haut d'une petite montagne de Galilée d'où l'on découvrait toute la terre ; mais ils guérissaient la fièvre quand elle était sur son déclin, et même la galle lorsque le galleux avait été baigné, saigné, purgé, frotté.

Ils chaſſaient ſur-tout les démons, c'était le principal objet de la miſſion des apôtres. Il eſt dit dans plus d'un évangile que JESUS les envoya exprès pour les chaſſer.

C'était une ancienne prérogative du peuple de DIEU. Il y avait, comme on ſait, des exorciſtes à Jéruſalem qui guériſſaient les poſſédés en leur mettant ſous le nez un peu de la racine nommée barath, et en marmottant quelques paroles tirées de la Clavicule de Salomon. JESUS lui-même avoue que les Juifs avaient ce pouvoir Rien n'était plus aiſé au diable que d'entrer dans le corps d'un gueux, moyennant un ou deux ſchellings. Un juif ou un galiléen un peu à ſon aiſe, pouvait chaſſer dix diables par jour pour une guinée. Les diables n'oſaient jamais s'emparer d'un gouverneur de province, d'un ſénateur, pas même d'un centurion : il n'y eut jamais que ceux qui ne poſſédaient rien du tout qui fuſſent poſſédés.

Si le diable dut ſe ſaiſir de quelqu'un, c'était de *Pilate;* cependant il n'oſa jamais en approcher. On a long-temps exorciſé la canaille en Angleterre, et encore plus ailleurs ; mais quoique la ſecte chrétienne ſoit préciſément établie pour cet uſage, il eſt aboli preſque par-tout, excepté dans les Etats de l'obédience du pape, et dans quelques pays groſſiers d'Allemagne, malheureuſément ſoumis à des évêques et à des moines.

Les chrétiens s'accréditèrent ainſi dans le petit peuple pendant tout un ſiècle. On les laiſſa faire; on les regarda comme une ſecte de juifs,

et les Juifs étaient tolérés ; on ne persécutait ni pharisiens, ni saducéens, ni thérapeutes, ni esséniens, ni judaïtes ; à plus forte raison laissait-on ramper dans l'obscurité ces chrétiens qu'on ignorait. Ils étaient si peu de chose que ni *Flavien Josephe*, ni *Philon*, ni *Plutarque* ne daignent en parler ; et si *Tacite* en veut bien dire un mot, c'est en les confondant avec les Juifs, et en leur marquant le plus profond mépris. Ils eurent donc la plus grande facilité d'étendre leur secte. On les rechercha un peu sous *Domitien*, quelques-uns furent punis sous *Trajan*, et ce fut alors qu'ils commencèrent à mêler mille faux actes de martyres à quelques-uns qui n'étaient que trop véritables.

CHAPITRE XIV.

Comment les chrétiens se conduisirent avec les Juifs. Leur explication ridicule des prophètes.

Les chrétiens ne purent jamais prévaloir auprès des Juifs comme auprès de la populace des gentils. Tandis qu'ils continuèrent à vivre selon la loi mosaïque, comme avait fait JESUS toute sa vie, à s'abstenir des viandes prétendues impures, et qu'ils ne proscrivirent point la circoncision, ils ne furent regardés que comme une société particulière de juifs, telle que celles des saducéens, des esséniens, des thérapeutes. Ils disaient qu'on avait eu tort de pendre JESUS, que c'était un saint homme envoyé de DIEU, et qu'il était ressuscité.

Ces difcours, à la vérité, étaient punis dans Jérufalem; il en coûta même la vie à *Etienne*, à ce qu'ils difent; mais ailleurs cette fciffion ne produifit que des altercations entre les juifs rigides et les demi-chrétiens. On difputait; les chrétiens crurent trouver dans les écritures quelques paffages qu'on pouvait tordre en faveur de leur caufe. Ils prétendirent que les prophètes juifs avaient prédit JESUS-CHRIST; ils citaient *Ifaïe* qui difait au roi *Achas*:

« Une fille, ou une jeune femme (*Alma*) (*a*) „ fera groffe, et accouchera d'un fils qui s'appellera *Emmanuel*; il mangera du beurre et du „ miel, afin qu'il fache rejeter le mal et choifir „ le bien. La terre que vous déteftez fera délivrée „ de fes deux rois, et le Seigneur fifflera aux „ mouches qui font à l'extrémité des fleuves „ d'Egypte, et aux abeilles du pays d'Affur. Et il „ prendra un rafoir de louage, et il rafera la tête, „ le poil du pénil et la barbe du roi d'Affur.

„ Et le Seigneur me dit: Prenez un grand livre, et écrivez en lettres lifibles: *Maher falalbas-bas*, *prenez vîte les dépouilles*. Et j'allai coucher avec la prophéteffe, et elle fut groffe, et „ elle mit au monde un fils, et le Seigneur me

(*a*) Par quelle imprudente mauvaife foi les chrifticoles ont-ils foutenu qu'*Alma* fignifiait toujours *Vierge* Il y a dans l'ancien Teftament vingt paffages où *Alma* eft pris pour femme, et même pour concubine, comme dans le Cantique des cantiques, chap. VI, *Joël* chap I. Jufqu'à l'abbé *Tritème*, il n'y a eu aucun docteur de l'Eglife qui ait fu l'hébreu, excepté *Origène*, *Jérôme* et *Ephrem* qui était du pays.

„dit : Appelez-le *Maher salal-has-bas, prenez*
„*vîte les dépouilles.*

Vous voyez bien, difaient les chrétiens, que tout cela fignifie évidemment l'avénement de JESUS-CHRIST. La fille qui fait un enfant, c'eft la vierge *Marie; Emmanuel* et *prenez vîte les dépouilles*, c'eft notre feigneur JESUS. Pour le rafoir de louage avec lequel on rafe le poil du pénil du roi d'Affur, c'eft une autre affaire. Toutes ces explications reffemblent parfaitement à celle de milord *Pierre* dans le conte du tonneau de notre cher doyen *Swift*.

Les Juifs répondaient : Nous ne voyons pas fi clairement que vous, que *prenez vîte les dépouilles* et *Emmanuel* fignifient JESUS, que la jeune femme d'*Ifaïe* foit une vierge, et qu'*Alma*, qui exprime également fille ou jeune femme, fignifie *Maria;* et ils riaient au nez des chrétiens.

Quand les chrétiens difaient : JESUS eft prédit par le patriarche *Juda*, car le patriarche *Juda devait lier fon ânon à la vigne, et laver fon manteau dans le fang de la vigne ;* et JESUS eft entré dans Jérufalem fur un âne, donc *Juda* eft la figure de JESUS ; alors les Juifs riaient encore plus fort.

S'ils prétendaient que JESUS était le Shilo qui devait venir quand le fceptre ne ferait plus dans Juda, les Juifs les confondaient, en difant que depuis la captivité en Babylone, le fceptre ou la verge d'entre les jambes n'avait jamais été dans Juda, et que du temps même de *Saül* la verge n'était pas dans Juda. Ainfi les chrétiens,

loin de convertir les Juifs, en furent méprisés, détestés, et le sont encore. Ils furent regardés comme des bâtards qui voulaient dépouiller le fils de la maison, en prétextant de faux titres. Ils renoncèrent donc à l'espérance d'attirer les Juifs à eux, et s'adressèrent uniquement aux gentils.

CHAPITRE XV.

Des fausses citations et des fausses prédictions dans les évangiles.

POUR encourager les premiers catéchumènes, il était bon de citer d'anciennes prophéties et d'en faire de nouvelles. On cita donc dans les évangiles les anciennes prophéties à tort et à travers. *Matthieu*, ou celui qui prit son nom, dit : (*a*) *Joseph habita dans une ville qui s'appelle Nazareth, pour accomplir ce qui a été prédit par les prophètes, il s'appellera Nazaréen.* Aucun prophète n'avait dit ces paroles ; *Matthieu* parlait donc au hasard. *Luc* ose dire au chapitre XXI : *Il y aura des signes dans la lune et dans les étoiles ; des bruits de la mer et des flots ; les hommes séchant de crainte attendront ce qui doit arriver à l'univers entier. Les vertus des cieux seront ébranlées, et alors ils verront le fils de l'homme venant dans une nuée avec grande puissance et grande majesté. En vérité, je vous dis que la génération présente ne passera point que tout cela ne s'accomplisse.*

La génération passa : et si rien de tout cela n'arriva,

(*a*) *Matth.* chap. III.

n'arriva, ce n'est pas ma faute. *Paul* en dit à peu près autant à ceux de Thessalonique : *Nous qui vivons et qui vous parlons, nous serons emportés dans les nuées pour aller au-devant du Seigneur au milieu de l'air.*

Que chacun s'interroge ici, qu'il voie si on peut pousser plus loin l'imposture et la bêtise du fanatisme. Quand on vit qu'on avait mis en avant des mensonges si grossiers, les pères de l'Eglise ne manquèrent pas de dire que *Luc* et *Paul* avaient entendu par ces prédictions la ruine de Jérusalem. Mais quel rapport, je vous prie, de la prise de Jérusalem avec JESUS venant dans les nuées avec grande puissance et grande majesté ? (*b*)

Il y a dans l'évangile attribué à *Jean* un passage qui fait bien voir que ce livre ne fut pas composé par un juif, JESUS dit : (*c*) *Je vous fais un commandement nouveau, c'est que vous vous aimiez mutuellement.* Ce commandement, loin d'être nouveau, se trouve expressément, et d'une manière bien plus forte dans le Lévitique : (*d*) *Tu aimeras ton prochain comme toi-même.*

Enfin, quiconque se donnera la peine de lire avec attention, ne trouvera dans tous les passages où l'on allégue l'ancien Testament, qu'un

(*b*) On fut si long-temps infatué de cette attente de la fin du monde, qu'aux sixième, septième et huitième siècles, beaucoup de chartres, de donations aux moines commencent ainsi : *Christ régnant, la fin du monde approchant, moi pour le remède de mon ame, etc.*

(*c*) *Jean* chap. XIII.

(*d*) Lévitiq. chap. XIX.

manifeste abus de paroles, et le sceau du mensonge presque à chaque page.

CHAPITRE XVI.

De la fin du monde et de la Jérusalem nouvelle.

NON SEULEMENT on a introduit JESUS sur la scène prédisant la fin du monde pour le temps même où il vivait, mais ce fanatisme fut celui de tous ceux qu'on nomme apôtres et disciples. *Pierre Barjone* dans la première épître qu'on lui attribue, dit (*a*) *que l'évangile a été prêché aux morts, et que la fin du monde approche.*

Dans la seconde épître : (*b*) *Nous attendons de nouveaux cieux et une nouvelle terre.*

La première épître attribuée à *Jean*, dit formellement : *Il y a dès-à-présent plusieurs antechrists, ce qui nous fait connaître que voici la dernière heure.*

L'épître qu'on met sur le compte de ce *Thadée* surnommé *Jude*, annonce la même folie : (*c*) *Voilà le Seigneur qui va venir avec des millions de saints pour juger les hommes.*

Enfin, c'est sur cette démence qu'on fonda cette autre démence d'une nouvelle ville de Jérusalem qui devait descendre du ciel. L'Apocalypse annonça cette prochaine aventure : tous les christicoles la crurent. On fit de nouveaux vers sibyllins dans lesquels cette Jérusalem était prédite ; elle parut même cette ville nouvelle

(*a*) Chap. IV. (*b*) Chap. III. (*c*) *Jude* chap. I.

où les chriſticoles devaient loger pendant mille ans après l'embraſement du monde. Elle deſcendit du ciel pendant quarante nuits conſécutives. *Tertullien* la vit de ſes yeux. Un temps viendra où tous les honnêtes gens diront: Eſt-il poſſible qu'on ait perdu ſon temps à réfuter ce conte du tonneau?

Voilà donc pour quelles opinions la moitié de la terre a été ravagée! voilà ce qui a valu des principautés, des royaumes à des prêtres impoſteurs, et ce qui précipite encore tous les jours des imbécilles dans les cachots des cloîtres chez les papiſtes. C'eſt avec ces toiles d'araignée qu'on a tiſſu les liens qui nous ſerrent; on a trouvé le ſecret de les changer en chaînes de fer. Grand Dieu! c'eſt pour ces ſottiſes que l'Europe a nagé dans le ſang, et que notre roi *Charles I* eſt mort ſur un échafaud! O deſtinée! quand des demi-juifs écrivaient leurs plates impertinences dans leurs greniers, prévoyaient-ils qu'ils préparaient un trône pour l'abominable *Alexandre VI*, et pour ce brave ſcélérat de *Cromwell*.

CHAPITRE XVII.

Des Allégories.

CEUX qu'on appelle pères de l'Egliſe, s'aviſèrent d'un tour aſſez ſingulier pour confirmer leurs catéchumènes dans leur nouvelle créance. Il ſe trouva avec le temps des diſciples qui raiſonnèrent un peu: on prit le parti de leur dire que tout l'ancien Teſtament n'eſt qu'une figure du nouveau.

Le petit morceau de drap rouge que mettait la paillarde *Rahab* à sa fenêtre pour avertir les espions de *Josué*, signifie le sang de JESUS répandu pour nos péchés: *Sara* et sa servante *Agar*, *Lia* la chassieuse, et la belle *Rachel*, sont la synagogue et l'Eglise. *Moïse* lèvant les mains quand il donne la bataille aux Amalécites, c'est évidemment la croix, car on a la figure d'une croix quand on étend les bras à droite et à gauche. *Joseph* vendu par ses frères, c'est JESUS-CHRIST. Les baisers que donne la Sulamite sur la bouche etc. dans le Cantique des cantiques, sont visiblement le mariage de JESUS-CHRIST avec son Eglise. La mariée n'avait pas encore de dot, elle n'était pas encore bien établie.

On ne savait ce qu'on devait croire; aucun dogme précis n'était encore constaté. JESUS n'avait jamais rien écrit. C'était un étrange législateur qu'un homme de la main duquel on n'avait pas une ligne. Il fallut donc écrire pour lui; on s'abandonna donc à ces *bonnes nouvelles*, à ces évangiles, à ces actes dont nous avons déjà parlé; et on tourna tout l'ancien Testament en allégories du nouveau. Il n'est pas étonnant que des catéchumènes fascinés par ceux qui voulaient former un parti, se laissassent séduire par ces images qui plaisent toujours au peuple. Cette méthode contribua plus que tout autre chose à la propagation du christianisme, qui s'étendait secrétement d'un bout de l'empire à l'autre, sans qu'alors les magistrats daignassent presque y prendre garde.

Plaisante et folle imagination, de faire de toute l'histoire d'une troupe de gueux, la figure et la prophétie de tout ce qui devait arriver au monde entier dans la suite des siècles !

CHAPITRE XVIII.

Des falsifications, et des livres supposés.

POUR mieux séduire les catéchumènes des premiers siècles, on ne manqua pas de supposer que la secte avait été respectée par les Romains et par les empereurs eux-mêmes. Ce n'était pas assez de forger mille écrits qu'on attribuait à JESUS ; on fit encore écrire *Pilate. Justin*, *Tertullien* citent ces actes ; on les inséra dans l'évangile de *Nicodème.* Voici quelques passages de la première lettre de *Pilate* à *Tibère*; ils sont curieux.

“ Il est arrivé depuis peu, et je l'ai vérifié, „ que les Juifs par leur envie se sont attiré une „ cruelle condamnation : leur Dieu leur ayant „ promis de leur envoyer son saint du haut du „ ciel, qui serait leur roi à bien juste titre, et „ ayant promis qu'il serait fils d'une vierge, le „ Dieu des Hébreux l'a envoyé en effet, moi „ étant président en Judée. Les principaux des „ Juifs me l'ont dénoncé comme un magicien ; „ je l'ai cru ; je l'ai bien fait fouetter ; je le leur „ ai abandonné ; ils l'ont crucifié, ils ont mis „ des gardes auprès de sa fosse, il est ressuscité le „ troisième jour. ”

Cette lettre très-ancienne est fort importante, en ce qu'elle fait voir qu'en ces premiers temps

les chrétiens n'osaient encore imaginer que JESUS fût Dieu ; ils l'appelaient seulement envoyé de DIEU. S'il avait été Dieu alors, *Pilate* qu'ils font parler n'eût pas manqué de le dire.

Dans la seconde lettre, il dit que s'il n'avait pas craint une sédition, peut-être ce *noble juif* vivrait encore, *fortasse vir ille nobilis viveret.* On forgea encore une relation de *Pilate* plus circonstanciée.

Eusèbe de Césarée au livre VII de son *Histoire ecclésiastique*, assure que l'hémorroïsse guérie par JESUS-CHRIST était citoyenne de Césarée ; il a vu sa statue aux pieds de celle de JESUS-CHRIST. Il y a autour de la base des herbes qui guérissent toutes sortes de maladies. On a conservé une requête de cette hémorroïsse dont le nom était, comme on sait, *Véronique*; elle y rend compte à *Hérode* du miracle que JESUS-CHRIST a opéré sur elle. Elle demande à *Hérode* la permission d'ériger une statue à JESUS, mais ce n'est pas dans Césarée, c'est dans la ville de Paniade ; et cela est triste pour *Eusèbe*.

On fit courir un prétendu édit de *Tibère* pour mettre JESUS au rang des Dieux. On supposa des lettres de *Paul* à *Sénèque*, et de *Sénèque* à *Paul*. Empereurs, philosophes, apôtres, tout fut mis à contribution, c'est une suite non interrompue de fraudes : les unes sont seulement fanatiques, les autres sont politiques. Un mensonge fanatique, par exemple, est d'avoir écrit sous le nom de *Jean* l'Apocalypse qui n'est qu'absurde ; un mensonge politique est le livre des constitutions

attribué aux apôtres. On veut au chap. XXV du livre II, que les évêques recueillent les décimes et les prémices. On y appelle les évêques *rois*, au chapitre XXVI, *qui episcopus est hic vester rex et dynastes*.

Il faut, chap. XXVIII, quand on fait le repas des agapes, (*a*) envoyer les meilleurs plats à l'évêque, s'il n'est pas à table. Il faut donner double portion au prêtre et au diacre. Les portions des évêques ont bien augmenté, et surtout celle de l'évêque de Rome.

Au chap. XXXIV, on met les évêques bien au-dessus des empereurs et des rois, précepte

(*a*) On accuse plusieurs sociétés chrétiennes d'avoir fait de ces agapes des scènes de la plus infame dissolution, accompagnée de mystères. Et ce qu'il faut observer, c'est que les chrétiens s'en accusaient les uns les autres. *Epiphane* est convaincu que les gnostiques, qui étaient parmi eux la seule société savante, était aussi la plus impudique. Voici ce qu'il dit d'eux au livre premier contre les héréfies :

" Après qu'ils se sont prostitués les uns aux autres, ils
„ montrent au jour ce qui est sorti d'eux. Une femme en
„ met dans ses mains. Un homme remplit aussi sa main de
„ l'éjaculation d'un garçon. Et ils disent à DIEU : Nous te
„ présentons cette offrande qui est le corps de CHRIST.
„ Ensuite hommes et femmes avalent ce sperme, et
„ s'écrient : C'est la pâque. Puis on prend du sang d'une
„ femme qui a ses ordinaires, on l'avale et on dit : C'est
„ le sang de CHRIST. "

Si un père de l'Eglise a reproché ces horreurs à des chrétiens, nous ne devons pas regarder comme des calomniateurs insensés, des adorateurs de *Zeus*, de *Jupiter*, qui leur ont fait les mêmes imputations. Il se peut qu'ils se soient trompés. Il se peut aussi que des chrétiens aient été coupables de ces abominations, et qu'ils se soient corrigé dans la suite, comme la cour romaine substitue depuis long-temps la décence aux horribles débauches dont elle fut souillée pendant près de cinq cents ans.

dont l'Eglise s'est écartée le moins qu'elle a pu : *Quantò animus præstat corpore, tantùm sacerdotium regno.* C'est-là l'origine cachée de cette terrible puissance que les évêques de Rome ont usurpée pendant tant de siècles. Tous ces livres supposés, tous ces mensonges qu'on a osé nommer pieux, n'étaient qu'entre les mains des fidelles. C'était un péché énorme de les communiquer aux Romains, qui n'en eurent presque aucune connaissance pendant deux cents ans; ainsi le troupeau grossissait tous les jours.

CHAPITRE XIX.

Des principales impostures des premiers chrétiens.

UNE des plus anciennes impostures de ces novateurs énergumènes fut le testament des douze patriarches, que nous avons encore tout entier en grec de la traduction de *Jean* surnommé *St Chrysostome.* Cet ancien livre, qui est du premier siècle de notre ére, est visiblement d'un chré tien, puisqu'on y fait dire à *Lévi*, à l'article 8 de son testament : *Le troisième aura un nom nouveau, parce qu'il sera un roi de Juda, et qu'il sera peut-être d'un nouveau sacerdoce pour toutes les nations etc.*; ce qui désigne JESUS-CHRIST qui n'a jamais pu être désigné que par de telles impostures. On fait encore prédire clairement ce JESUS dans tout l'article 18, après avoir fait dire à *Lévi*, dans l'article 17, que les prêtres des Juifs font le péché de la chair avec des bêtes. (*a*)

(*a*) C'est une chose étonnante qu'il soit toujours parlé

On fuppofa le teftament de *Moïfe*, d'*Enoch* et de *Jofeph*, leur afcenfion ou affomption dans le ciel, celle de *Moïfe*, d'*Abraham*, d'*Elda*, de *Moda*, d'*Elie*, de *Sophonie*, de *Zacharie*, d'*Habacuc*.

On forgea, dans le même temps, le fameux livre d'*Enoch*, qui eft le feul fondement de tout le myftère du chriftianifme, puifque c'eft dans ce feul livre qu'on trouve l'hiftoire des anges (*b*) révoltés qui ont péché. Il eft démontré que les écrits attribués aux apôtres ne furent compofés qu'après cette fable d'*Enoch*, écrite en grec par quelque chrétien d'Alexandrie; *Jude*, dans fon épître, cite cet *Enoch* plus d'une fois; il rapporte fes propres paroles; il eft affez dépourvu de fens pour affurer qu'*Enoch*, *feptième homme après Adam, a écrit des prophéties*.

Voilà donc ici deux impoftures groffières avérées, celle du chrétien qui fuppofe des livres d'*Enoch*, et celle du chrétien qui fuppofe l'épître de *Jude*, dans laquelle les paroles d'*Enoch* font rapportées; il n'y eut jamais un menfonge plus groffier.

Il eft très-inutile de rechercher quel fut le principal auteur de ces menfonges qui s'accréditèrent infenfiblement; mais il y a quelque apparence que ce fut un nommé *Hégéfippe* dont les fables eurent beaucoup de cours, et qui eft

de la beftialité chez les Juifs. Nous n'avons dans les auteurs romains qu'un vers de *Virgile* et des paffages d'*Apulée* où il foit queftion de cette infamie.

(*b*) La fable du péché des anges vient des Indes dont tout nous eft venu; elle fut connue des juifs d'Alexandrie et des chrétiens qui l'adoptèrent.

cité par *Tertullien*, et ensuite copié par *Eusèbe*. C'est cet *Hégésippe* qui rapporte que *Jude* était de la race de *David*, que ses petit-fils vivaient sous l'empereur *Domitien*. Cet empereur, si on le croit, fut très-effrayé d'apprendre qu'il y avait des descendans de ce grand roi *David*, lesquels avaient un droit incontestable au trône de Jérusalem, et par conséquent au trône de l'univers entier. Il fit venir devant lui ces illustres princes; mais ayant vu qu'ils étaient des gueux de l'hostière, il les renvoya sans leur faire de mal.

Pour *Jude* leur grand-prêtre, qu'on met au rang des apôtres, on l'appelle tantôt *Thadée* et tantôt *Lebbée*, comme nos coupeurs de bourses qui ont toujours deux ou trois noms de guerre.

La prétendue lettre de JESUS-CHRIST à un prétendu roitelet de la ville d'Edesse qui n'avait point alors de roitelet, le voyage de ce même *Thadée* auprès de ce roitelet, furent quatre cents ans en vogue chez les premiers chrétiens.

Quiconque écrivait un évangile, ou quiconque se mêlait d'enseigner son petit troupeau naissant, imputait à JESUS des discours et des actions dont nos quatre évangiles ne parlent pas. C'est ainsi que dans les Actes des apôtres, au chapitre 20, *Paul* cite ces paroles de JESUS: *Macarion esti didonaï mallon i lambanein*: Il vaut mieux donner que de recevoir. Ces paroles ne se trouvent ni dans *Matthieu*, ni dans *Marc*, ni dans *Luc*, ni dans *Jean*.

Les voyages de *Pierre*, l'apocalypse de *Pierre*, les actes de *Pierre*, les actes de *Paul*, de *Thècle*,

les lettres de *Paul* à *Sénèque* et de *Sénèque* à *Paul*, les actes de *Pilate*, les lettres de *Pilate* font affez connus de favans, et ce n'eft pas la peine de fouiller dans ces archives du menfonge et de la bêtife.

On a pouffé le ridicule jufqu'à écrire l'hiftoire de *Claudia Procula* femme de *Pilate*.

Un malheureux nommé *Abdias*, qui paffa inconteftablement pour avoir vécu avec JESUS-CHRIST, et pour avoir été un des plus fameux difciples des apôtres, eft celui qui nous a fourni l'hiftoire du combat de *Pierre* avec *Simon* le prétendu magicien fi célèbre chez les premiers chrétiens C'eft fur cette feule impofture que s'eft établie la croyance que *Pierre* eft venu à Rome; c'eft à cette fable que les papes doivent toute leur grandeur; et cela feul rendrait cette grandeur précaire bien ridicule, fi une foule de crimes ne l'avait rendue abominable.

Voici donc ce que raconte cet *Abdias* qui fe prétend témoin oculaire. *Simon Pierre* étant venu à Rome fous *Néron*, *Simon* le magicien y vint auffi. Un jeune homme, proche parent de *Néron*, mourut; il fallait bien reffufciter un parent de l'empereur, les deux *Simons* s'offrirent pour cette affaire. *Simon* le magicien y mit la condition qu'on ferait mourir celui des deux qui ne pourrait pas réuffir; *Simon Pierre* l'accepta, et l'autre *Simon* commença fes opérations; le mort branla la tête, tout le peuple jeta des cris de joie. *Simon Pierre* demanda qu'on fit filence, et dit: Meffieurs, fi le défunt eft en vie, qu'il ait la bonté de

fe lever, de marcher et de caufer avec nous; le mort s'en donna bien de garde; alors *Pierre* lui dit de loin: *Mon fils*, *levez-vous*, *notre Seigneur* JESUS-CHRIST *vous guérit*. Le jeune homme fe leva, parla et marcha, et *Simon Barjone* le rendit à fa mère. *Simon* fon adverfaire alla fe plaindre à *Néron*, et lui dit que *Pierre* n'était qu'un miférable charlatan et un ignorant. *Pierre* comparut devant l'empereur, et lui dit à l'oreille: Croyez-moi, j'en fais plus que lui, et pour vous le prouver, faites-moi donner fecrétement deux pains d'orge; vous verrez que je devinerai fes penfées, et qu'il ne devinera pas les miennes. On apporte à *Pierre* ces deux pains, il les cache dans fa manche. Auffitôt *Simon* fit paraître deux gros chiens qui étaient fes anges tutélaires; ils voulurent dévorer *Pierre*, mais le madré leur jeta fes deux pains; les chiens les mangèrent et ne firent nul mal à l'apôtre. Hé bien, dit *Pierre*, vous voyez que je connaiffais fes penfées, et qu'il ne connaiffait pas les miennes.

Le magicien demanda fa revanche; il promit qu'il volerait dans les airs comme *Dédale*; on lui affigna un jour; il vola en effet, mais *St Pierre* pria DIEU avec tant de larmes, que *Simon* tomba et fe caffa le cou; *Néron*, indigné d'avoir perdu un fi bon machinifte par les prières de *Simon Pierre*, ne manqua pas de crucifier ce juif la tête en bas.

Qui croirait que cette hiftoire eft contée par trois chrétiens contemporains? *Abdias* et *Hégé-*

ſippe la rapportent-tout au long. Un nommé *Marcel* l'écrivit auſſi, mais il met *Paul* de la partie; il ajoute ſeulement que *Simon*, pour convaincre l'empereur de ſon ſavoir-faire, dit à l'empereur: Faites-moi le plaiſir de me couper la tête, et je vous promets de reſſuſciter le troiſième jour. L'empereur eſſaya la choſe; on coupa la tête au magicien, qui reparut le troiſième jour devant *Néron* avec la plus belle tête du monde ſur ſes épaules.

Que le lecteur maintenant faſſe une réflexion avec moi; je ſuppoſe que les trois imbécilles *Abdias*, *Hégéſippe* et *Marcel*, qui racontent ces pauvretés, euſſent été moins mal-adroits, qu'ils euſſent inventé des contes plus vraiſemblables ſur les deux *Simons*, ne feraient-ils pas regardés aujourd'hui comme des pères de l'Egliſe irréfragables? Tous nos docteurs ne les citeraient-ils pas tous les jours comme d'irréprochables témoins? ne prouveraient-ils pas la vérité de leurs écrits par leur conformité avec les Actes des apôtres, et la vérité des Actes des apôtres par ces mêmes écrits d'*Abdias*, d'*Hégéſippe* et de *Marcel*? Leurs hiſtoires ſont aſſurément auſſi authentiques que les Actes des apôtres et les Evangiles; elles ſont parvenues juſqu'à nous de ſiècle en ſiècle par la même voie, et il n'y a pas plus de raiſon de rejeter les unes que les autres.

Je paſſe ſous ſilence le reſte de cette hiſtoire, les beaux faits d'*André*, de *Jacques* le majeur, de *Jean*, de *Jacques* le mineur, de *Matthieu* et de *Thomas*. Lira qui voudra ces inepties. Le

même fanatisme, la même imbécillité les ont toutes dictées, mais un ridicule trop long est trop insipide. (c)

CHAPITRE XX.

Des dogmes et de la métaphysique des chrétiens des premiers siècles.

DE JUSTIN.

JUSTIN, qui vivait sous les *Antonins*, est un des premiers qui ait eu quelque teinture de ce qu'on appelait philosophie; il fut aussi un des premiers qui donnèrent du crédit aux oracles des sibylles, à la Jérusalem nouvelle, et au séjour que JESUS-CHRIST devait faire sur la terre pendant mille ans. Il prétendit que toute la science

(c) Milord *Bolingbroke* a bien raison. C'est ce mortel ennui qu'on éprouve à la lecture de tous ces livres, qui les sauve de l'examen auquel ils ne pourraient résister. Où sont les magistrats, les guerriers, les négocians, les cultivateurs, les gens de lettres même qui aient jamais seulement entendu parler des gestes du bienheureux apôtre *André*, de la lettre de *saint Ignace* le martyr à la vierge *Marie*; et de la réponse de la vierge? Connaîtrait-on même un seul des livres juifs et des premiers chrétiens, si des hommes gagés pour les faire valoir n'en rebattaient pas continuellement nos oreilles, s'ils ne s'étaient pas fait un patrimoine de notre crédulité? Y a-t-il rien au monde de plus ridicule et de plus grossier que la fable du voyage de *Simon Barjone* à Rome? c'est cependant sur cette impertinence qu'est fondé le trône du pape: c'est ce qui a plongé tous les évêques de sa communion dans sa dépendance. C'est ce qui fait qu'ils s'intitulent évêques par la permission du St Siége, quoiqu'ils soient égaux à lui par les lois de leur Eglise. C'est enfin ce qui a donné aux papes les domaines des empereurs en Italie. C'est ce qui a dépouillé trente seigneurs italiens pour enrichir cette idole.

des Grecs venait des Juifs. Il crtifie, dans sa seconde apologie pour les chrétiens, que les dieux n'étaient que des diables qui venaient en forme d'incubes et de succubes, coucher avec les hommes et avec les femmes, et que *Socrate* ne fut condamné à la ciguë que pour avoir prêché aux Athéniens cette vérité.

On ne voit pas que personne avant lui ait parlé du mystère de la Trinité, comme on en parle aujourd'hui. Si l'on n'a pas falsifié son ouvrage, il dit nettement dans son exposition de la foi, *qu'au commencement il n'y eut qu'un* DIEU *en trois personnes, qui sont le Père, le Fils et le St Esprit, que le Père n'est pas engendré et que le St Esprit procède.* (*a*) Mais pour expliquer cette Trinité d'une manière différente de *Platon*, il compare la Trinité à *Adam*. *Adam*, dit-il, ne fut point engendré: *Adam* s'identifie avec ses descendans; ainsi le Père s'identifie avec le Fils et le St Esprit. Ensuite ce *Justin* écrivit contre *Aristote*; et on peut assurer que si *Aristote* ne s'entendait pas, *Justin* ne l'entendait pas davantage.

Il assure dans l'article XLIII de ses réponses aux orthodoxes, que les hommes et les femmes

(*a*) Il est très-vraisemblable que ces paroles ont été en effet ajoutées au texte de *Justin*; car comment se pourrait-il que *Justin*, qui vivait si long-temps avant *Lactance*, eût parlé ainsi de la Trinité, et que *Lactance* n'eût jamais parlé que du Père et du Fils?

Au reste, il est clair que les chrétiens n'ont jamais mis en avant ce dogme de la Trinité, qu'à l'aide des platoniciens de leur secte. La Trinité est un dogme de *Platon*, et n'est certainement pas un dogme de JESUS qui n'en avait jamais entendu parler dans son village.

ressusciteront avec les parties de la génération, attendu que ces parties les feront continuellement souvenir que sans elles ils n'auraient jamais connu JESUS-CHRIST, puisqu'ils ne seraient pas nés. Tous les péres, sans exception, ont raisonné à peu près comme *Justin*; et pour mener le vulgaire, il ne faut pas de meilleurs raisonnemens. *Locke* et *Newton* n'auraient point fait de religion.

Au reste ce *Justin*, et tous les péres qui le suivirent, croyaient, comme *Platon*, à la préexistence des ames; et en admettant que l'ame est spirituelle, une espèce de vent, de souffle, d'air invisible, ils la fesaient en effet un composé de matière subtile. *L'ame est manifestement composée*, dit *Tatien* dans son discours aux Grecs; *car comment pourrait-elle se faire connaître sans corps?* *Arnobe* parle encore bien plus positivement de la corporalité des ames. *Qui ne voit*, dit-il, *que ce qui est immortel et simple ne peut souffrir aucune douleur? L'ame n'est autre chose que le ferment de la vie, l'électuaire d'une chose dissoluble: fermentum vitae, rei dissociabilis glutinum.*

CHAPITRE XXI.

De Tertullien.

L'AFRICAIN *Tertullien* parut après *Justin*. Le métaphysicien *Mallebranche*, homme célèbre dans son pays, lui donne sans détour l'épithète de fou; et les écrits de cet africain justifient *Mallebranche*

Mallebranche. Le seul ouvrage de *Tertullien* qu'on lise aujourd'hui est son apologie pour la religion chrétienne. *Abadie*, (*a*) *Houteville* la regardent comme un chef-d'œuvre, sans qu'ils en citent aucun passage. Ce chef-d'œuvre consiste à injurier les Romains au lieu de les adoucir ; à leur imputer des crimes, et à produire avec pétulance des assertions, dont il n'apporte pas la plus légère preuve.

Il reproche aux Romains (chap. IX) que les peuples de Carthage immolaient encore quelquefois des enfans à *Saturne*, malgré les défenses expresses des empereurs sous peine de la vie. (*b*) C'était une occasion de louer la sagesse romaine, et non pas de l'insulter. Il leur reproche les combats des gladiateurs qu'on fesait combattre contre des animaux farouches, en avouant qu'on n'exposait ainsi que des criminels condamnés à la mort. C'était un moyen qu'on leur donnait de sauver leur vie par leur courage. Il fallait encore en louer les Romains ;

(*a*) *Abadie* et *Houteville* n'étaient-ils pas aussi fous que *Tertullien?*

(*b*) Peut-on rien voir de plus ridicule que ce reproche de *Tertullien* aux Romains, de ce que les Carthaginois ont éludé la sagesse et la bonté de leurs lois en immolant des enfans secrétement ?

Mais ce qu'il y a de plus horrible, c'est qu'il prétend dans ce même chap. IX que plusieurs dames romaines avalaient le sperme de leurs amans. Quel rapport cette étrange impudicité pouvait-elle avoir avec la religion ?

Tertullien était réellement fou, son livre du manteau en est un assez bon témoignage. Il dit qu'il a quitté la robe pour le manteau parce, que les serpens changent leur peau, et les paons leurs plumes. C'est avec de pareilles raisons qu'il prouve son christianisme. Le fanatisme ne veut pas de meilleurs raisonnemens.

c'était les combats des gladiateurs volontaires qu'il eût dû condamner, et c'eſt de quoi il ne parle pas.

Il s'emporte (chap. XXIII) juſqu'à dire : *Amenez-moi votre vierge céleſte qui promet des pluies, et votre Eſculape qui conſerve la vie à ceux qui la doivent perdre quelque temps après : s'ils ne confeſſent pas qu'ils ſont des diables, (n'oſant mentir devant un chrétien) verſer le ſang de ce chrétien téméraire ; qu'y a-t-il de plus manifeſte ? qu'y a-t-il de plus prouvé ?*

A cela tout lecteur ſage répond, qu'y a-t-il de plus extravagant et de plus fanatique que ce diſcours ? Comment des ſtatues auraient-elles avoué au premier chrétien venu qu'elles étaient des diables ? en quel temps, en quel lieu a-t-on vu un pareil prodige ? Il fallait que *Tertullien* fût bien ſûr que les Romains ne liraient pas ſa ridicule apologie, et qu'on ne lui donnerait pas des ſtatues d'Eſculape à exorciſer, pour qu'il oſât avancer de telles abſurdités.

Son chapitre trente-deuxième, qu'on n'a jamais remarqué, eſt très-remarquable. *Nous prions* DIEU, dit-il, *pour les empereurs et pour l'empire ; mais c'eſt que nous ſavons que la diſſolution générale qui menace l'univers et la conſommation des ſiècles en ſera retardée.*

Miſérable ! tu n'aurais donc pas prié pour tes maîtres, ſi tu avais cru que le monde dût ſubſiſter encore.

Que *Tertullien* veut-il dire dans ſon latin abſolument barbare ? Entend-il le règne de mille

ans? entend-il la fin du monde annoncée par *Luc* et par *Paul*, et qui n'était point arrivée? entend-il qu'un chrétien peut par sa prière empêcher DIEU de mettre fin à l'univers, quand DIEU a résolu de briser son ouvrage? N'est-ce pas là l'idée d'un énergumène, quelque sens qu'on puisse lui donner?

Une observation beaucoup plus importante, c'est qu'à la fin du second siècle, il y avait déjà des chrétiens très-riches. Il n'est pas étonnant qu'en deux cents années, leurs missionnaires ardens et infatigables eussent attiré enfin à leur parti des gens d'honnêtes familles. Exclus des dignités, parce qu'ils ne voulaient pas assister aux cérémonies instituées pour la prospérité de l'empire, ils exerçaient le négoce comme les presbytériens et autres non-conformistes ont fait en France et font chez nous; ils s'enrichissaient. Leurs agapes étaient de grands festins; on leur reprochait déjà le luxe et la bonne chère. *Tertullien* en convient (chap. XXXIX). *Oui*, dit-il; *mais dans les mystères d'Athènes et d'Egypte; ne fait on pas bonne chère aussi? Quelque dépense que nous fassions, elle est utile et pieuse, puisque les pauvres en profitent: Quantiscumque sumptibus constet, lucrum est pietatis, siquidem inopes refrigerio isto juvamus.*

Enfin le fougueux *Tertullien* se plaint de ce qu'on ne persécute pas les philosophes, et de ce qu'on réprime les chrétiens, chap. XLVI. *Y a-t-il quelqu'un*, dit-il, *qui force un philosophe à sacrifier, à jurer par vos Dieux? Quis enim philosophum sacrificare aut dejerare* etc.

Cette différence prouve évidemment que les philosophes n'étaient pas dangereux, et que les chrétiens l'étaient. Les philosophes se moquaient avec tous les magistrats, des superstitions populaires; mais ils ne fesaient pas un parti, une faction dans l'empire; et les chrétiens commençaient à composer une faction si dangereuse, qu'à la fin elle contribua à la destruction de l'empire romain. On voit par ce seul trait, qu'ils auraient été les plus cruels persécuteurs, s'ils avaient été les maîtres: leur secte insociable, intolérante, n'attendait que le moment d'être en pleine liberté pour ravir la liberté au reste du genre-humain.

Déjà *Rutilius*, préfet de Rome, (*e*) disait de cette faction demi-juive et demi-chrétienne:

(*e*) Milord *Bolingbrocke* se trompe ici. *Rutilius* vivait plus d'un siècle après *Justin*; mais cela même prouve combien tous les honnêtes romains étaient indignés des progrès de la superstition. Elle fit des progrès prodigieux au troisième siècle, elle devint un état dans l'état, et ce fut une très-grande politique dans *Constance Clore* et dans son fils, de se mettre à la tête d'une faction devenue si riche et si puissante. Il n'en était pas de même du temps de *Tertullien*. Son apologétique, faite par un homme si obscur en Afrique, ne fut pas plus connue des empereurs, que les fatras de nos presbytériens n'ont été connus de la reine *Anne*. Aucun romain n'a parlé de ce *Tertullien*. Tout ce que les chrétiens d'aujourd'hui débitent avec tant de faste, était alors très-ignoré. Cette faction a prévalu, à la bonne heure; il faut bien qu'il y ait une qui l'emporte sur les autres dans un pays. Mais que du moins elle ne soit point tyrannique; ou si elle veut toujours ravir nos biens et se baigner dans notre sang, qu'on mette un frein à son avarice et à sa cruauté.

Atque utinam numquam Judæa subacta fuisset,
Pompeii armis imperioque Titi.
Latius excisæ pestis contagia serpunt,
Victoresque suos natio victa premit.

Plût aux Dieux que Titus, plût aux Dieux que Pompée,
N'eussent jamais dompté cette infame Judée!
Ses poisons parmi nous en sont plus répandus:
Les vainqueurs opprimés vont céder aux vaincus.

On voit par ces vers que les chrétiens osaient étaler le dogme affreux de l'intolérance; ils criaient par-tout qu'il fallait détruire l'ancienne religion de l'empire; et on entrevoyait qu'il n'y avait plus de milieu entre la nécessité de les exterminer ou d'être bientôt exterminé par eux. Cependant telle fut l'indulgence du sénat, qu'il y eut très-peu de condamnations à mort, comme l'avoue *Origène* dans sa réponse à *Celse* au livre III.

Nous ne ferons pas ici une analyse des autres écrits de *Tertullien*: nous n'examinerons point son livre qu'il intitule *le Scorpion*, parce que les gnostiques piquent, à ce qu'il prétend, comme des scorpions; ni son livre sur les manteaux, dont *Mallebranche* s'est assez moqué. Mais ne passons pas sous silence son ouvrage sur l'ame: non-seulement il cherche à prouver qu'elle est matérielle, comme l'ont pensé tous les pères des trois premiers siècles; non-seulement il s'appuie de l'autorité du poëte *Lucrèce*: *Tangere enim ac tangi nisi corpus nulla potest res*; mais il assure que l'ame est figurée et colorée. Voilà les champions de l'Eglise; voilà

ses pères. Au reste n'oublions pas qu'il était prêtre et marié : ces deux états n'étaient pas encore des sacremens, et les évêques de Rome ne défendirent le mariage aux prêtres que quand ils furent assez puissans et assez ambitieux pour avoir dans une partie de l'Europe une milice, qui, étant sans famille et sans patrie, fût plus soumise à ses ordres.

CHAPITRE. XXII.

De Clément d'Alexandrie.

CLEMENT prêtre d'Alexandrie, appelle toujours les chrétiens *gnostiques.* Etait-il d'une de ces sectes qui divisèrent les chrétiens et qui les diviseront toujours ? ou bien les chrétiens prenaient-ils alors le titre de *gnostiques* ? Quoi qu'il en soit, la seule chose qui puisse instruire et plaire dans ses ouvrages, c'est cette profusion de vers d'*Homère*, et même d'*Orphée*, de *Musée*, d'*Hésiode*, de *Sophocle*, d'*Euripide* et de *Ménandre*, qu'il cite à la vérité mal-à-propos, mais qu'on relit toujours avec plaisir. C'est le seul des pères des trois premiers siècles, qui ait écrit dans ce goût ; il étale dans son exhortation aux nations, et dans ses stromates, une grande connaissance des anciens livres grecs et des rites asiatiques et égyptiens ; il ne raisonne guère, et c'est tant mieux pour le lecteur.

Son plus grand défaut est de prendre toujours des fables inventées par des poëtes et par des romanciers pour le fond de la religion des gentils, défaut commun aux autres pères

et à tous les écrivains polémiques. Plus on impute de sottises à ses adversaires, plus on croit en être exempt; ou plutôt on fait compensation de ridicule. On dit : Si vous trouvez mauvais que notre JESUS soit fils de DIEU, vous avez votre *Bacchus*, votre *Hercule*, qui sont fils de DIEU: si notre JESUS a été transporté par le diable sur une montagne, vos géans ont jeté des montagnes à la tête de *Jupiter*.

Si vous ne voulez pas croire que notre JESUS ait changé l'eau en vin dans une noce de village, nous ne croirons pas que les filles d'*Anius* aient changé tout ce qu'elles touchaient en blé, en vin et en huile. Le parallèle est très-long et très-exact des deux côtés.

Le plus singulier miracle de toute l'antiquité payenne, que rapporte *Clément* d'Alexandrie dans son exhortation, c'est celui de *Bacchus* aux enfers. *Bacchus* ne savait pas le chemin; un nommé *Polimnus*, que *Pausanias* et *Higin* appellent autrement, s'offrit à le lui enseigner, à condition qu'à son retour, *Bacchus* (qui était fort joli) le payerait en faveurs, et qu'il souffrirait de lui ce que *Jupiter* fit à *Ganimède* et *Apollon* à *Hyacinthe*. *Bacchus* accepta le marché; il alla aux enfers; mais à son retour il trouva *Polimnus* mort; il ne voulut pas manquer à sa promesse; et rencontrant un figuier auprès du tombeau de *Polimnus*, il tailla une branche bien proprement en priape, il se l'enfonça au nom de son bienfaiteur dans la partie destinée à remplir sa promesse, et n'eut rien à se reprocher.

De pareilles extravagances, communes à presque toutes les anciennes religions, prouvent invinciblement que quiconque s'est écarté de la vraie religion, de la vraie philosophie, qui est l'adoration d'un Dieu sans aucun mélange, quiconque en un mot s'est pu livrer aux superstitions, n'a pu dire que des choses insensées.

Mais en bonne foi ces fables milésiennes étaient-elles la religion romaine? Le sénat a-t-il jamais élevé un temple à *Bacchus* se sodomisant lui-même? *Ganimède* a-t-il eu des temples? *Adrien*, à la vérité, fit ériger un temple à son ami *Antinoüs*, comme *Alexandre* à *Ephestion*; mais les honorait-on en qualité de gitons? Y a-t-il une médaille, un monument dont l'inscription fût à *Antinoüs* pédéraste? Les pères de l'Eglise s'égayaient aux dépens de ceux qu'ils appelaient gentils: mais que les gentils avaient de représailles à faire! et qu'un prétendu *Joseph* mis dans la grande confrérie par un ange, et qu'un Dieu charpentier dont les aïeules étaient des adultères, des incestueuses, des prostituées, et qu'un *Paul* voyageant au troisième ciel, et qu'un mari et sa femme frappés de mort pour n'avoir pas donné tout leur bien à *Simon Barjone*, fournissaient aux gentils de terribles armes! les anges de Sodome ne valent-ils pas bien *Bacchus* et *Polimnus*?

Le bon sens est le même dans ce *Clément* que dans tous les confrères. (*a*) Dieu, selon lui, a

(*a*) Stromat. VI.

fait

fait le monde en six jours et s'est reposé le septième, parce qu'il y a sept étoiles errantes, parce que la petite ourse est composée de sept étoiles ainsi que les pléïades, parce qu'il y a sept principaux anges, parce que la lune change de face tous les sept jours, parce que le septième jour est critique dans les maladies. C'est-là ce qu'ils appellent la vraie philosophie, *tein aletein philosophian gnostiken.* Voilà encore une fois les gens qui se préfèrent à *Platon* et à *Cicéron* ; et il nous faudra révérer aujourd'hui tous ces obscurs pédans que l'indulgence des Romains laissait débiter leurs rêveries fanatiques dans Alexandrie, où les dogmes du christianisme se formèrent principalement ?

CHAPITRE XXIII.

D'Irénée.

IRÉNÉE, à la vérité, n'a ni science ni philosophie ni éloquence ; il se borne presque toujours à répéter ce que disaient *Justin*, *Tertullien*, et les autres ; il croit avec eux que l'ame est une figure légère et aérienne ; il est persuadé du règne de mille ans dans une nouvelle Jérusalem descendue du ciel en terre. On voit dans son cinquième livre, ch. XXXIII, quelle énorme quantité de farine produira chaque grain de blé, et combien de futailles il faudra pour chaque grappe de raisins dans cette belle ville ; (*a*) il attend l'antechrist au bout de ces

(*a*) Chaque sep produisait dix mille grappes, chaque grappe dix mille raisins, chaque raisin dix mille amphores.

mille années, et explique merveilleusement le chiffre 666, qui est la marque de la bête. Nous avouons qu'en tout cela il ne diffère point des autres pères de l'Eglise.

Mais une chose assez importante et qu'on n'a peut-être pas assez relevée, c'est qu'il assure que JESUS est mort à cinquante ans passés, et non pas à trente et un, ou à trente-trois, comme on peut l'inférer des évangiles.

Irénée (*b*) atteste les évangiles pour garants de cette opinion; il prend à témoins tous les vieillards qui ont vécu avec *Jean* et avec les autres apôtres; il déclare positivement qu'il n'y a que ceux qui sont venus trop tard pour connaître les apôtres, qui puissent être d'une opinion contraire. Il ajoute même contre sa coutume à ces preuves de fait, un raisonnement assez concluant.

L'évangile de *Jean* fait dire à JESUS: *Votre père Abraham a été exalté pour voir mes jours, il les a vus, et il s'en est bien réjoui:* " et les Juifs „lui répondirent: Es-tu fou? tu n'as pas en„core cinquante ans, et tu te vantes d'avoir vu „notre père *Abraham*?

Irénée conclut de-là que JESUS était près de sa cinquantième, quand les Juifs lui parlaient ainsi. En effet, si JESUS avait été alors âgé de trente années au plus, on ne lui aurait pas parlé de cinquante années. Enfin, puisqu'*Irénée* appelle en témoignage tous les évangiles et tous les vieillards qui avaient ces écrits entre les mains, les évangiles de ce temps-là n'étaient

(*b*) *Irénée* liv. II, chap. XXII, édition de Paris 1710.

donc pas ceux que nous avons aujourd'hui. Ils ont été altérés comme tant d'autres livres. Mais puiſqu'on les changea, on devait donc les rendre un peu plus raiſonnables.

CHAPITRE XXIV.

D'Origène et de la Trinité.

Clement d'Alexandrie avait été le premier ſavant parmi les chrétiens. *Origène* fut le premier philoſophe. Mais quelle philoſophie que celle de ſon temps ! Il fut au rang des enfans célèbres, et enſeigna de très-bonne heure dans cette grande ville d'Alexandrie où les chrétiens tenaient une école publique: les chrétiens n'en avaient point à Rome. Et en effet, parmi ceux qui prenaient le titre d'évêque de Rome, on ne compte pas un ſeul homme illuſtre ; ce qui eſt très-remarquable. Cette Egliſe, qui devint enſuite ſi puiſſante et ſi fière, tint tout des Egyptiens et des Grecs.

Il y avait ſans doute une grande doſe de folie dans la philoſophie d'*Origène*, puiſqu'il s'aviſa de ſe couper les teſticules. *Epiphane* a écrit qu'un préfet d'Alexandrie lui avait donné l'alternative, de ſervir de *Ganimède* à un Ethiopien, ou de ſacrifier aux dieux, et qu'il avait ſacrifié pour n'être pas ſodomiſé par un vilain Ethiopien. (*a*)

Si c'eſt là ce qui le détermina à ſe faire eunuque, ou ſi ce fut une autre raiſon, c'eſt ce que je laiſſe à examiner aux ſavans qui entrepren-

(*a*) Epiph. héréſ. 64, chap. II.

dront l'hiſtoire des eunuques ; je me borne ici à l'hiſtoire des ſottiſes de l'eſprit humain.

Il fut le premier qui donna de la vogue au *non-ſens*, au galimatias de la Trinité qu'on avait oubliée depuis *Juſtin*. On commençait dès-lors chez les chrétiens à regarder le fils de *Marie* comme Dieu, comme une émanation du père, comme le premier *Eon*, comme identifié en quelque ſorte avec le père ; mais on n'avait pas fait encore un Dieu du St Eſprit. On ne s'était pas aviſé de falſifier je ne ſais quelle épitre attribuée à *Jean*, dans laquelle on inſéra ces paroles ridicules : *Il y en a trois qui donnent témoignage dans le ciel, le Père, le Verbe et l'Eſprit Saint.* Serait-ce ainſi qu'on devrait parler de trois ſubſtances ou perſonnes divines, compoſant enſemble le DIEU créateur du monde ? dirait-on qu'ils donnent témoignage ? D'autres exemplaires portent ces paroles plus ridicules encore : *Il y en a trois qui rendent témoignage en terre, l'eſprit, l'eau et le ſang, et ces trois ne ſont qu'un.* (*b*) On ajouta encore dans

(*b*) On ſe tourmente beaucoup pour ſavoir ſi ces paroles ſont de *Jean*, ou ſi elles n'en ſont pas. Ceux des chriſticoles qui les rejettent atteſtent l'ancien manuſcrit du vatican où elles ne ſe trouvent point. Ceux qui les admettent ſe prévalent de manuſcrits plus nouveaux. Mais ſans entrer dans cette diſcuſſion inutile, ou ces lignes ſont de *Jean*, ou elles n'en ſont pas. Si elles en ſont, il fallait enfermer *Jean* dans le Bedlam de ces temps-là, s'il y en avait un ; s'il n'en eſt pas l'auteur, elles ſont d'un fauſſaire bien ſot et bien impudent.

Il faut avouer que rien n'était plus commun chez les premiers chriſticoles que ces ſuppoſitions hardies. On ne pouvait en découvrir la fauſſeté, tant ces œuvres de menſonge étaient rares, tant la faction naiſſante les

d'autres copies, *et ces trois font un en Jéfus.* Aucun de ces paffages, tous différens les uns des autres, ne fe trouve dans les anciens manufcrits, aucun des pères des trois premiers fiècles ne les cite : et d'ailleurs quel fruit en pourraient recueillir ceux qui admettent ces falfifications ? comment pourront-ils entendre que l'efprit, l'eau et le fang font la Trinité et ne font qu'un ? eft-ce parce qu'il eft dit que JESUS fua fang et eau et qu'il rendit l'efprit ? quel rapport de ces trois chofes à un Dieu en trois hypoftafes !

La trinité de *Platon* était d'une autre efpèce ; on ne la connaît guère ; la voici telle qu'on peut la découvrir dans fon Timée. Le *Demiourgos* éternel eft la première caufe de tout ce qui exifte, fon idée archétipe eft la feconde, l'ame univerfelle, qui eft fon ouvrage, eft la troifième. Il y a quelque fens dans cette opinion de *Platon.* DIEU conçoit l'idée du monde, DIEU le fait, DIEU l'anime ; mais jamais *Platon* n'a été affez fou pour dire que cela compofait trois perfonnes en DIEU. *Origène* était platonicien ; il prit ce qu'il put de *Platon* ; il fit une Trinité

dérobait avec foin à ceux qui n'étaient pas initiés à leurs myftères.

Nous avons déjà remarqué que le crime le plus horrible aux yeux de cette fecte était de montrer aux gentils ce qu'elle appelait les faints livres. Quelle abominable contradiction chez ces malheureux ! ils difaient : Nous devons prêcher le chriftianifme dans toute la terre, et ils ne montraient à perfonne les écrits dans lefquels ce chriftianifme eft contenu. Que diriez-vous d'une douzaine de gueux qui viendraient dans la falle de Weftminfter réclamer le bien d'un homme mort dans le pays de Galles, et qui ne voudraient pas montrer fon teftament ?

à sa mode. Ce système resta si obscur dans les premiers siècles, que *Lactance*, du temps de l'empereur *Constantin*, parlant au nom de tous les chrétiens, expliquant la créance de l'Eglise, et s'adressant à l'empereur même, ne dit pas un mot de la Trinité ; au contraire, voici comme il parle, au chap. XXIX. du liv. IV de ses institutions : *Peut-être quelqu'un me demandera comment nous adorons un seul Dieu quand nous assurons qu'il y en a deux, le père et le fils ; mais nous ne les distinguons point, parce que le père ne peut pas être sans son fils, et le fils sans son père.*

Le St Esprit fut entièrement oublié par *Lactance*, et quelques années après on n'en fit qu'une commémoration fort légère et par manière n'acquit au concile de Nicée ; car après avoir fait la déclaration aussi solennelle qu'inintelligible de ce dogme son ouvrage, que le fils est consubstantiel au père, le concile se contente de dire simplement : *Nous croyons aussi au St Esprit.* (c)

On peut dire qu'*Origène* jeta les premiers fondemens de cette métaphysique chimérique

(c) Quel malheureux équivoque que ce Saint Esprit, cet *agion pneuma* dont ces christicoles ont fait un troisième Dieu ! ce mot ne signifiait que souffle. Vous trouverez dans l'évangile attribué à *Jean*, chap. XX, v. 22 : *Quand il dit ces choses, il souffla sur eux et leur dit : Recevez le Saint Esprit.*

Remarquez que c'était une ancienne cérémonie des magiciens de souffler dans la bouche de ceux qu'ils voulaient ensorceler. Voilà donc l'origine du troisième Dieu de ces énergumènes ; y a-t-il rien au fond de plus blasphématoire et de plus impie ? et les musulmans n'ont-ils pas raison de les regarder comme d'infames idolâtres ?

qui n'a été qu'une source de discorde, et qui était absolument inutile à la morale. Il est évident qu'on pouvait être aussi honnête homme, aussi sage, aussi modéré avec une hypostase qu'avec trois, et que ces inventions théologiques n'ont rien de commun avec nos devoirs.

Origène attribue un corps délié à DIEU, aussi-bien qu'aux anges et à toutes les ames; et il dit que DIEU le père et DIEU le fils sont deux substances différentes; que le père est plus grand que le fils, le fils plus grand que le St Esprit, et le St Esprit plus grand que les anges; il dit que le père est bon par lui-même, mais que le fils n'est pas bon par lui-même; que le fils n'est pas la vérité par rapport à son père, mais l'image de la vérité par rapport à nous; qu'il ne faut pas adorer le fils, mais le père; que c'est au père seul qu'on doit adresser ses prières; que le fils apporta du ciel la chair dont il se revêtit dans le sein de *Marie*, et qu'en montant au ciel il laissa son corps dans le soleil.

Il avoue que la vierge *Marie*, en accouchant du fils de DIEU, se délivra d'un arrière-faix comme une autre; ce qui l'obligea de se purifier dans le temple juif; car on sait bien que rien n'est si impur qu'un arrière-faix. Le dur et pétulant *Jérôme* lui a reproché aigrement, environ cent cinquante années après sa mort, beaucoup d'opinions semblables qui valent bien les opinions de *Jérôme*; car dès que les premiers chrétiens se mêlèrent d'avoir des dogmes, ils se dirent de grosses injures, et annon-

cèrent de loin les guerres civiles qui devaient désoler le monde pour des argumens.

N'oublions pas qu'*Origène* se signala plus que tout autre en tournant tous les faits de l'écriture en allégories; et il faut avouer que ces allégories sont fort plaisantes. La graisse des sacrifices est l'ame de JESUS-CHRIST: la queue des animaux sacrifiés est la persévérance dans les bonnes œuvres. S'il est dit dans l'Exode, chap. XXXIII, que DIEU met *Moïse* dans la fente d'un rocher, afin que *Moïse* voie le derrière de DIEU, mais non pas son visage; cette fente de rocher est JESUS-CHRIST, au travers duquel on voit DIEU le père par derrière. (*d*)

En voilà, je pense, assez pour faire connaître les péres, et pour faire voir sur quels fondemens on a bâti l'édifice le plus monstrueux qui ait jamais déshonoré la raison. Cette raison a dit à tous les hommes: La religion doit être claire, simple, universelle, à la portée de tous les esprits, parce qu'elle est faite pour tous les

(*d*) C'était une très-ancienne croyance superstitieuse chez presque tous les peuples, qu'on ne pouvait voir les Dieux tels qu'ils sont, sans mourir. C'est pourquoi *Sémélé* fut consumée pour avoir voulu coucher avec *Jupiter* tel qu'il était. Une de plus fortes contradictions innombrables dont tous les livres juifs fourmillent, se trouve dans ce verset de l'Exode: "Tu ne pourras voir „ que mon derrière." Le livre des Nombres, chap. XII, dit expressément que DIEU se fesait voir à *Moïse* comme un ami à un ami; qu'il voyait DIEU face à face, et qu'ils se parlaient bouche à bouche.

Nos pauvres théologiens se tirent d'affaire en disant qu'il faut entendre un passage dans le sens propre, et l'autre dans un sens figuré. Ne faudrait-il pas leur donner des vessies de cochons par le nez, dans le sens figuré et dans le sens propre?

cœurs ; sa morale ne doit point être étouffée sous le dogme ; rien d'absurde ne doit la défigurer. En vain la raison a tenu ce langage ; le fanatisme a crié plus haut qu'elle.

CAPITRE XXV.

Des martyrs.

Pourquoi les Romains ne persécutèrent-ils jamais pour leur religion, aucun de ces malheureux juifs abhorrés ; ne les obligèrent-ils jamais de renoncer à leurs superstitions ; leur laissèrent-ils leurs rites et leurs lois ? et d'où vient que vers le troisième siècle, ils traitèrent les chrétiens issus des Juifs avec quelque sévérité ? n'est-ce point parce que les Juifs, occupés de vendre des chiffons et des philtres, n'avaient pas la rage d'exterminer la religion de l'empire ; et que les chrétiens intolérans étaient possédés de cette rage ? (*a*)

On punit en effet au troisième siècle quel-

(*a*) Il n'y a rien certainement à répondre à cette assertion de milord *Bolingbroke*. Il est démontré que les anciens Romains ne persécutèrent personne pour ses dogmes. Cette exécrable horreur n'a jamais été commise que par les chrétiens, et sur-tout par les Romains modernes. Aujourd'hui même encore il y a dix mille juifs à Rome qui sont très-protégés, quoiqu'on sache bien qu'ils regardent JESUS comme un imposteur. Mais si un chrétien s'avise de crier dans l'église de Saint Pierre, ou dans la place Navone, que trois sont trois, que le pape n'est pas infaillible, il sera brûlé infailliblement.

Je mets en fait que les chrétiens ne furent jamais persécutés que comme des factieux destructeurs des lois de l'empire ; et ce qui démontre qu'ils voulaient commettre ce crime, c'est qu'ils l'ont commis.

à des cruautés indignes; ils purent envoyer des femmes à la mort, quoiqu'assurément cette barbarie ne soit point prouvée. Mais qui osera reprendre les Romains d'avoir été trop sévères, quand on voit le chrétien *Marcel*, centurion, jeter sa ceinture militaire et son bâton de commandant au milieu des aigles romaines, en criant d'une voix séditieuse: *Je ne veux servir que* JESUS-CHRIST *le roi éternel; je renonce aux empereurs*. Dans quelle armée aurait-on laissé impunie une insolence si pernicieuse? je ne l'aurais pas soufferte assurément dans le temps que j'étais secrétaire d'Etat de la guerre; et le duc de *Marlborough* ne l'eût pas soufferte plus que moi.

S'il est vrai que *Polyeucte* en Arménie, le jour où l'on rendait grâces aux Dieux dans le temple pour une victoire signalée, ait choisi ce moment pour renverser les statues, pour jeter l'encens par terre, n'est-ce pas en tout pays le crime d'un insensé?

Quand le diacre *Laurent* refuse au préfet de Rome de contribuer aux charges publiques; quand ayant promis de donner quelque argent du trésor des chrétiens, qui était considérable, il n'amène que des gueux au lieu d'argent; n'est-ce pas visiblement insulter l'empereur? n'est-ce pas être criminel de lèse-majesté? Il est fort douteux qu'on ait fait faire un gril de six pieds pour cuire *Laurent*, mais il est certain qu'il méritait punition.

L'ampoulé *Grégoire* de Nysse fait l'éloge de *St Théodore* qui s'avisa de brûler dans Amazée le

Les magiſtrats romains, qui donnaient tant de liberté aux Iſiaques et aux Juifs, en uſaient de même avec toutes les autres ſectes du monde. Chaque dieu était bien venu à Rome. *Dignus Roma locus, quò deus omnis eat.* Tous les dieux de la terre étaient devenus citoyens de Rome. Aucune ſecte n'était aſſez folle pour vouloir ſubjuguer les autres; ainſi toutes vivaient en paix.

La ſecte chrétienne fut la ſeule qui ſur la fin du ſecond ſiècle de notre ère, osât dire qu'elle voulait donner l'excluſion à tous les rites de l'empire, et qu'elle devait non-ſeulement dominer, mais écraſer toutes les religions; les chriſticoles ne ceſſaient de dire que leur Dieu était un Dieu jaloux: belle définition de l'être des êtres, que de lui imputer le plus lâche des vices!

Les enthouſiaſtes qui prêchaient dans les aſſemblées, formaient un peuple de fanatiques. Il était impoſſible que parmi tant de têtes échauffées, il ne ſe trouvât des inſenſés qui inſultaſſent les prêtres des Dieux, qui troublaſſent l'ordre public, qui commiſſent des indécences puniſſables. C'eſt ce que nous avons vu arriver chez tous les ſectaires de l'Europe, qui tous, comme nous le prouverons, ont eu infiniment plus de martyrs égorgés par nos mains, que les chrétiens n'en ont jamais eu ſous les empereurs.

Les magiſtrats romains, excités par les plaintes du peuple, purent s'emporter quelquefois

à des cruautés indignes; ils purent envoyer des femmes à la mort, quoiqu'assurément cette barbarie ne soit point prouvée. Mais qui osera reprendre les Romains d'avoir été trop sévères, quand on voit le chrétien *Marcel*, centurion, jeter sa ceinture militaire et son bâton de commandant au milieu des aigles romaines, en criant d'une voix séditieuse: *Je ne veux servir que* JESUS-CHRIST *le roi éternel; je renonce aux empereurs*. Dans quelle armée aurait-on laissé impunie une insolence si pernicieuse? je ne l'aurais pas soufferte assurément dans le temps que j'étais secrétaire d'Etat de la guerre; et le duc de *Marlborough* ne l'eût pas soufferte plus que moi.

S'il est vrai que *Polyeucte* en Arménie, le jour où l'on rendait grâces aux Dieux dans le temple pour une victoire signalée, ait choisi ce moment pour renverser les statues, pour jeter l'encens par terre, n'est-ce pas en tout pays le crime d'un insensé?

Quand le diacre *Laurent* refuse au préfet de Rome de contribuer aux charges publiques; quand ayant promis de donner quelque argent du trésor des chrétiens, qui était considérable, il n'amène que des gueux au lieu d'argent; n'est-ce pas visiblement insulter l'empereur? n'est-ce pas être criminel de lèse-majesté? Il est fort douteux qu'on ait fait faire un gril de six pieds pour cuire *Laurent*, mais il est certain qu'il méritait punition.

L'ampoulé *Grégoire* de Nysse fait l'éloge de *St Théodore* qui s'avisa de brûler dans Amazée le

temple de *Cibèle*, comme on dit qu'*Eroſtrate* avait brûlé le temple de *Diane*. On a oſé faire un ſaint de cet incendiaire, qui certainement méritait le plus grand ſupplice. On nous fait adorer ce que nous puniſſons par le dernier ſupplice.

Tous les martyres d'ailleurs, que tant d'écrivains ont copiés de ſiècle en ſiècle, reſſemblent tellement à la légende dorée, qu'en vérité il n'y a pas un ſeul de ces contes qui ne faſſe pitié. Un de ces premiers contes eſt celui de *Perpétue* et de *Félicité*. *Perpétue* vit une échelle d'or qui allait juſqu'au ciel. (*Jacob* n'en avait vu qu'une de bois; cela marque la ſupériorité de la loi nouvelle.) *Perpétue* monte à l'échelle; elle voit dans un jardin un grand berger blanc qui trayait ſes brebis, et qui lui donne une cuillerée de lait caillé; après trois ou quatre viſions pareilles, on expoſe *Perpétue* et *Félicité* à un ours et à une vache.

Un bénédictin français nommé *Ruinard*, croyant répondre à notre ſavant compatriote *Dodwel*, a recueilli de prétendus actes de martyrs, qu'il appelle les *actes ſincères*. *Ruinard* commence par le martyre de *Jacques* frère aîné de JESUS, rapporté dans l'hiſtoire eccléſiaſtique d'*Euſèbe*, trois cents trente années après l'événement.

Ne ceſſons jamais d'obſerver que DIEU avait des frères hommes. Ce frère aîné, dit-on, était un juif très-dévot; il ne ceſſait de prier et de ſacrifier dans le temple juif, même après la deſcente du St Eſprit; il n'était donc pas chrétien.

Les Juifs l'appelaient *Oblia le juste*: on le pria de monter sur la plate-forme du temple pour déclarer que JESUS était un imposteur : ces Juifs étaient donc bien sots de s'adresser au frère de JESUS. Il ne manqua pas de déclarer sur la plate-forme que son cadet était le sauveur du monde ; et il fut lapidé.

Que disons-nous de la conversation d'*Ignace* avec l'empereur *Trajan*, qui lui dit : *qui es-tu, esprit impur?* et de la bienheureuse *Symphorose* qui fut dénoncée à l'empereur *Adrien* par ses dieux lares? et de *Polycarpe* à qui les flammes d'un bûcher n'osèrent toucher, mais qui ne put résister au tranchant du glaive? et du soulier de la martyre *St Epipode* qui guérit un gentilhomme de la fièvre?

Et de *St Cassien*, maître d'école, qui fut fessé par ses écoliers? et de *Ste Potamienne*, qui n'ayant pas voulu coucher avec le gouverneur d'Alexandrie, fut plongée trois heures entières dans de la poix résine bouillante, et en sortit avec la peau la plus blanche et la plus fine?

Et de *Pionius*, qui resta sain et frais au milieu des flammes, et qui en mourut je ne sais comment?

Et du comédien *Genest*, qui devint chrétien en jouant une farce (*b*) devant l'empereur

(*b*) Il contrefesait le malade, disent les actes sincères. *Je suis bien lourd*, disait *Genest*. — *Veux-tu qu'on te fasse raboter?* — *Non, je veux qu'on donne l'extrême-onction des chrétiens.* Aussitôt deux acteurs l'oignirent, et il fut converti sur le champ. Vous remarquerez que du temps de *Dioclétien* l'extrême-onction était absolument inconnue dans l'Eglise latine.

Dioclétien, et qui fut condamné par cet empereur dans le temps qu'il favorisait le plus les chrétiens? Et d'une légion thébaine, laquelle fut envoyée d'Orient en Occident, pour aller réprimer la sédition de Bagaudes, qui était déjà réprimée; et qui fut martyrisée toute entière dans un temps où l'on ne martyrisait personne, et dans un lieu où il n'est pas possible de mettre quatre cents hommes en bataille; et qui enfin fut transmise au public par écrit, deux cents ans après cette belle aventure?

Ce serait un ennui insupportable de rapporter tous ces prétendus martyres. Cependant je ne peux m'empêcher de jeter encore un coup d'œil sur quelques martyrs des plus célèbres.

Nilus, témoin oculaire à la vérité, (mais qui est inconnu, et c'est grand dommage) assure que son ami *St Théodote*, cabaretier de son métier, fesait tous les miracles qu'il voulait. C'était à lui de changer l'eau en vin; mais il aimait mieux guérir les malades en les touchant du bout du doigt. Le cabaretier *Théodote* rencontra un curé de la ville d'Ancire dans un pré; ils trouvèrent ce pré tout-à-fait propre à y bâtir une chapelle dans un temps de persécution; je le veux bien, dit le prêtre, mais il me faut des reliques. Qu'à cela ne tienne, dit le saint, vous en aurez bientôt; et voilà ma bague que je vous donne en gage: il était bien sûr de son fait, comme vous l'allez voir.

On condamna bientôt sept vierges chrétiennes d'Ancire de soixante et dix ans chacune, à *être livrées aux brutales passions des jeunes gens de la*

ville. La légende ne manque pas de remarquer que ces damoiselles étaient très-ridées ; et ce qui est fort étonnant, c'est que ces jeunes gens ne leur firent pas la moindre avance, à l'exception d'un seul qui ayant en sa personne *de quoi négliger ce point-là*, voulut tenter l'aventure, et s'en dégoûta bientôt. Le gouverneur extrêmement irrité que ces sept vieilles n'eussent pas subi le supplice qu'il leur destinait, les fit prêtresses de *Diane*; ce que ces vierges chrétiennes acceptèrent sans difficulté. Elles furent nommées pour aller laver la statue de *Diane* dans le lac voisin ; elles étaient toutes nues, car c'était sans doute l'usage que la chaste *Diane* ne fût jamais servie que par des filles nues, quoiqu'on n'approchât jamais d'elle qu'avec un grand voile. Deux chœurs de ménades et de bacchantes, armées de thyrses, précédaient le char, selon la remarque judicieuse de l'auteur, qui prend ici *Diane* pour *Bacchus;* mais comme il a été témoin oculaire, il n'y a rien à lui dire.

St Théodote tremblait que ces sept vierges ne succombassent à quelques tentations : il était en prières, lorsque sa femme vint lui apprendre qu'on venait de jeter les sept vieilles dans le lac; il remercia DIEU d'avoir ainsi sauvé leur pudicité. Le gouverneur fit faire une garde exacte autour du lac, pour empêcher les chrétiens, qui avaient coutume de marcher sur les eaux, de venir enlever leurs corps. Le saint cabaretier était au désespoir : il allait d'églises en églises;

car

car tout était plein de belles églises pendant ces affreuses persécutions ; mais les païens rusés avaient bouché toutes les portes. Le cabaretier prit alors le parti de dormir : l'une des vieilles lui apparut dans son premier sommeil ; c'était, ne vous déplaise, Ste *Thécuse*, qui lui dit en propres mots : *Mon cher Théodote, souffrirez-vous que nos corps soient mangés par des poissons ?*

Théodote s'éveille ; il résout de repêcher les saintes du fond du lac au péril de sa vie. Il fait tant qu'au bout de trois jours, ayant donné aux poissons le temps de les manger, il court au lac par une nuit noire avec deux braves chrétiens.

Un cavalier céleste se met à leur tête, portant un grand flambeau devant eux pour empêcher les gardes de les découvrir : le cavalier prend sa lance, fond sur les gardes, les met en fuite ; c'était, comme chacun sait, St *Soziandre* ancien ami de *Théodote*, lequel avait été martyrisé depuis peu. Ce n'est pas tout ; un orage violent mêlé de foudres et d'éclairs, et accompagné d'une pluie prodigieuse, avait mis le lac à sec. Les sept vieilles sont repêchées et promptement enterrées.

Vous croyez bien que l'attentat de *Théodote* fut bientôt découvert ; le cavalier céleste ne put l'empêcher d'être fouetté et appliqué à la question. Quand *Théodote* eut été bien étrillé, il cria aux chrétiens et aux idolâtres : Voyez, mes amis, de quelles grâces notre Seigneur JESUS comble ses serviteurs ; il les fait fouetter jusqu'à ce qu'ils n'aient plus de peau, et leur donne la force de supporter tout cela ; enfin il fut pendu.

Son ami *Fronton* le curé fit bien voir alors que le ſaint était cabaretier : car en ayant reçu précédemment quelques bouteilles d'excellent vin, il enivra les gardes et emporta le pendu, lequel lui dit : Monſieur le curé, je vous avais promis des reliques, je vous ai tenu parole.

Cette hiſtoire admirable eſt une des plus avérées. Qui pourrait en douter après le témoignage du jéſuite *Bollandus* et du bénédictin *Ruinard?*

Ces contes de vieilles me dégoûtent ; je n'en parlerai pas davantage. J'avoue qu'il y eut en effet quelques chrétiens ſuppliciés en divers temps, comme des ſéditieux qui avaient l'inſolence d'être intolérans et d'inſulter le gouvernement. Ils eurent la couronne du martyre et la méritaient bien. Ce que je plains, c'eſt de pauvres femmes imbécilles, ſéduites par ces nonconformiſtes. Ils étaient bien coupables d'abuſer de la facilité de ces faibles créatures et d'en faire des énergumènes ; mais les juges qui en firent mourir quelques-unes étaient des barbares.

Dieu merci, il y eut peu de ces exécutions. Les païens furent bien loin d'exercer ſur ces énergumènes les cruautés que nous avons depuis ſi long-temps déployées les uns contre les autres. Il ſemble que ſur-tout les papiſtes aient forgé tant de martyres imaginaires dans les premiers ſiècles, pour juſtifier les maſſacres dont leur Egliſe s'eſt ſouillée.

Une preuve bien forte qu'il n'y eut jamais de grandes perſécutions contre les premiers chrétiens, c'eſt qu'Alexandrie, qui était le centre, le chef-lieu de la ſecte, eut toujours publiquement

une école du chriſtianiſme ouverte, comme le lycée, le portique, et l'académie d'Athènes. Il y eut une ſuite de profeſſeurs chrétiens. *Pantène* ſuccéda publiquement à un *Marc*, qu'on a pris mal-à propos pour *Marc* l'apôtre. Après *Pantène* vient *Clément* d'Alexandrie, dont la chaire fut enſuite occupée par *Origène* qui laiſſa une foule de diſciples. Tant qu'ils ſe bornèrent à ergoter, ils furent paiſibles; mais lorſqu'ils s'élevèrent contre les lois et la police publique, ils furent punis. On les réprima ſur-tout ſous l'empire de *Décius*; *Origène* même fut mis en priſon. *Cyprien* évêque de Carthage ne diſſimula pas que les chrétiens s'étaient attirés cette perſécution. " Chacun „ d'eux, *dit-il dans ſon livre des tombés*, court „ après les biens et les honneurs avec une fu„ reur inſatiable. Les évêques ſont ſans religion, „ les femmes ſans pudeur, la friponnerie règne; „ on jure, on ſe parjure; les animoſités diviſent „ les chrétiens; les évêques abandonnent les chai„ res pour courir aux foires, et pour s'enrichir „ par le négoce; enfin nous nous plaiſons à nous „ ſeuls, et nous déplaiſons à tout le monde. "

Il n'eſt pas étonnant que ces chrétiens euſſent de violentes querelles avec les partiſans de la religion de l'empire, que l'intérêt entrât dans ces querelles, qu'elles cauſaſſent ſouvent des troubles violens, et qu'enfin ils s'attiraſſent une perſécution. Le fameux juriſconſulte *Ulpien* avait regardé la ſecte comme une faction très-dangereuſe, qui pouvait un jour ſervir à la ruine de l'Etat; en quoi il ne ſe trompa point.

CHAPITRE XXVI.

Des miracles.

APRÈS les merveilles orientales de l'ancien Teftament ; après que dans le nouveau, DIEU emporté fur une montagne par le diable, en eft defcendu pour changer des cruches d'eau en cruches de vin, qu'il a féché un figuier parce que ce figuier n'avait pas de figues fur la fin de l'hiver, qu'il a envoyé des diables dans le corps de deux mille cochons ; après, dis-je, qu'on a vu toutes ces belles chofes, il n'eft pas étonnant qu'elles aient été imitées.

Pierre-Simon Barjone a très-bien fait de reffufciter la couturière *Dorcas* ; c'eft bien le moins qu'on puiffe faire pour une fille qui raccommodait *gratis* les tuniques des fidelles. Mais je ne paffe point à *Simon-Pierre Barjone* d'avoir fait mourir de mort fubite *Ananie* et fa femme *Saphire*, deux bonnes créatures, qu'on fuppofe avoir été affez fottes pour donner tous leurs biens aux apôtres. Leur crime était d'avoir retenu de quoi fubvenir à leurs befoins preffans.

O *Pierre !* ô apôtres défintéreffés ! quoi ! déjà vous perfuadez à vos dirigés de vous donner leur bien ! De quel droit raviffez-vous ainfi toute la fortune d'une famille ? Voilà donc le premier exemple de la rapine de votre fecte, et de la rapine la plus puniffable ! Venez à Londres faire le même manége, et vous verrez fi les héritiers de *Saphire* et d'*Ananie* ne vous feront pas rendre

gorge, et si le grand juré vous laissera impunis. Mais ils ont donné leur argent de bon gré ! Mais vous les avez séduits pour les dépouiller de leur bon gré. Ils ont retenu quelque chose pour eux ! Lâches ravisseurs, vous osez leur faire un crime d'avoir gardé de quoi ne pas mourir de faim ! Ils ont menti, dites-vous. Etaient-ils obligés de vous dire leur secret ? Si un escroc vient me dire : avez-vous de l'argent ? je ferai très-bien de lui répondre : je n'en ai point. Voilà en un mot le plus abominable miracle qu'on puisse trouver dans la légende des miracles. Aucun de tous ceux qu'on a faits depuis n'en approche ; et si la chose était vraie, ce serait la plus exécrable des choses vraies.

Il est doux d'avoir le don des langues ; et tous les pères de l'Eglise eurent ce don. La plus grande preuve que nous en ayons, c'est qu'*Augustin* ne sut jamais l'hébreu et savait très-mal le grec.

Nous avons déjà vu les beaux miracles des martyrs, qui se laissaient toujours couper la tête pour dernier prodige. *Origène* à la vérité, dans son premier livre contre *Celse*, dit que les chrétiens ont des visions, mais il n'ose prétendre qu'ils ressuscitent des morts.

Le christianisme opéra toujours de grandes choses dans les premiers siècles. *St Jean*, par exemple, enterré dans Ephèse, remuait continuellement dans sa fosse ; ce miracle utile dura jusqu'au temps de l'évêque d'Hippone, *Augustin*. (*a*) Les prédictions, les exorcismes ne manquaient jamais ; *Lucien* même en rend témoignage.

(*a*) *Augustin*, tome III, page 189.

Les Juifs l'appelaient *Oblia le juste*: on le pria de monter sur la plate-forme du temple pour déclarer que JESUS était un imposteur : ces Juifs étaient donc bien sots de s'adresser au frère de JESUS. Il ne manqua pas de déclarer sur la plate-forme que son cadet était le sauveur du monde ; et il fut lapidé.

Que disons-nous de la conversation d'*Ignace* avec l'empereur *Trajan*, qui lui dit : *qui es-tu, esprit impur ?* et de la bienheureuse *Symphorose* qui fut dénoncée à l'empereur *Adrien* par ses dieux lares ? et de *Polycarpe* à qui les flammes d'un bûcher n'osèrent toucher, mais qui ne put résister au tranchant du glaive ? et du soulier de la martyre *St Epipode* qui guérit un gentilhomme de la fièvre ?

Et de *St Cassien*, maître d'école, qui fut fessé par ses écoliers ? et de *Ste Potamienne*, qui n'ayant pas voulu coucher avec le gouverneur d'Alexandrie, fut plongée trois heures entières dans de la poix résine bouillante, et en sortit avec la peau la plus blanche et la plus fine ?

Et de *Pionius*, qui resta sain et frais au milieu des flammes, et qui en mourut je ne sais comment ?

Et du comédien *Genest*, qui devint chrétien en jouant une farce (*b*) devant l'empereur

(*b*) Il contrefesait le malade, disent les actes sincères. *Je suis bien lourd*, disait *Genest*. — *Veux-tu qu'on te fasse raboter ?* — *Non, je veux qu'on donne l'extrême-onction des chrétiens*. Aussitôt deux acteurs l'oignirent, et il fut converti sur le champ. Vous remarquerez que du temps de *Dioclétien* l'extrême-onction était absolument inconnue dans l'Eglise latine.

Dioclétien, et qui fut condamné par cet empereur dans le temps qu'il favorisait le plus les chrétiens? Et d'une légion thébaine, laquelle fut envoyée d'Orient en Occident, pour aller réprimer la sédition de Bagaudes, qui était déjà réprimée; et qui fut martyrisée toute entière dans un temps où l'on ne martyrisait personne, et dans un lieu où il n'est pas possible de mettre quatre cents hommes en bataille; et qui enfin fut transmise au public par écrit, deux cents ans après cette belle aventure?

Ce serait un ennui insupportable de rapporter tous ces prétendus martyres. Cependant je ne peux m'empêcher de jeter encore un coup d'œil sur quelques martyrs des plus célèbres.

Nilus, témoin oculaire à la vérité, (mais qui est inconnu, et c'est grand dommage) assure que son ami *St Théodote*, cabaretier de son métier, fesait tous les miracles qu'il voulait. C'était à lui de changer l'eau en vin; mais il aimait mieux guérir les malades en les touchant du bout du doigt. Le cabaretier *Théodote* rencontra un curé de la ville d'Ancire dans un pré; ils trouvèrent ce pré tout-à-fait propre à y bâtir une chapelle dans un temps de persécution; je le veux bien, dit le prêtre, mais il me faut des reliques. Qu'à cela ne tienne, dit le saint, vous en aurez bientôt; et voilà ma bague que je vous donne en gage: il était bien sûr de son fait, comme vous l'allez voir.

On condamna bientôt sept vierges chrétiennes d'Ancire de soixante et dix ans chacune, à *être livrées aux brutales passions des jeunes gens de la*

Voici comme il rend gloire à la vérité dans le chapitre de la mort du chrétien *Peregrinus*, qui eut la vanité de se brûler: *Dès qu'un joueur de gobelets habile se fait chrétien, il est sûr de faire fortune aux dépens des sots fanatiques auxquels il a à faire.*

Les chrétiens fesaient tous les jours des miracles, dont aucun romain n'entendit jamais parler. Ceux de *Grégoire* le thaumaturge, ou le merveilleux, sont en effet dignes de ce surnom. Premièrement, un beau vieillard descend du ciel pour lui dicter le catéchisme qu'il doit enseigner. Chemin fesant il écrit une lettre au diable; la lettre parvient à son adresse; et le diable ne manque pas de faire ce que *Grégoire* lui ordonne.

Deux frères se disputent un étang; *Grégoire* séche l'étang, et le fait disparaître pour apaiser la noise. Il rencontre un charbonnier et le fait évêque. C'est apparemment depuis ce temps-là que la foi du charbonnier est passée en proverbe. Mais ce miracle n'est pas grand; j'ai vu quelques évêques dans mes voyages qui n'en savaient pas plus que le charbonnier de *Grégoire*. Un miracle plus rare, c'est qu'un jour les païens couraient après *Grégoire* et son diacre pour leur faire un mauvais parti; les voilà qui se changent tous les deux en arbres. Ce thaumaturge était un vrai *Prothée*. Mais quel nom donnera-t-on à ceux qui ont écrit ces inepties? et comment se peut-il que *Fleury* les ait copiées dans son histoire ecclésiastique? Est-il possible qu'un homme qui avait quelque sens, et qui raisonnait tolérablement

fur d'autres fujets, ait rapporté férieufement que DIEU rendit folle une vieille pour empêcher qu'on ne découvrit S[t] *Félix* de Nole pendant la perfécution ? (*b*)

On me répondra que *Fleury* s'eft borné à tranfcrire ; et moi je répondrai qu'il ne fallait pas tranfcrire des bêtifes injurieufes à la Divinité, qu'il a été coupable s'il les a copiées fans les croire, et qu'il a été un imbécille s'il les a crues.

CHAPITRE XXVII.

Des chrétiens depuis Dioclétien jufqu'à Conftantin.

LES chrétiens furent bien plus fouvent tolérés et même protégés, qu'ils n'effuyèrent de perfécutions. Le règne de *Dioclétien* fut pendant dix-huit années entières un règne de paix et de faveurs fignalées pour eux. Les principaux officiers du palais, *Gorgonius* et *Dorothée*, étaient chrétiens. On n'exigeait plus qu'ils facrifiaffent aux dieux de l'empire, pour entrer dans les emplois publics. Enfin *Prifca*, femme de *Dioclétien*,

(*b*) Voyez fur tous ces miracles les VI et VII livres de *Fleury*. Voyez plutôt le recueil des miracles opérés à faint Médard à Paris, prefenté au roi de France *Louis XV*, par un nommé *Carré de Montgéron* confeiller au parlement de Paris. Les convulfionnaires avaient fait ou vu plus de mille miracles. *Fatio* et *Daudé* ne prétendirent-ils pas reffufciter un mort chez nous en 1707 ? La cour de Rome ne canonife-t-elle pas encore tous les jours pour de l'argent des faints qui ont fait des miracles dont elle fe moque ? et combien de miracles fefaient nos moines avant que fous un *Henri VIII* on eût étalé dans la place publique tous les inftrumens de leurs abominables impoftures ?

était chrétienne ; aussi jouissaient-ils des plus grands avantages. Ils bâtissaient des temples superbes, après avoir tous dit dans les premiers siècles qu'il ne fallait ni temples, ni autels à DIEU ; et passant de la simplicité d'une église pauvre et cachée à la magnificence d'une église opulente et pleine d'ostentation, ils étalaient des vases d'or et des ornemens éblouissans ; quelques-uns de leurs temples s'élevaient sur les ruines d'anciens périptères païens abandonnés. Leur temple à Nicomédie dominait sur le palais impérial ; et comme le remarque *Eusèbe*, tant de prospérité avait produit l'insolence, l'usure, la mollesse, et la dépravation des mœurs. On ne voyait, dit *Eusèbe*, qu'envie, médisance, discorde, et sédition.

Ce fut cet esprit de sédition qui lassa la patience du césar *Maximien-Galère*. Les chrétiens l'irritèrent précisément dans le temps que *Dioclétien* venait de publier des édits fulminans contre les manichéens. Un des édits de cet empereur commence ainsi : *Nous avons appris depuis peu que des manichéens, sortis de la Perse notre ancienne ennemie, inondent notre monde.*

Ces manichéens n'avaient encore causé aucun trouble : ils étaient nombreux dans Alexandrie et dans l'Afrique ; mais ils ne disputaient que contre les chrétiens ; et il n'y a jamais eu le moindre monument d'une querelle entre la religion des anciens Romains et la secte de *Manès*. Les différentes sectes des chrétiens, au contraire, gnostiques, marcionites, valentiniens, ébionites, galiléens,

galiléens, opposées les unes aux autres, et toutes ennemies de la religion dominante, répandaient la confusion dans l'empire.

N'est-il pas bien vraisemblable que les chrétiens eurent assez de crédit au palais, pour obtenir un édit de l'empereur contre le manichéisme? Cette secte, qui était un mélange de l'ancienne religion des mages et du christianisme, était très-dangereuse, sur-tout en Orient, pour l'Eglise naissante. L'idée de réunir ce que l'Orient avait de plus sacré avec la secte des chrétiens, fesait déjà beaucoup d'impression.

La théologie obscure et sublime des mages, mêlée avec la théologie non moins obscure des chrétiens platoniciens, était bien propre à séduire des esprits romanesques, qui se payaient de paroles; enfin puisqu'au bout d'un siècle, le fameux pasteur d'Hippone, *Augustin*, fut manichéen, il est bien sûr que cette secte avait des charmes pour les imaginations allumées. *Manès* avait été crucifié en Perse, si l'on en croit *Condbémir*; et les chrétiens, amoureux de leur crucifié, n'en voulaient pas un second.

Je sais que nous n'avons aucune preuve que les chrétiens obtinrent l'édit contre le manichéisme; mais enfin il y en eut un sanglant; et il n'y en avait point contre les chrétiens. Quelle fut donc ensuite la cause de la disgrace des chrétiens, les deux dernières années du règne d'un empereur assez philosophe pour abdiquer l'empire, pour vivre en solitaire et pour ne s'en repentir jamais?

Les chrétiens étaient attachés à *Constance* le

pâle, père du célèbre *Conſtantin*, qu'il eut d'une ſervante de ſa maiſon nommée *Hélène*. (*a*)

Conſtance les protégea toujours ouvertement. On ne ſait ſi le céſar *Galérius* fut jaloux de la préférence que les chrétiens donnaient ſur lui à *Conſtance* le pâle, ou s'il eut quelqu'autre ſujet de ſe plaindre d'eux ; mais il trouva fort mauvais qu'ils bâtiſſent une égliſe qui offuſquait ſon palais. Il ſollicita long-temps *Dioclétien* de faire abattre cette égliſe et de prohiber l'exercice de la religion chrétienne. *Dioclétien* réſiſta ; il aſſembla enfin un conſeil compoſé des principaux officiers de l'empire. Je me ſouviens d'avoir lu dans l'hiſtoire eccléſiaſtique de *Fleury*, que *cet empereur avait la malice de ne point conſulter quand il voulait faire du bien, et de conſulter quand il s'agiſſait de faire du mal.* Ce que *Fleuri* appelle malice, je l'avoue, me paraît le plus grand éloge d'un ſouverain. Y a-t-il rien de plus beau que de faire le bien par ſoi-même ? un grand cœur alors ne conſulte perſonne ; mais dans les actions de rigueur, un homme juſte et ſage ne fait rien ſans conſeil.

L'égliſe de Nicomédie fut enfin démolie en 303 ; mais *Dioclétien* ſe contenta de décerner que les chrétiens ne feraient plus élevés aux dignités de l'empire ; c'était retirer ſes grâces, mais ce

(*a*) Cette *Hélène*, dont on a fait une ſainte, était *ſtabularia*, prépoſée à l'écurie chez *Conſtance Chlore*, comme l'avouent *Euſèbe*, *Ambroiſe*, *Nicéphore*, *Jérôme*. La chronique d'Alexandrie appelle *Conſtantin* bâtard ; *Zozime* le certifie ; et certainement on n'aurait point parlé ainſi, on n'aurait point fait cet affront à la famille d'un empereur ſi puiſſant, s'il y avait eu le moindre doute ſur ſa naiſſance.

n'était point persécuter. Il arriva qu'un chrétien eut l'insolence d'arracher publiquement l'édit de l'empereur, de le déchirer, et de le fouler aux pieds. Ce crime fut puni comme il méritait de l'être, par la mort du coupable. Alors *Prisca*, femme de l'empereur, n'osa plus protéger les séditieux; elle quitta même la religion chrétienne, quand elle vit qu'elle ne conduisait qu'au fanatisme et à la révolte. *Galérius* fut alors en pleine liberté d'exercer sa vengeance.

Il y avait en ce temps beaucoup de chrétiens dans l'Arménie et dans la Syrie; il s'y fit des soulèvemens; les chrétiens mêmes furent accusés d'avoir mis le feu au palais de *Galérius*. Il était bien naturel de croire que des gens qui avaient déchiré publiquement les édits, et qui avaient brûlé des temples comme ils l'avaient fait souvent, avaient aussi brûlé le palais; cependant il est très-faux qu'il y eût une persécution générale contr'eux. Il faut bien qu'on n'eût sévi que légalement contre les réfractaires, puisque *Dioclétien* ordonna qu'on enterrât les suppliciés, ce qu'il n'aurait point fait, si on avait persécuté sans forme de procès. On ne trouve aucun édit qui condamne à la mort uniquement pour faire profession du christianisme. Cela eût été aussi insensé et aussi horrible que la St Barthélemi, que les massacres d'Irlande et que la croisade contre les Albigeois; car alors un cinquième ou un sixième de l'empire était chrétien. Une telle persécution eût forcé cette sixième partie de l'empire de courir aux armes, et le désespoir qui l'eût armée l'aurait rendue terrible.

Des déclamateurs comme *Eusèbe* de Césarée, et ceux qui l'ont suivi, disent en général qu'il y eut une quantité incroyable de chrétiens immolés. Mais d'où vient que l'historien *Zozime* n'en dit pas un seul mot? Pourquoi *Zonare* chrétien ne nomme-t-il aucun de ces fameux martyrs? D'où vient que l'exagération ecclésiastique ne nous a pas conservé les noms de cinquante chrétiens livrés à la mort?

Si on examinait avec des yeux critiques ces prétendus massacres, que la légende impute vaguement à *Dioclétien*, il y aurait prodigieusement à rabattre, ou plutôt on aurait le plus grand mépris pour ces impostures; et on casserait de regarder *Dioclétien* comme un persécuteur.

C'est en effet sous ce prince qu'on place la ridicule aventure du cabaretier *Théodote*, la prétendue légion thébaine immolée; le petit *Romain* né bègue, qui parle avec une volubilité incroyable, sitôt que le médecin de l'empereur, devenu bourreau, lui a coupé la langue, et vingt autres aventures pareilles que les vieilles radoteuses de Cornouailles auraient honte aujourd'hui de débiter à leurs petits enfans.

CHAPITRE XXVIII.

De Constantin.

Quel est l'homme qui ayant reçu une éducation tolérable puisse ignorer ce que c'était que *Constantin?* Il se fait reconnaître empereur au fond de l'Angleterre par une petite armée

d'étrangers : avait-il plus de droit à l'empire que *Maxence* élu par le sénat ou par les armées romaines ?

Quelque temps après il vient en Gaule et ramasse des soldats chrétiens attachés à son père ; il passe les Alpes, grossissant toujours son armée ; il attaque son rival, qui tombe dans le Tibre au milieu de la bataille. On ne manque pas de dire qu'il y a eu du miracle dans sa victoire, et qu'on a vu dans les nuées un étendard et une croix céleste, où chacun pouvait lire en lettres grecques : *Tu vaincras par ce signe.* Car les Gaulois, les Bretons, les Allobroges, les Insubriens, qu'il traînait à sa suite, entendaient tous le grec parfaitement, et DIEU aimait mieux leur parler grec que latin.

Cependant malgré ce beau miracle qu'il fit lui-même divulguer, il ne se fit point encore chrétien ; il se contenta en bon politique de donner liberté de conscience à tout le monde ; et il fit une profession si ouverte du paganisme, qu'il prit le titre de grand-pontife : ainsi il est démontré qu'il ménageait les deux religions ; en quoi il se conduisait très-prudemment dans les premières années de sa tyrannie. Je me sers ici du mot de tyrannie sans aucun scrupule ; car je ne me suis pas accoutumé à reconnaître pour souverain un homme qui n'a d'autres droits que la force ; et je me sens trop humain pour ne pas appeler tyran un barbare qui a fait assassiner son beau-père *Maximien-Hercule* à Marseille, sur le prétexte le moins spécieux, et l'empereur

Licinius son beau-frère à Tessalonique par la plus lâche perfidie.

J'appelle tyran sans doute celui qui fait égorger son fils *Crispus*, étouffer sa femme *Fausta*, et qui souillé de meurtres et de parricides, étalant le faste le plus révoltant, se livrait à tous les plaisirs dans la plus infame mollesse.

Que de lâches flatteurs ecclésiastiques lui prodiguent des éloges, même en avouant ses crimes; qu'ils voient, s'ils veulent, en lui un grand-homme, un saint, parce qu'il s'est fait plonger trois fois dans une cuve d'eau; un homme de ma nation et de mon caractère, et qui a servi une souveraine vertueuse, ne s'avilira jamais jusqu'à prononcer le nom de *Constantin* sans horreur.

Zozime rapporte, et cela est bien vraisemblable, que *Constantin* aussi faible que cruel, mêlant la superstition aux crimes, comme tant d'autres princes, crut trouver dans le christianisme l'expiation de ses forfaits. A la bonne heure que des évêques intéressés lui aient fait croire que le Dieu des chrétiens lui pardonnait tout, et lui saurait un gré infini de leur avoir donné de l'argent et des honneurs; pour moi, je n'aurais point trouvé de Dieu qui eût reçu en grâce un cœur si fourbe et si inhumain; il n'appartient qu'à des prêtres de canoniser l'assassin d'*Urie* chez les Juifs, et le meurtrier de sa femme et de son fils chez les chrétiens.

Ce caractère de *Constantin*, son faste et ses cruautés, sont assez bien exprimées dans ces deux vers qu'un de ses malheureux courtisans nommé *Ablavius* afficha à la porte du palais:

Saturni aurea secla quis requirat ?
Sunt hæc gemmea, sed neroniana.
Qui peut regretter le siècle d'or de Saturne ?
Celui-ci est de pierreries, mais il est de Néron.

Mais qu'aurait dû dire cet *Ablavius* du zèle charitable des chrétiens, qui, dès qu'ils furent mis par *Constantin* en pleine liberté, assassinèrent *Candidien* fils de l'empereur *Galérius*, un fils de l'empereur *Maximien* âgé de huit ans, sa fille âgée de sept, et noyèrent leur mère dans l'Oronte ? Ils poursuivirent long-temps la vieille impératrice *Valerie* veuve de *Galérius*, qui fuyait leur vengeance. Ils l'atteignirent à Thessalonique, la massacrèrent et jetèrent son corps dans la mer. C'est ainsi qu'ils signalèrent leur douceur évangélique ; et ils se plaignent d'avoir eu des martyrs !

CHAPITRE XXIX.

Des querelles chrétiennes avant Constantin et sous son règne.

AVANT, pendant et après *Constantin*, la secte chrétienne fut toujours divisée en plusieurs sectes, en plusieurs factions et en plusieurs schismes. Il était impossible que des gens qui n'avaient aucun système suivi, qui n'avaient pas même ce petit *Credo* (*a*) si faussement imputé depuis aux apôtres, différant entr'eux de nation,

(*a*) Ce *Credo*, ce symbole appelé le symbole des apôtres, n'est pas plus des apôtres que de l'évêque de Londres. Il fut composé au cinquième siècle par le prêtre *Rufin*. Toute la religion chrétienne a été faite de pièces et de morceaux : c'est-là qu'il est dit que JESUS, après sa mort descendit

de langage, et de mœurs, fussent réunis dans la même créance.

Saturnin, *Basilide*, *Carpocrate*, *Euphrate*, *Valentin*, *Cerdon*, *Marcion*, *Harmogène*, *Hermias*, *Justin*, *Tertullien*, *Origène*, eurent tous des opinions contraires; et tandis que les magistrats romains tâchaient quelquefois de réprimer les chrétiens, on les voyait tous acharnés les uns contre les autres, s'excommunier, s'anathématiser réciproquement, et se combattre du fond de leurs cachots; c'était bien là le plus sensible et le plus déplorable effet du fanatisme.

La fureur de dominer ouvrit une autre source de discorde: on se disputa ce qu'on appellait une dignité d'évêque, avec le même emportement et les mêmes fraudes qui signalèrent depuis les schismes de quarante anti-papes. On était aussi jaloux de commander à une petite populace obscure, que les *Urbains*, les *Jeans*, l'ont été de donner des ordres à des rois.

Novat disputa la première place chrétienne dans Carthage à *Cyprien* qui fut élu. *Novatien* disputa l'évêché de Rome à *Corneille*; chacun d'eux reçut l'imposition des mains par les évêques de son parti. Ils osaient déjà troubler Rome,

aux enfers. Nous eûmes une grande dispute du temps d'*Edouard VI* pour savoir s'il était descendu en corps et en ame, nous décidâmes que l'ame seule de JESUS avait été prêcher en enfer, tandis que son corps était dans son sépulcre: comme si en effet on avait mis dans un sépulcre le corps d'un supplicié, comme si l'usage n'avait pas été de jeter ces corps à la voierie. Je voudrais bien savoir ce que son ame ferait allé faire en enfer. Nous étions bien sots du temps d'*Edouard VI*.

te les compilateurs théologiques ofent s'étonner aujourd'hui que *Décius* ait fait punir quelques-uns de ces perturbateurs! Cependant *Décius*, fous lequel *Cyprien* fut fupplicié, ne punit ni *Novatien* ni *Corneille*; on laiffa ces rivaux obfcurs fe déclarer la guerre, comme on laiffe des chiens fe battre dans une baffe-cour, pourvu qu'ils ne mordent pas leurs maîtres.

Du temps de *Conftantin* il y eut un pareil fchifme à Carthage; deux anti-papes africains, ou anti-évêques, *Cecilien* et *Majorin*, fe difputèrent la chaire qui commençait à devenir un objet d'ambition. Il y avait des femmes dans chaque parti. *Donat* fuccéda à *Majorin* et forma le premier des fchifmes fanglans, qui devaient fouiller le chriftianifme. *Eufèbe* rapporte qu'on fe battait avec des maffues, parce que JESUS, dit-on, avait ordonné à *Pierre* de remettre fon épée dans le fourreau. Dans la fuite on fut moins fcrupuleux, les donatiftes et les cyprianiftes fe battirent avec le fer. Il s'ouvrait dans le même temps une fcène de trois cents ans de carnage pour la querelle d'*Alexandre* et d'*Arius*, d'*Athanafe* et d'*Eufèbe*, pour favoir fi JESUS était précifément de la même fubftance que DIEU, ou d'une fubftance femblable à DIEU.

CHAPITER XXX.

Arianiſme et Athanaſianiſme.

QUE JESUS ait été ſemblable à DIEU, ou conſubſtantiel à DIEU, cela eſt également abſurde et impie.

Qu'il y ait trois perſonnes dans une ſubſtance, cela eſt également abſurde.

Qu'il y ait trois Dieux dans un Dieu cela eſt également abſurde.

Rien de tout cela n'était un ſyſtème chrétien, puiſque rien de toute cette doctrine ne ſe trouve dans aucun évangile, ſeul fondement reconnu du chriſtianiſme. Ce ne fut que quand on voulut platoniſer qu'on ſe perdit dans ces idées chimériques. Plus le chriſtianiſme s'étendit, plus ſes docteurs ſe fatiguèrent à le rendre incompréhenſible. Les ſubtilités ſauvèrent ce que le fond avait de bas et de groſſier.

Mais à quoi ſervent toutes ces imaginations métaphyſiques? qu'importe à la ſociété humaine, aux mœurs, aux devoirs, qu'il y ait en DIEU une perſonne ou trois ou quatre mille? en ſera-t-on plus homme de bien pour prononcer des mots qu'on n'entend pas? la religion qui eſt la ſoumiſſion à la Providence, et l'amour de la vertu, a-t-elle donc beſoin de devenir ridicule pour être embraſſée?

Il y avait déjà long-temps qu'on diſputait ſur la nature du *Logos*, du verbe inconnu, quand *Alexandre* pape d'Alexandrie ſouleva contre lui

l'esprit de plusieurs papes en prêchant que la Trinité était une monade. Au reste ce nom de pape était donné indistinctement alors aux évêques et aux prêtres. *Alexandre* était évêque: le prêtre *Arius* se mit à la tête des mécontens: il se forma deux partis violens, et la question ayant bientôt changé d'objet, comme il arrive souvent, *Arius* soutint que JESUS avait été créé, et *Alexandre* qu'il avait été engendré.

Cette dispute creuse ressemblait assez à celle qui a divisé depuis Constantinople, pour savoir si la lumière que les moines voyaient à leur nombril, était celle du Thabor, et si la lumière du Thabor et de leur nombril était créée ou éternelle.

Il ne fut plus question de trois hypostases entre les disputans. Le père et le fils occupèrent les esprits, et le St Esprit fut négligé.

Alexandre fit excommunier *Arius* par son parti. *Eusèbe* évêque de Nicomédie, protecteur d'*Arius*, assembla un petit concile où l'on déclara erronée la doctrine qui est aujourd'hui l'orthodoxe; la querelle devint violente; l'évêque *Alexandre*, et le diacre *Athanase* qui se singnalait déjà par son inflexibilité et par ses intrigues, remuèrent toute l'Egypte. L'empereur *Constantin* était despotique et dur; mais il avait du bon sens; il sentit tout le ridicule de la dispute. On connait assez cette fameuse lettre qu'il fit porter par *Ozius* aux chefs des deux factions. *Ces questions*, dit-il, *ne viennent que de votre oisiveté curieuse; vous êtes divisés pour un sujet bien mince. Cette conduite est basse et puérile, indigne d'hommes sensés.* La lettre les

exhortait à la paix; mais il ne connaissait pas encore les théologiens.

Le vieil *Ozius* conseilla à l'empereur d'assembler un concile nombreux. *Constantin*, qui aimait l'éclat et le faste, convoqua l'assemblée à Nicée. Il y parut comme en triomphe avec la robe impériale, la couronne en tête et couvert de pierreries. *Ozius* y présida comme le plus ancien des évêques. Les écrivains de la secte papiste ont prétendu depuis que cet *Ozius* n'avait présidé qu'au nom du pape de Rome *Sylvestre*. Cet insigne mensonge, qui doit être placé à côté de la donation de *Constantin*, est assez confondu par les noms des députés de *Sylvestre*, *Titus* et *Vincent*, chargés de sa procuration. Les papes romains étaient, à la vérité, regardés comme les évêques de la ville impériale, et comme les métropolitains des villes suburbicaires dans la province de Rome; mais ils étaient bien loin d'avoir aucune autorité sur les évêques de l'Orient et de l'Afrique.

Le concile, à la plus grande pluralité des voix, dressa un formulaire, dans lequel le nom de Trinité n'est pas seulement prononcé. *Nous croyons en un seul* DIEU *et en un seul seigneur* JESUS-CHRIST, *fils unique de* DIEU, *engendré du Père et non fait, consubstantiel au Père:* après ces mots inexplicables on met par surérogation: *Nous croyons aussi au St Esprit:* sans dire ce que c'est que ce St Esprit, s'il est engendré, s'il est fait, s'il est créé, s'il procède, s'il est consubstantiel. Ensuite on ajoute *anathème à ceux qui disent qu'il y a eu un temps où le Fils n'était pas.*

Mais ce qu'il y eut de plus plaisant au concile de Nicée, ce fut la décision sur quelques livres canoniques. Les pères étaient fort embarrassés sur le choix des évangiles et des autres écrits. On prit le parti de les entasser tous sur un autel, et de prier le S[t] Esprit de jeter à terre tous ceux qui n'étaient pas légitimes. Le S[t] Esprit ne manqua pas d'exaucer sur le champ la requête des péres. (*a*) Une centaine de volumes tombèrent d'eux-mêmes sous l'autel; c'est un moyen infaillible de connaître la vérité; et c'est ce qui est rapporté dans l'appendix des actes de ce concile; c'est un des faits de l'histoire ecclésiastique des mieux avérés.

Notre savant et sage *Midleton* a découvert une chronique d'Alexandrie, écrite par deux patriarches d'Egypte, dans laquelle il est dit que non-seulement dix-sept évêques, mais encore deux mille prêtres, protestèrent contre la décision du concile.

Les évêques vainqueurs obtinrent de *Constantin* qu'il exilât *Arius* et trois ou quatre évêques vaincus; mais ensuite *Athanase* ayant été élu évêque d'Alexandrie, et ayant trop abusé du crédit de sa place, les évêques et *Arius* exilés furent rappelés, et *Athanase* exilé à son tour. De deux choses l'une, ou les deux partis avaient également tort, ou *Constantin* était très-injuste. Le fait est que les disputeurs de ce temps-là étaient des cabaleurs comme ceux de ce temps-ci et que les princes du

(*a*) Cela est rapporté dans l'appendix des actes du concile, pièce qui a toujours été réputée authentique.

quatrième siècle ressemblaient à ceux du nôtre, qui n'entendent rien à la matière, ni eux, ni leurs ministres, et qui exilent à tort et à travers. Heureusement nous avons ôté à nos rois le pouvoir d'exiler; et si nous n'avons pu guérir dans nos prêtres la rage de cabaler, nous avons rendu cette rage inutile.

Il y eut un concile à Tyr, où *Arius* fut réhabilité et *Athanase* condamné. *Eusèbe* de Nicomédie allait faire entrer pompeusement son ami *Arius* dans l'église de Constantinople; mais un saint catholique nommé *Macaire* pria DIEU avec tant de ferveur et de larmes, de faire mourir *Arius* d'apoplexie, que DIEU, qui est bon, l'exauça; ils disent que tous les boyaux d'*Arius* lui sortirent par le fondement, cela est difficile. Ces gens-là n'étaient pas anatomistes. Mais S[t] *Macaire* ayant oublié de demander la paix de l'Eglise chrétienne, DIEU ne la donna jamais. *Constantin* quelque temps après mourut entre les bras d'un prêtre arien; apparemment que S[t] *Macaire* avait encore prié DIEU.

CHAPITRE XXXI.

Des enfans de Constantin, et de Julien le philosophe, surnommé l'apostat par les chrétiens.

LES enfans de *Constantin* furent aussi chrétiens, aussi ambitieux et aussi cruels que leur père; ils étaient trois qui partagèrent l'empire, *Constantin II*, *Constantius et Constant*. L'empereur *Constantin I* avait laissé un frère nommé *Jule* et

deux neveux, auxquels il avait donné quelques terres. On commença par égorger le père, pour arrondir la part des nouveaux empereurs. Ils furent d'abord unis par le crime et bientôt désunis. *Constant* fit assassiner *Constantin* son frère aîné, et il fut ensuite tué lui-même.

Constantius, demeuré seul maître de l'empire, avait exterminé presque tout le reste de la famille impériale. Ce *Jule* qu'il avait fait mourir, laissait deux enfans, l'un nommé *Gallus*, et l'autre le célèbre *Julien*. On tua *Gallus*, et on épargna *Julien*, parce qu'ayant du goût pour la retraite et pour l'étude, on jugea qu'il ne serait jamais dangereux.

S'il est quelque chose de vrai dans l'histoire, il est vrai que ces deux premiers empereurs chrétiens, *Constantin* et *Constantius* son fils, furent des monstres de despotisme et de cruauté. Il se peut, comme nous l'avons déjà insinué, que dans le fond de leur cœur ils ne crussent aucun Dieu, et que se moquant également des superstitions païennes et du fanatisme chrétien, ils se persuadassent malheureusement que la Divinité n'existe pas, parce que ni *Jupiter* le crétois, ni *Hercule* le thébain, ni JESUS le juif ne sont des dieux.

Il est possible aussi que des tyrans qui joignent presque toujours la lâcheté à la barbarie, aient été séduits et encouragés au crime, par la croyance où étaient alors tous les chrétiens sans exception, que trois immersions dans une cuve d'eau avant la mort, effaçaient tous les forfaits et tenaient lieu de toutes les vertus. Cette malheureuse croyance



a été plus funeste au genre-humain que les passions les plus noires.

Quoi qu'il en soit, *Constantius* se déclara orthodoxe, c'est-à-dire arien ; car l'arianisme prévalait alors dans tout l'Orient contre la secte d'*Athanase* ; et les ariens, auparavant persécutés, étaient dans ce temps-là persécuteurs.

Athanase fut condamné dans un concile de Sardique, dans un autre tenu dans la ville d'Arles, dans un troisième tenu à Milan ; il parcourait tout l'empire romain, tantôt suivi de ses partisans, tantôt exilé, tantôt rappelé. Le trouble était dans toutes les villes pour ce seul mot *consubstantiel.* C'était un fléau que jamais on n'avait connu jusque-là dans l'histoire du monde. L'ancienne religion de l'empire, qui subsistait encore avec quelque splendeur, tirait de toutes ces divisions un grand avantage contre le christianisme.

Cependant *Julien*, dont *Constantius* avait assassiné le frère et toute la famille, fut obligé d'embrasser à l'extérieur le christianisme, comme notre reine *Elisabeth* fut quelque temps forcée de dissimuler sa religion sous le règne tyrannique de notre infame *Marie*, et comme en France *Charles IX* força le grand *Henri IV* d'aller à la messe après la S[t]Barthélemi. *Julien* était stoïcien, de cette secte ensemble philosophique et religieuse, qui produisit tant de grands-hommes, et qui n'en eut jamais un méchant ; secte plus divine qu'humaine, dans laquelle on voit la sévérité des brachmanes et de quelques moines, sans qu'elle en eût la superstition ; la secte enfin des *Catons*, des *Marc-Aurèle* et des *Epictète*.

Ce

Ce fut une chose honteuse et déplorable que ce grand-homme se vît réduit à cacher tous ses talens sous *Constantius*, comme le premier des *Brutus* sous *Tarquin*. Il feignit d'être chrétien et presqu'imbécille pour sauver sa vie. Il fut même forcé d'embrasser quelque temps la vie monastique. Enfin *Constantius*, qui n'avait point d'enfans, déclara *Julien* césar; mais il l'envoya dans les Gaules comme dans une espèce d'exil; il y était presque sans troupes et sans argent, environné de surveillans et presque sans autorité.

Différens peuples de la Germanie passaient souvent le Rhin et venaient ravager les Gaules, comme ils avaient fait avant *César*, et comme ils firent souvent depuis, jusqu'à ce qu'enfin ils les envahirent, et que la seule petite nation des Francs subjugua sans peine toutes ces provinces.

Julien forma des troupes, les disciplina, s'en fit aimer; il les conduisit jusqu'à Strasbourg, passa le Rhin sur un pont de bateaux, et à la tête d'une armée très-faible en nombre, mais animée de son courage, il défit une multitude prodigieuse de barbares, prit leur chef prisonnier, les poursuivit jusqu'à la forêt Hercinienne, se fit rendre tous les captifs romains et gaulois, toutes les dépouilles qu'avaient pris les barbares, et leur imposa des tributs.

A cette conduite de *César*, il joignit les vertus de *Titus* et de *Trajan*, fesant venir de tout côté du blé pour nourrir les peuples dans des campagnes dévastées, fesant défricher ces campagnes, rebâtissant les villes, encourageant la population, les

arts et les talens par des priviléges, s'oubliant lui-même et travaillant jour et nuit au bonheur des hommes.

Conſtantius pour récompenſe voulut lui ôter les Gaules où il était trop aimé; il lui demanda d'abord deux légions que lui-même avait formées. L'armée indignée s'y oppoſa; elle proclama *Julien* empereur malgré lui. La terre fut alors délivrée de *Conſtantius* lorſqu'il allait marcher contre les Perſes.

Julien le ſtoïcien, ſi ſottement nommé l'apoſtat par des prêtres, fut reconnu unanimement empereur par tous les peuples de l'Orient et de l'Occident.

La force de la vérité eſt telle que les hiſtoriens chrétiens ſont obligés d'avouer qu'il vécut ſur le trône, comme il avait fait dans les Gaules. Jamais ſa philoſophie ne ſe démentit. Il commença par réformer dans le palais de Conſtantinople le luxe de *Conſtantin* et de *Conſtantius*. Les empereurs, à leur couronnement, recevaient de peſantes couronnes d'or de toutes les villes; il réduiſit preſqu'à rien ces préſens onéreux. La frugale ſimplicité du philoſophe n'ôta rien à la majeſté et à la juſtice du ſouverain. Tous les abus et tous les brigandages de la cour furent réformés; mais il n'y eut que deux concuſſionnaires publics d'exécutés à mort.

Il renonça, il eſt vrai, à ſon baptême, mais il ne renonça jamais à la vertu. On lui reproche de la ſuperſtition, donc au moins par ce reproche on avoue qu'il avait de la religion. Pourquoi

n'aurait-il pas choisi celle de l'empire romain? pourquoi aurait-il été coupable de se conformer à celle des *Scipions* et des *Césars* plutôt qu'à celle des *Grégoire* de Nazianze et des *Théodoret*? Le paganisme et le christianisme partageaient l'empire. Il donna la préférence à la secte de ses pères; et il avait grande raison en politique, puisque sous l'ancienne religion Rome avait triomphé de la moitié de la terre, et que sous la nouvelle tout tombait en décadence.

Loin de persécuter les chrétiens, il voulut apaiser leurs indignes querelles. Je ne veux pour preuve que sa cinquante-deuxième lettre. " Sous
„ mon prédécesseur plusieurs chrétiens ont été
„ chassés, emprisonnés, persécutés; on a égorgé
„ une grande multitude de ceux qu'on nomme
„ hérétiques à Samozate en Paphlagonie, en
„ Bithinie, en Galatie, en plusieurs autres provin-
„ ces; on a pillé, on a ruiné des villes. Sous mon
„ règne, au contraire, les bannis ont été rappelés,
„ les biens confisqués ont été rendus. Cependant ils
„ sont venus à ce point de fureur qu'ils se plaignent
„ de ce qu'il ne leur est plus permis d'être cruels
„ et de se tyranniser les uns les autres. "

Cette seule lettre ne suffirait-elle pas pour confondre les calomnies dont les prêtres chrétiens l'accablèrent?

Il y avait dans Alexandrie un évêque nommé *George* le plus séditieux et le plus emporté des chrétiens; il se fesait suivre par des satellites; il battait les païens de ses mains; il démolissait leurs temples. Le peuple d'Alexandrie le tua.

Voici comment *Julien* parle aux Alexandrins dans son épître dixième:

« Quoi ! au lieu de me réserver la connaissance „ de vos outrages, vous vous êtes laissés emporter à „ la colère, vous vous êtes livrés aux mêmes excès „ que vous reprochez à vos ennemis ! *George* „ méritait d'être traité ainsi, mais ce n'était pas „ à vous d'être ses exécuteurs. Vous avez des lois, „ il fallait demander justice, etc. "

Je ne prétends point répéter ici et réfuter tout ce qui est écrit dans l'histoire ecclésiastique, que l'esprit de parti et de faction ont toujours dictée. Je passe à la mort de *Julien*, qui vécut trop peu pour la gloire et pour le bonheur de l'empire. Il fut tué au milieu de ses victoires contre les Perses, après avoir passé le Tigre et l'Euphrate, à l'âge de trente et un ans, et mourut comme il avait vécu, avec la résignation d'un stoïcien, remerciant l'être des êtres, qui allait rejoindre son ame à l'ame universelle et divine.

On est saisi d'indignation quand on lit dans *Grégoire* de Nazianze et dans *Théodoret*, que *Julien* jeta tout son sang vers le ciel en disant: *Galiléen, tu as vaincu.* Quelle misère ! quelle absurdité ! *Julien* combattait-il contre JESUS ? et JESUS était-il le Dieu des Perses ?

On ne peut lire sans horreur les discours que le fougueux *Grégoire* de Nazianze prononça contre lui après sa mort. Il est vrai que si *Julien* avait vécu, le christianisme courait risque d'être aboli. Certainement *Julien* était un plus grand homme que *Mahomet*, qui a détruit la secte chrétienne

dans toute l'Afie et dans toute l'Afrique; mais tout cède à la deftinée; et un Arabe fans lettres a écrafé la fecte d'un Juif fans lettres; ce qu'un grand empereur et un philofophe n'a pu faire. Mais c'eft que *Mahomet* vécut affez et *Julien* trop peu.

Les chrifticoles ont ofé dire que *Julien* n'avait vécu que trente et un ans, en punition de fon impiété; et ils ne fongent pas que leur prétendu Dieu n'a pas vécu davantage.

CHAPITRE XXXII.

Confidérations fur Julien.

JULIEN ftoïcien de pratique, et d'une vertu fupérieure à celle de la fecte même, était platonicien de théorie: fon efprit fublime avait embraffé la fublime idée de *Platon*, prife des anciens Chaldéens, que DIEU exiftant de toute éternité avait créé des êtres de toute éternité. Ce DIEU immuable, pur, immortel, ne put former que des êtres femblables à lui, des images de fa fplendeur auxquels il ordonna de créer les fubftances mortelles; ainfi DIEU fit les dieux, et les dieux firent les hommes.

Ce magnifique fyftème n'était pas prouvé; mais une telle imagination vaut fans doute mieux qu'un jardin dans lequel on a établi les fources du Nil et de l'Euphrate qui font à huit cents grandes lieues l'une de l'autre; un arbre qui donne la connaiffance du bien et du mal; une femme tirée de la côte d'un homme; un ferpent qui parle, un

a été plus funeste au genre-humain que les passions les plus noires.

Quoi qu'il en soit, *Constantius* se déclara orthodoxe, c'est-à-dire arien ; car l'arianisme prévalait alors dans tout l'Orient contre la secte d'*Athanase* ; et les ariens, auparavant persécutés, étaient dans ce temps-là persécuteurs.

Athanase fut condamné dans un concile de Sardique, dans un autre tenu dans la ville d'Arles, dans un troisième tenu à Milan ; il parcourait tout l'empire romain, tantôt suivi de ses partisans, tantôt exilé, tantôt rappelé. Le trouble était dans toutes les villes pour ce seul mot *consubstantiel*. C'était un fléau que jamais on n'avait connu jusque-là dans l'histoire du monde. L'ancienne religion de l'empire, qui subsistait encore avec quelque splendeur, tirait de toutes ces divisions un grand avantage contre le christianisme.

Cependant *Julien*, dont *Constantius* avait assassiné le frère et toute la famille, fut obligé d'embrasser à l'extérieur le christianisme, comme notre reine *Elisabeth* fut quelque temps forcée de dissimuler sa religion sous le règne tyrannique de notre infame *Marie*, et comme en France *Charles IX* força le grand *Henri IV* d'aller à la messe après la St Barthélemi. *Julien* était stoïcien, de cette secte ensemble philosophique et religieuse, qui produisit tant de grands-hommes, et qui n'en eut jamais un méchant ; secte plus divine qu'humaine, dans laquelle on voit la sévérité des brachmanes et de quelques moines, sans qu'elle en eût la superstition ; la secte enfin des *Catons*, des *Marc-Aurele* et des *Epictète*.

Ce

Ce fut une chofe honteufe et déplorable que ce grand-homme fe vît réduit à cacher tous fes talens fous *Conftantius*, comme le premier des *Brutus* fous *Tarquin*. Il feignit d'être chrétien et prefqu'imbécille pour fauver fa vie. Il fut même forcé d'embraffer quelque temps la vie monaftique. Enfin *Conftantius*, qui n'avait point d'enfans, déclara *Julien* céfar; mais il l'envoya dans les Gaules comme dans une efpèce d'exil; il y était prefque fans troupes et fans argent, environné de furveillans et prefque fans autorité.

Différens peuples de la Germanie paffaient fouvent le Rhin et venaient ravager les Gaules, comme ils avaient fait avant *Céfar*, et comme ils firent fouvent depuis, jufqu'à ce qu'enfin ils les envahirent, et que la feule petite nation des Francs fubjugua fans peine toutes ces provinces.

Julien forma des troupes, les difciplina, s'en fit aimer; il les conduifit jufqu'à Strasbourg, paffa le Rhin fur un pont de bateaux, et à la tête d'une armée très-faible en nombre, mais animée de fon courage, il défit une multitude prodigieufe de barbares, prit leur chef prifonnier, les pourfuivit jufqu'à la forêt Hercinienne, fe fit rendre tous les captifs romains et gaulois, toutes les dépouilles qu'avaient pris les barbares, et leur impofa des tributs.

A cette conduite de *Céfar*, il joignit les vertus de *Titus* et de *Trajan*, fefant venir de tout côté du blé pour nourrir les peuples dans des campagnes dévaftées, fefant défricher ces campagnes, rebâtiffant les villes, encourageant la population, les

arts et les talens par des priviléges, s'oubliant lui-même et travaillant jour et nuit au bonheur des hommes.

Conſtantius pour récompenſe voulut lui ôter les Gaules où il était trop aimé; il lui demanda d'abord deux légions que lui-même avait formées. L'armée indignée s'y oppoſa; elle proclama *Julien* empereur malgré lui. La terre fut alors délivrée de *Conſtantius* lorſqu'il allait marcher contre les Perſes.

Julien le ſtoïcien, ſi ſottement nommé l'apoſtat par des prêtres, fut reconnu unanimement empereur par tous les peuples de l'Orient et de l'Occident.

La force de la vérité eſt telle que les hiſtoriens chrétiens ſont obligés d'avouer qu'il vécut ſur le trône, comme il avait fait dans les Gaules. Jamais ſa philoſophie ne ſe démentit. Il commença par réformer dans le palais de Conſtantinople le luxe de *Conſtantin* et de *Conſtantius*. Les empereurs, à leur couronnement, recevaient de peſantes couronnes d'or de toutes les villes; il réduiſit preſqu'à rien ces préſens onéreux. La frugale ſimplicité du philoſophe n'ôta rien à la majeſté et à la juſtice du ſouverain. Tous les abus et tous les brigandages de la cour furent réformés; mais il n'y eut que deux concuſſionnaires publics d'exécutés à mort.

Il renonça, il eſt vrai, à ſon baptême, mais il ne renonça jamais à la vertu. On lui reproche de la ſuperſtition, donc au moins par ce reproche on avoue qu'il avait de la religion. Pourquoi

n'aurait-il pas choisi celle de l'empire romain ? pourquoi aurait-il été coupable de se conformer à celle des *Scipions* et des *Césars* plutôt qu'à celle des *Grégoire* de Nazianze et des *Théodoret* ? Le paganisme et le christianisme partageaient l'empire. Il donna la préférence à la secte de ses pères ; et il avait grande raison en politique, puisque sous l'ancienne religion Rome avait triomphé de la moitié de la terre, et que sous la nouvelle tout tombait en décadence.

Loin de persécuter les chrétiens, il voulut apaiser leurs indignes querelles. Je ne veux pour preuve que sa cinquante-deuxième lettre. " Sous „ mon prédécesseur plusieurs chrétiens ont été „ chassés, emprisonnés, persécutés ; on a égorgé „ une grande multitude de ceux qu'on nomme „ hérétiques à Samozate en Paphlagonie, en „ Bithinie, en Galatie, en plusieurs autres provin- „ ces ; on a pillé, on a ruiné des villes. Sous mon „ règne, au contraire, les bannis ont été rappelés, „ les biens confisqués ont été rendus. Cependant ils „ sont venus à ce point de fureur qu'ils se plaignent „ de ce qu'il ne leur est plus permis d'être cruels „ et de se tyranniser les uns les autres. "

Cette seule lettre ne suffirait-elle pas pour confondre les calomnies dont les prêtres chrétiens l'accablèrent ?

Il y avait dans Alexandrie un évêque nommé *George* le plus séditieux et le plus emporté des chrétiens ; il se fesait suivre par des satellites ; il battait les païens de ses mains ; il démolissait leurs temples. Le peuple d'Alexandrie le tua.

Voici comment *Julien* parle aux Alexandrins dans son épître dixième.

« Quoi ! au lieu de me réserver la connaissance „ de vos outrages, vous vous êtes laissés emporter à „ la colère, vous vous êtes livrés aux mêmes excès „ que vous reprochez à vos ennemis ! *George* „ méritait d'être traité ainsi, mais ce n'était pas „ à vous d'être ses exécuteurs. Vous avez des lois, „ il fallait demander justice, etc. "

Je ne prétends point répéter ici et réfuter tout ce qui est écrit dans l'histoire ecclésiastique, que l'esprit de parti et de faction ont toujours dictée. Je passe à la mort de *Julien*, qui vécut trop peu pour la gloire et pour le bonheur de l'empire. Il fut tué au milieu de ses victoires contre les Perses, après avoir passé le Tigre et l'Euphrate, à l'âge de trente et un ans, et mourut comme il avait vécu, avec la résignation d'un stoïcien, remerciant l'être des êtres, qui allait rejoindre son ame à l'ame universelle et divine.

On est saisi d'indignation quand on lit dans *Grégoire* de Nazianze et dans *Théodoret*, que *Julien* jeta tout son sang vers le ciel en disant : *Galiléen, tu as vaincu.* Quelle misère ! quelle absurdité ! *Julien* combattait-il contre JESUS ? et JESUS était-il le Dieu des Perses ?

On ne peut lire sans horreur les discours que le fougueux *Grégoire* de Nazianze prononça contre lui après sa mort. Il est vrai que si *Julien* avait vécu, le christianisme courait risque d'être aboli. Certainement *Julien* était un plus grand homme que *Mahomet*, qui a détruit la secte chrétienne

ans toute l'Asie et dans toute l'Afrique; mais tout ède à la destinée; et un Arabe sans lettres a crasé la secte d'un Juif sans lettres; ce qu'un rand empereur et un philosophe n'a pu faire. Mais c'est que *Mahomet* vécut assez et *Julien* rop peu.

Les christicoles ont osé dire que *Julien* n'avait vécu que trente et un ans, en punition de son mpiété; et ils ne songent pas que leur prétendu Dieu n'a pas vécu davantage.

CHAPITRE XXXII.

Considérations sur Julien.

JULIEN stoïcien de pratique, et d'une vertu supérieure à celle de la secte même, était platonicien de théorie: son esprit sublime avait embrassé la sublime idée de *Platon*, prise des anciens Chaldéens, que DIEU existant de toute éternité avait créé des êtres de toute éternité. Ce DIEU immuable, pur, immortel, ne put former que des êtres semblables à lui, des images de sa splendeur auxquels il ordonna de créer les substances mortelles; ainsi DIEU fit les dieux, et les dieux firent les hommes.

Ce magnifique système n'était pas prouvé; mais une telle imagination vaut sans doute mieux qu'un jardin dans lequel on a établi les sources du Nil et de l'Euphrate qui sont à huit cents grandes lieues l'une de l'autre; un arbre qui donne la connaissance du bien et du mal; une femme tirée de la côte d'un homme; un serpent qui parle, un

chérubin qui garde la porte, et toutes les dégoûtantes rêveries dont la groſſièreté juive a farci cette fable empruntée des Phéniciens. Auſſi faut-il voir dans *Cyrille* avec quelle éloquence *Julien* confondit ces abſurdités. *Cyrille* eut aſſez d'orgueil pour rapporter les raiſons de *Julien*, et pour croire lui répondre.

Julien daigne faire voir combien il répugne à la nature de DIEU d'avoir mis dans le jardin d'Eden des fruits qui donnaient la connaiſſance du bien et du mal, et d'avoir défendu d'en manger. Il fallait au contraire, comme nous l'avons déjà remarqué, recommander à l'homme de ſe nourrir de ce fruit néceſſaire. La diſtinction du bien et du mal, du juſte et de l'injuſte, était le lait dont DIEU devait nourrir des créatures ſorties de ſes mains. Il aurait mieux valu leur crever les deux yeux que leur boucher l'entendement.

Si le rédacteur de ce roman aſiatique de la Genèſe avait eu la moindre étincelle d'eſprit, il aurait ſuppoſé deux arbres dans le paradis; les fruits de l'un nourriſſaient l'ame et feſaient connaître et aimer la juſtice; les fruits de l'autre enflammaient le cœur de paſſions funeſtes: l'homme négligea l'arbre de la ſcience, et s'attacha à celui de la cupidité.

Voilà du moins une allégorie juſte, une image ſenſible du fréquent abus que les hommes font de leur raiſon. Je m'étonne que *Julien* ne l'ait pas propoſée; mais il dédaignait trop ce livre pour deſcendre à le corriger.

C'eſt avec très-grande raiſon que *Julien* mépriſe

dans toute l'Afie et dans toute l'Afrique; mais tout cède à la deftinée; et un Arabe fans lettres a écrafé la fecte d'un Juif fans lettres; ce qu'un grand empereur et un philofophe n'a pu faire. Mais c'eft que *Mahomet* vécut affez et *Julien* trop peu.

Les chrifticoles ont ofé dire que *Julien* n'avait vécu que trente et un ans, en punition de fon impiété; et ils ne fongent pas que leur prétendu Dieu n'a pas vécu davantage.

CHAPITRE XXXII.

Confidérations fur Julien.

JULIEN ftoïcien de pratique, et d'une vertu fupérieure à celle de la fecte même, était platonicien de théorie: fon efprit fublime avait embraffé la fublime idée de *Platon*, prife des anciens Chaldéens, que DIEU exiftant de toute éternité avait créé des êtres de toute éternité. Ce DIEU immuable, pur, immortel, ne put former que des êtres femblables à lui, des images de fa fplendeur auxquels il ordonna de créer les fubftances mortelles; ainfi DIEU fit les dieux, et les dieux firent les hommes.

Ce magnifique fyftème n'était pas prouvé; mais une telle imagination vaut fans doute mieux qu'un jardin dans lequel on a établi les fources du Nil et de l'Euphrate qui font à huit cents grandes lieues l'une de l'autre; un arbre qui donne la connaiffance du bien et du mal; une femme tirée de la côte d'un homme; un ferpent qui parle, un

chérubin qui garde la porte, et toutes les dégoutantes rêveries dont la grossièreté juive a farci cette fable empruntée des Phéniciens. Aussi faut-il voir dans *Cyrille* avec quelle éloquence *Julien* confondit ces absurdités. *Cyrille* eut assez d'orgueil pour rapporter les raisons de *Julien*, et pour croire lui répondre.

Julien daigne faire voir combien il répugne à la nature de DIEU d'avoir mis dans le jardin d'Eden des fruits qui donnaient la connaissance du bien et du mal, et d'avoir défendu d'en manger. Il fallait au contraire, comme nous l'avons déjà remarqué, recommander à l'homme de se nourrir de ce fruit nécessaire. La distinction du bien et du mal, du juste et de l'injuste, était le lait dont DIEU devait nourrir des créatures sorties de ses mains. Il aurait mieux valu leur crever les deux yeux que leur boucher l'entendement.

Si le rédacteur de ce roman asiatique de la Genèse avait eu la moindre étincelle d'esprit, il aurait supposé deux arbres dans le paradis; les fruits de l'un nourrissaient l'ame et fesaient connaître et aimer la justice; les fruits de l'autre enflammaient le cœur de passions funestes: l'homme négligea l'arbre de la science, et s'attacha à celui de la cupidité.

Voilà du moins une allégorie juste, une image sensible du fréquent abus que les hommes font de leur raison. Je m'étonne que *Julien* ne l'ait pas proposée; mais il dédaignait trop ce livre pour descendre à le corriger.

C'est avec très-grande raison que *Julien* méprise

ce fameux décalogue que les Juifs regardaient comme un code divin. C'était en effet une plaisante législation en comparaison des lois romaines, de défendre le vol, l'adultère et l'homicide! Chez quel peuple barbare la nature n'a-t-elle pas dicté ces lois avec beaucoup plus d'étendue? Quelle pitié de faire descendre DIEU au milieu des éclairs et des tonnerres sur une petite montagne pelée, pour enseigner qu'il ne faut pas être voleur! encore peut-on dire que ce n'était pas à ce Dieu qui avait ordonné de voler les Egyptiens, et qui leur proposait l'usure avec les étrangers comme leur plus digne récompense, et qui avait récompensé le voleur *Jacob*; que ce n'était pas, dis-je, à ce Dieu de défendre le larcin.

C'est avec beaucoup de sagacité que ce digne empereur détruit les prétendues prophéties juives, sur lesquelles les christicoles appuyaient leurs rêveries, et la verge de Juda qui ne manquerait point entre les jambes, et la fille ou la femme qui fera un enfant, et sur-tout ces paroles attribuées à *Moïse*, lesquelles regardent *Josué*, et qu'on applique si mal-à-propos à JESUS: DIEU *vous suscitera un prophète semblable à moi.* Certainement un prophète semblable à *Moïse*, ne veut pas dire DIEU et fils de DIEU. Rien n'est si palpable, rien n'est si fort à la portée des esprits les plus grossiers.

Mais *Julien* croyait ou feignait de croire par politique, aux divinations, aux augures, à l'efficacité des sacrifices: car enfin les peuples n'étaient pas philosophes; il fallait opter entre la démence des christicoles et celle des païens.

Je pense que si ce grand-homme eût vécu, il eût avec le temps dégagé la religion des superstitions les plus grossières, et qu'il eût accoutumé les Romains à reconnaître un Dieu formateur des dieux et des hommes, et à lui adresser tous les hommages.

Mais *Cyrille* et *Grégoire* et les autres prêtres chrétiens profitèrent de la nécessité où il semblait être de professer publiquement la religion païenne, pour le décrier chez les fanatiques. Les ariens et les athanasiens se réunirent contre lui; et le plus grand homme qui peut-être ait jamais été, devint inutile au monde.

CHAPITRE XXXIII.

Des chrétiens jusqu'à Théodose.

APRÈS la mort de *Julien*, les ariens et les athanasiens, dont il avait réprimé la fureur, recommencèrent à troubler tout l'empire. Les évêques des deux partis ne furent plus que des chefs de séditieux. Des moines fanatiques sortirent des déserts de la Thébaïde pour souffler le feu de la discorde, ne parlant que de miracles extravagans tels qu'on les trouve dans l'histoire des papas du désert; insultant les empereurs et montrant de loin ce que devaient être un jour des moines.

Il y eut un empereur sage, qui pour éteindre s'il se pouvait toutes ces querelles, donna une liberté entière de conscience, et la prit pour lui-même; ce fut *Valentinien I*. De son temps

toutes les sectes vécurent au moins quelques années dans une paix extérieure, se bornant à s'anathématiser sans s'égorger ; païens, juifs, athanasiens, ariens, macédoniens, donatistes, cyprianistes, manichéens, apollinaristes, tous furent étonnés de leur tranquillité. *Valentinien* apprit à tous ceux qui sont nés pour gouverner, que si deux sectes déchirent un Etat, trente sectes tolérées laissent l'Etat en repos.

Théodose ne pensa pas ainsi, et fut sur le point de tout perdre ; il fut le premier qui prit parti pour les athanasiens ; et il fit renaître la discorde par son intolérance. Il persécuta les païens et les aliéna. Il se crut alors obligé de donner lâchement des provinces entières aux Goths sur la rive droite du Danube ; et par cette malheureuse précaution, prise contre ses peuples, il prépara la chute de l'empire romain.

Les évêques, à l'imitation de l'empereur, s'abandonnèrent à la fureur de la persécution. Il y avait un tyran qui ayant détrôné et assassiné un collégue de *Théodose*, nommé *Gratien*, s'était rendu maître de l'Angleterre, des Gaules et de l'Espagne. Je ne sais quel *Priscillien* en Espagne, ayant dogmatisé comme tant d'autres, et ayant dit que les ames étaient des émanations de DIEU, quelques évêques espagnols, qui ne savaient pas plus que *Priscillien* d'où venaient les ames, le déférèrent lui et ses principaux sectateurs au tyran *Maxime*. Ce monstre, pour faire sa cour aux évêques dont il avait besoin pour se maintenir dans son usurpation, fit condamner à mort *Priscillien*

et fept de fes partifans. Un évêque nommé *Itace* fut affez barbare pour leur faire donner la question en fa préfence, Le peuple toujours fot et toujours cruel, quand on lâche la bride à fa fuperftition, affomma dans Bordeaux à coups de pierres une femme de qualité qu'on difait être prifcillianifte.

Ce jugement de *Prifcillien* eft plus avéré que celui de tous les martyrs, dont les chrétiens avaient fait tant de bruit fous les premiers empereurs. Les malheureux croyaient plaire à DIEU, en fe fouillant des crimes dont ils s'étaient plaints. Les chrétiens, depuis ce temps, furent comme des chiens qu'on avait mis en curée; ils furent avides de carnage, non pas en défendant l'empire qu'ils laiffèrent envahir par vingt nations barbares, mais en perfécutant tantôt les fectateurs de l'antique religion romaine et tantôt leurs frères qui ne penfaient pas comme eux.

Y a-t-il rien de plus horrible et de plus lâche que l'action des prêtres de l'évêque *Cyrille*, que les chrétiens appellent *St Cyrille?* Il y avait dans Alexandrie une fille célèbre par fa beauté et par fon efprit; fon nom était *Hypatie*; élevée par le philofophe *Théon* fon père, elle occupa la chaire qu'avait eu fon père et fut applaudie pour fa fcience autant qu'honorée pour fes mœurs; mais elle était païenne. Les dogues tonfurés de *Cyrille*, fuivis d'une troupe de fanatiques, l'allèrent faifir dans la chaire où elle dictait fes leçons, la traînèrent par les cheveux, la lapidèrent et la brûlèrent, fans que *Cyrille* le faint leur fît la plus légère réprimande, et fans que le dévot *Théodofe*,

souillé du sang des peuples de Thessalonique, (a) condamnât cet excès d'inhumanité.

CHAPITRE XXXIV.

Des sectes et des malheurs des chrétiens jusqu'à l'établissement du mahométisme.

LES disputes, les anathèmes, les persécutions ne cessèrent d'inonder l'Eglise chrétienne. Ce n'était pas assez d'avoir uni dans JESUS la nature divine avec la nature humaine. On s'avisa d'agiter la question si *Marie* était mère de DIEU. Ce titre de mère de DIEU parut un blasphème à *Nestorius* évêque de Constantinople. Son sentiment était le

(a) Rien ne caractérise mieux les prêtres du christianisme que les louanges prodiguées par eux si long-temps à *Théodose* et à *Constantin*. Il est certain que *Théodose* était un des plus méchans hommes qui eussent gouverné l'empire romain; puisqu'après avoir promis une amnistie entière pendant six mois aux citoyens de Thessalonique, ce cantabre aussi perfide que cruel invita ces citoyens à des jeux publics, dans lesquels il fit égorger hommes, femmes, enfans, sans qu'il en réchappât un seul. Peut-on n'être pas saisi de la plus violente indignation contre les panégyristes de ce barbare qui s'extasient sur sa pénitence! Il fut vraiment, disent ils, plusieurs mois sans entendre la messe. N'est-ce pas insulter à l'humanité entière que d'oser parler d'une telle satisfaction! si les auteurs des massacres d'Irlande avaient passé six mois sans entendre la messe, auraient-ils bien expié leurs crimes? En est-on quitte pour ne point assister à une cérémonie aussi idolâtre que ridicule, lorsqu'on est souillé du sang de sa patrie?

Quant à *Constantin*, je suis de l'avis du consul *Ablavius*, qui déclara que *Constantin* était un *Néron*.

plus probable : mais comme il avait été perſécuteur, il trouva des évêques qui le perſécutèrent. On le chaſſa de ſon ſiége au concile d'Ephèſe ; mais auſſi trente évêques de ce même concile dépoſèrent ce *St Cyrille* l'ennemi mortel de *Neſtorius*, et tout l'Orient fut partagé.

Ce n'était pas aſſez ; il fallut ſavoir préciſément ſi ce JESUS avait eu deux natures, deux perſonnes, deux ames, deux volontés ; ſi quand il feſait les fonctions animales de l'homme, la partie divine s'en mêlait ou ne s'en mêlait pas. Toutes ces queſtions ne méritaient d'être traitées que par *Rabelais* ou par notre cher doyen *Swift* ou par *Punch*. Cela fit trois partis dans l'empire, par le fanatiſme d'un *Eutichès*, miſérable moine ennemi de *Neſtorius* et combattu par d'autres moines. On voyait dans toutes ces diſputes, monaſtères oppoſés à monaſtères, dévotes à dévotes, eunuques à eunuques, conciles à conciles, et ſouvent empereurs à empereurs.

Pendant que les deſcendans des *Camilles*, des *Brutus*, des *Scipions*, des *Catons*, mêlés aux Grecs et aux barbares, barbotaient ainſi dans la fange de la théologie, et que l'eſprit de vertige était répandu ſur la face de l'empire romain, des brigands du Nord qui ne ſavaient que combattre, vinrent démembrer ce grand coloſſe devenu faible et ridicule.

Quand ils eurent vaincu, il fallut gouverner des peuples fanatiques ; il fallut prendre leur religion et mener ces bêtes de ſomme par les licous qu'elles s'étaient faits elles-mêmes.

Les évêques de chaque ſecte tâchèrent de

séduire leurs vainqueurs ; ainsi les princes ostrogoths, visigoths et bourguignons se firent ariens ; les princes francs furent athanasiens.

L'empire romain d'Occident détruit, fut partagé en provinces ruisselantes de sang, qui continuèrent à s'anathématiser avec une sainteté réciproque. Il y eut autant de confusion et une abjection aussi misérable dans la religion que dans l'empire.

Les méprisables empereurs de Constantinople affectèrent de prétendre toujours sur l'Italie, et sur les autres provinces qu'ils n'avaient plus, les droits qu'ils croyaient avoir. Mais au septième siècle, il s'éleva une religion nouvelle qui ruina bientôt les sectes chrétiennes dans l'Asie, dans l'Afrique et dans une grande partie de l'Europe.

Le mahométisme était sans doute plus sensé que le christianisme. On n'y adorait point un juif en abhorrant les Juifs ; on n'y appelait point une juive, mère de DIEU ; on n'y tombait point dans le blasphème extravagant de dire que trois Dieux sont un Dieu ; enfin on n'y mangeait pas ce Dieu qu'on adorait, et on n'allait pas rendre à la selle son Créateur. Croire un seul DIEU tout-puissant, était le seul dogme ; et si on n'y avait pas ajouté que *Mahomet* est son prophète, c'eût été une religion aussi pure, aussi belle que celle des lettrés chinois. C'était le simple théisme, la religion naturelle, et par conséquent la seule véritable. Mais on peut dire que les musulmans étaient en quelque sorte excusables d'appeler *Mahomet* l'organe de DIEU, puisqu'en effet il

avait enseigné aux Arabes qu'il n'y a qu'un DIEU.

Les musulmans par les armes et par la parole firent taire le christianisme jusqu'aux portes de Constantinople, et les chrétiens resserrés dans quelques provinces d'Occident continuèrent à disputer et à se déchirer.

CHAPITRE XXXV.

Discours sommaire des usurpations papales. (*a*)

CE fut un état bien déplorable que celui où l'inondation des barbares réduisit l'Europe. Il n'y eut que le temps de *Théodoric* et de *Charlemagne* qui fut signalé par quelques bonnes lois; encore *Charlemagne*, moitié franc, moitié germain, exerça des barbaries dont aucun souverain n'oserait se souiller aujourd'hui. Il n'y a que de lâches écrivains de la secte romaine qui puissent louer ce prince d'avoir égorgé la moitié des Saxons pour convertir l'autre.

Les évêques de Rome, dans la décadence de la famille de *Charlemagne*, commencèrent à tenter de s'attribuer un pouvoir souverain et de ressembler aux califes qui réunissaient les droits du trône et de l'autel. Les divisions des princes et l'ignorance des peuples favorisèrent bientôt leur entreprise. L'évêque de Rome *Grégoire VII*, fut

(*a*) Milord ne parle pas de la tyrannie des papes. *Grégoire* sur-tout, surnommé *le grand*, brûla tous les auteurs latins qu'il put trouver. Il y a encore de lui une lettre à un évêque de Cagliari, dans laquelle il lui dit: *Je veux qu'on force tous les païens de la Sardaigne à se convertir.*

celui qui étala ces desseins audacieux avec le plus d'insolence. Heureusement pour nous, *Guillaume* de Normandie qui avait usurpé notre trône, ne distinguant plus la gloire de notre nation de la sienne propre, réprima l'insolence de *Grégoire VII*, et empêcha quelque temps que nous ne payassions le denier de *St Pierre*, que nous avions donné d'abord comme une aumône, et que les évêques de Rome exigeaient comme un tribut.

Tous nos rois n'eurent pas la même fermeté; et lorsque les papes, si peu puissans par leur petit territoire, devinrent les maîtres de l'Europe par les croisades et par les moines, lorsqu'ils eurent déposé tant d'empereurs et de rois, et qu'ils eurent fait de la religion une arme terrible qui perçait tous les souverains, notre île vit le misérable roi *Jean sans terre*, se déclarer à genoux vassal du pape, faire serment de fidélité aux pieds du légat *Pandolphe*, s'obliger lui et ses successeurs à payer aux évêques de Rome un tribut annuel de mille marcs; (*b*) ce qui fesait presque le revenu de la couronne. Comme un de mes ancêtres eut le malheur de signer ce traité, le plus infame des traités, je dois en parler avec plus d'horreur qu'un autre; c'est une amende honorable que je dois à la dignité de la nature humaine avilie.

(*b*) Le légat foula à ses pieds l'argent avant de l'emporter.

CHAPITRE XXXVI.

De l'excès épouvantable des persécutions chrétiennes.

Il ne faut pas croire que les nouveaux dogmes inventés chaque jour, ne contribuassent beaucoup à fortifier les usurpations des papes. Le *hocus pocus*, (*a*) ou la transsubstantiation, dont le nom seul est ridicule, s'établit peu à peu, après avoir été inconnu aux premiers siècles du christianisme. On peut se figurer quelle vénération s'attirait un prêtre, un moine qui fesait un Dieu avec quatre paroles, et non-seulement un Dieu, mais autant de Dieux qu'il voulait; avec quel respect voisin de l'adoration, ne devait-on pas regarder celui qui s'était rendu le maître absolu de tous ces fesœurs de Dieux ? Il était le souverain des prêtres, il l'était des rois. Il était Dieu lui-même; et à Rome encore, quand le pape officie, on dit le *vénérable* porte le *vénérable*.

Cependant au milieu de cette fange dans laquelle l'espèce humaine était plongée en Europe, il s'éleva toujours des hommes qui protestèrent contre ces nouveautés : ils savaient que dans les premiers siècles de l'Eglise, on n'avait jamais prétendu changer du pain en Dieu dans le souper du Seigneur, que la cène faite par JESUS avait

(*a*) Nous appelons *hocus pocus* un tour de gobelets, un tour de gibecière, un escamotage de charlatan. Ce sont deux mots latins abrégés, ou plutôt estropiés, d'après ces paroles de la messe latine *hoc est corpus meum*.

été un agneau cuit avec des laitues, que cela ne ressemblait nullement à la communion de la messe, que les premiers chrétiens avaient eu les images en horreur, que même encore sous *Charlemagne*, le fameux concile de Francfort les avait proscrites.

Plusieurs autres articles les révoltaient; ils osaient même douter quelquefois que le pape, tout Dieu qu'il était, pût de droit divin déposer un roi, pour avoir épousé sa commère ou sa parente au septième degré. Ils rejetaient donc secrétement quelques points de la créance chrétienne, et ils en admettaient d'autres non moins absurdes; semblables aux animaux, qu'on prétendit autrefois être formés du limon du Nil, et qui avaient la vie dans une partie de leur corps, tandis que l'autre n'était encore que de la boue.

Mais quand ils voulurent parler, comment furent-ils traités? On avait dans l'Orient employé dix siècles de persécutions, à exterminer les manichéens; et sous la régence d'une impératrice *Théodora* dévote et barbare, (*b*) on en avait fait

(*b*) Est-il possible que cette horrible proscription, cette St Barthelemi anticipée soit si peu connue! elle s'est perdue dans la foule. Cependant *Fleuri* n'omet pas cette horreur dans son livre quarante-huitième sous l'année 850; il en parle comme d'un événement très-ordinaire. *Bayle*, à l'article PAULICIENS, aurait bien dû en faire quelque mention; d'autant plus que les Pauliciens, échappés à ce massacre, se joignirent aux musulmans, et les aidèrent à détruire ce détestable empire d'Orient, qui savait proscrire et qui ne savait plus combattre. Mais ce qui met le comble à l'atrocité chrétienne, c'est que cette furie de *Théodora* fut déclarée sainte, et qu'on a long-temps célébré sa fête dans l'Eglise grecque.

périr plus de cent mille dans les supplices. Les Occidentaux entendant confusément parler de ces boucheries, s'accoutumèrent à nommer manichéens tous ceux qui combattaient quelques dogmes de l'Eglise papiste, et à les poursuivre avec la même barbarie. C'est ainsi qu'un *Robert* de France fit brûler à ses yeux le confesseur de sa femme et plusieurs prêtres.

Quand les Vaudois et les Albigeois parurent, on les appela manichéens, pour les rendre plus odieux.

Qui ne connaît les cruautés horribles exercées dans les provinces méridionales de France, contre ces malheureux dont le crime était de nier qu'on pût faire Dieu avec des paroles ?

Lorsqu'ensuite les disciples de notre *Wiclef*, de *Jean Hus*, et enfin ceux de *Luther*, et de *Zuingle*, voulurent secouer le joug papal, on sait que l'Europe presque entière fut bientôt partagée en deux espèces, l'une de bourreaux et l'autre de suppliciés. Les réformés firent ensuite ce qu'avaient fait les chrétiens des quatrième et cinquième siècles; après avoir été persécutés, ils devinrent persécuteurs à leur tour. Si on voulait compter les guerres civiles que les disputes sur le christianisme ont excitées, on verrait qu'il y en a plus de cent. Notre Grande-Bretagne a été saccagée : les massacres d'Irlande sont comparables à ceux de la St Barthelemi; et je ne sais s'il y eut plus d'abominations commises, plus de sang répandu en France qu'en Irlande. La femme de *Sir Henri*

Spotvood (*c*) sœur de ma bisaïeule, fut égorgée avec deux de ses filles. Ainsi dans cet examen j'ai toujours à venger le genre-humain et moi-même.

Que dirai-je du tribunal de l'inquisition qui subsiste encore? Les sacrifices de sang humain qu'on reproche aux anciennes nations, ont été plus rares que ceux dont les Espagnols et les Portugais se sont souillés dans leurs actes de foi.

Est-il quelqu'un maintenant qui veuille comparer ce long amas de destruction et de carnage au martyre de Ste *Potamienne*, de Ste *Barbe*, de

(*c*) Milord *Bolingbroke* a bien raison de comparer les massacres d'Irlande à ceux de la St Barthelemi en France; je crois même que le nombre des assassinats irlandais surpassa celui des assassinats français.

Il fut prouvé juridiquement par *Henri Shampart*, *James Shaw* et autres, que les confesseurs des catholiques leur avaient dénoncé l'excommunication et la damnation éternelle, s'ils ne tuaient pas tous les protestans avec les femmes et les enfans qu'ils pourraient mettre à mort; et que les mêmes confesseurs leur enjoignirent de ne pas épargner le bétail appartenant aux Anglais, afin de mieux ressembler au saint peuple juif, quand DIEU lui livra Jéricho.

On trouva dans la poche du lord *Mackguire*, lorsqu'il fut pris, une bulle du pape *Urbain VIII* du 25 mai 1643, laquelle promettait aux Irlandais la rémission de tous les crimes et les relevait de tous leurs vœux, excepté de celui de chasteté.

Le chancelier *Clarendon* et le chevalier *Temple* disent que depuis l'automne de 1641 jusqu'à l'été de 1643, il y eut cent cinquante mille protestans d'assassinés, et qu'on n'épargna ni les enfans, ni les femmes. Un irlandais nommé *Brook*, zélé pour son pays, prétend qu'on n'en égorgea que quarante mille. Prenons un terme moyen, nous aurons quatre-vingt-quinze mille victimes en vingt et un mois.

St Pionius, et de *St Eustache?* Nous avons nagé dans le sang comme des tigres acharnés pendant des siècles, et nous osons flétrir les *Trajans* et les *Antonins* du nom de persécuteurs.

Il m'est arrivé quelquefois de représenter à des prêtres l'énormité de toutes ces désolations dont nos aïeux ont été les victimes ; ils me répondaient froidement que c'était un bon arbre qui avait produit de mauvais fruits : je leur disais que c'est un blasphème de prétendre qu'un arbre qui avait porté tant et de si horribles poisons, a été planté des mains de DIEU même. En vérité il n'y a point de prêtre qui ne doive baisser les yeux et rougir devant un honnête homme.

CHAPITRE XXXVII.

Excès de l'Eglise romaine.

CE n'est que dans l'Eglise romaine incorporée avec la férocité des descendans des Huns, des Goths et des Vandales qu'on voit cette série continue de scandales et de barbaries inconnues chez tous les prêtres des autres religions du monde.

Les prêtres ont par-tout abusé parce qu'ils sont hommes. Il fut même et il est encore chez les brames des fripons et des scélérats, quoique cette ancienne secte soit sans contredit la plus honnête de toutes. L'Église romaine l'a emporté en crimes sur toutes les sectes du monde, parce qu'elle a eu des richesses et du pouvoir.

Elle l'a emporté en débauches obscènes, parce que pour mieux gouverner les hommes elle s'est

interdit le mariage, qui eſt le plus grand frein à l'impudicité *vulgivague* et à la pédéraſtie.

Je m'en tiens à ce que j'ai vu de mes yeux, et à ce qui s'eſt paſſé peu d'années avant ma naiſſance. Y eut-il jamais un brigand qui reſpectât moins la foi publique, le ſang des hommes et l'honneur des femmes que ce *Bernard Van-gallen* évêque de Munſter, qui ſe feſait ſoudoyer tantôt par les Hollandais contre ſes voiſins, tantôt par *Louis XIV* contre les Hollandais ? il s'enivra de vin et de ſang toute ſa vie. Il paſſait du lit de ſes concubines aux champs du meurtre, comme une bête en rut et carnaſſière. Le ſot peuple cependant ſe mettait à genoux devant lui, et recevait humblement ſa bénédiction.

J'ai vu un de ſes bâtards qui, malgré ſa naiſſance, trouva le moyen d'être chanoine d'une collégiale ; il était plus méchant que ſon père et beaucoup plus diſſolu : je ſais qu'il aſſaſſina une de ſes maîtreſſes.

Je demande s'il n'eſt pas probable que l'évêque marié à une allemande femme de bien, et ſon fils né en légitime mariage et bien élevé, auraient mené l'un et l'autre une vie moins abominable. Je demande s'il y a quelque choſe au monde plus capable de modérer nos fureurs que les regards d'une épouſe et d'une mère reſpectée, ſi les devoirs d'un père de famille n'ont pas étouffé mille crimes dans leur germe.

Combien d'aſſaſſinats commis par des prêtres n'ai-je pas vu en Italie il n'y a pas quarante ans ? je n'exagère point ; il y avait peu de jours où

un prêtre corse n'allât, après avoir dit la messe, arquebuser son ennemi ou son rival derrière un buisson; et quand l'assassiné respirait encore, le prêtre lui offrait de le confesser et de lui donner l'absolution. C'est ainsi que ceux que le pape *Alexandre VI* fesait égorger pour s'emparer de leur bien, lui demandaient *unam indulgentiam in articulo mortis.*

Je lisais hier ce qui est rapporté dans nos histoires d'un évêque de Liége du temps de notre *Henri V.* Cet évêque n'est appellé que *Jean sans pitié.* Il avait un prêtre qui lui servait de bourreau; et après l'avoir employé à pendre, à rouer, à éventrer plus de deux mille personnes, il le fit pendre lui-même.

Que dirai-je de l'archevêque d'Upsal nommé *Troll*, qui de concert avec le roi de Danemarck *Christian II*, fit massacrer devant lui quatre-vingt-quatorze sénateurs, et livra la ville de Stockholm au pillage, une bulle du pape à la main?

Il n'y a point d'Etat chrétien où les prêtres n'aient étalé des scènes à peu près semblables.

On me dira que je ne parle que des crimes ecclésiastiques, et que je passe sous silence ceux des séculiers. C'est que les abominations des prêtres, et sur-tout des prêtres papistes, font un plus grand contraste avec ce qu'ils enseignent au peuple; c'est qu'ils joignent à la foule de leurs forfaits un crime non moins affreux s'il est possible, celui de l'hypocrisie. C'est que plus leurs mœurs doivent être pures, plus ils sont coupables. Ils insultent au genre-humain; ils persuadent à

des imbécilles de s'enterrer vivans dans un monastère. Ils prêchent une vêture, ils administrent leurs huiles; et au sortir de-là ils vont se plonger dans la volupté ou dans le carnage; c'est ainsi que l'Eglise fut gouvernée depuis les fureurs d'*Athanase* et d'*Arius* jusqu'à nos jours.

Qu'on me parle avec la même bonne foi que je m'explique; pense-t-on qu'il y ait eu un seul de ces monstres qui ait cru les dogmes impertinens qu'ils ont prêchés? Y a-t-il eu un seul pape qui, pour peu qu'il ait eu de sens commun, ait cru l'incarnation de DIEU, la mort de DIEU, la résurrection de DIEU, la trinité de DIEU, la transsubstantiation de la farine en DIEU, et toutes ces odieuses chimères qui ont mis les chrétiens au-dessous des brutes? certes ils n'en ont rien cru; et parce qu'ils ont senti l'horrible absurdité du christianisme, ils se sont imaginé qu'il n'y a point de DIEU. C'est-là l'origine de toutes les horreurs dont ils se sont souillés; prenons-y garde, c'est l'absurdité des dogmes chrétiens qui fait les athées.

CONCLUSION.

Je conclus que tout homme sensé, tout homme de bien doit avoir la secte chrétienne en horreur. *Le grand nom de théiste qu'on ne révère pas assez,* (a) est le seul nom qu'on doive prendre. Le seul évangile qu'on doive lire, c'est le grand livre de la nature, écrit de la main de DIEU et scellé de son cachet. La seule religion qu'on doive

(a) *N. B.* Ces paroles sont prises des caractéristiques du lord *Shaftesbury*.

professer est celle *d'adorer* DIEU *et d'être honnête homme*. Il est aussi impossible que cette religion pure et éternelle produise du mal, qu'il était impossible que le fanatisme chrétien n'en fit pas.

On ne pourra jamais faire dire à la religion naturelle : *Je suis venue apporter, non pas la paix, mais le glaive*. Au lieu que c'est la première confession de foi qu'on met dans la bouche d'un juif qu'on a nommé le CHRIST.

Les hommes sont bien aveugles et bien malheureux de préférer une secte absurde, sanguinaire, soutenue par des bourreaux, et entourée de bûchers, une secte qui ne peut être approuvée que par ceux à qui elle donne du pouvoir et des richesses, une secte particulière qui n'est reçue que dans une petite partie du monde, à une religion simple et universelle qui, de l'aveu même des christicoles, était la religion du genre-humain du temps de *Seth*, d'*Enoch*, de *Noé*. Si la religion de leurs premiers patriarches est vraie, certe la secte de JESUS est fausse. Les souverains se sont soumis à cette secte, croyant qu'ils en seraient plus chers à leurs peuples, en se chargeant eux-mêmes du joug que leurs peuples portaient. Ils n'ont pas vu qu'ils se fesaient les premiers esclaves des prêtres, et ils n'ont pu encore parvenir dans la moitié de l'Europe à se rendre indépendans.

Et quel roi, je vous prie, quel magistrat, quel père de famille n'aimera pas mieux être le maître chez lui, que d'être l'esclave d'un prêtre ?

Quoi ! le nombre innombrable des citoyens molestés, excommuniés, réduits à la mendicité,

égorgés, jetés à la voirie, le nombre des princes détrônés et affaffinés, n'a pas encore ouvert les yeux des hommes! et fi on les entr'ouvre, on n'a pas encore renverfé cette idole funefte!

Que mettrons-nous à la place? dites-vous: quoi! un animal féroce à fucé le fang de mes proches: je vous dis de vous défaire de cette bête, et vous me demandez ce qu'on mettra à fa place! vous me le demandez! vous, cent fois plus odieux que les pontifes païens, qui fe contentaient tranquillement de leurs cérémonies et de leurs facrifices, qui ne prétendaient point enchaîner les efprits par des dogmes, qui ne difputèrent jamais aux magiftrats leur puiffance, qui n'introduifirent point la difcorde chez les hommes. Vous avez le front de demander ce qu'il faut mettre à la place de vos fables! Je vous réponds, DIEU, la vérité, la vertu, des lois, des peines et des récompenfes. Prêchez la probité et non le dogme. Soyez les prêtres de DIEU, et non d'un homme.

Après avoir pefé devant DIEU le chriftianifme dans les balances de la vérité, il faut le pefer dans celles de la politique. Telle eft la miférable condition humaine, que le vrai n'eft pas toujours avantageux. Il y aurait du danger et peu de raifon à vouloir faire tout d'un coup du chriftianifme ce qu'on a fait du papifme. Je tiens que dans notre île on doit laiffer fubfifter la hiérarchie établie par un acte de parlement, en la foumettant toujours à la légiflation civile, et en l'empêchant de nuire. Il ferait fans doute à défirer que l'idole fût renverfée, et qu'on offrît à DIEU des hommages

plus purs ; mais le peuple n'en est pas encore digne. Il suffit pour le présent que notre Eglise soit contenue dans ses bornes. Plus les laïques seront éclairés, moins les prêtres pourront faire de mal. Tâchons de les éclairer eux-mêmes, de les faire rougir de leurs erreurs, et de les amener peu à peu jusqu'à être citoyens. (*b*)

(*b*) Il n'est pas possible à l'esprit humain, quelque dépravé qu'il puisse être, de répondre un mot raisonnable à tout ce qu'a dit milord *Bolingbroke.* Moi-même, avec un des plus grands mathématiciens de notre île, j'ai essayé d'imaginer ce que les christicoles pourraient alléguer de plausible, et je ne l'ai pu trouver. Ce livre est un foudre qui écrase la superstition. Tout ce que nos *Divines* (*) *ont* à faire, c'est de ne prêcher jamais que la morale et de rendre à jamais le papisme exécrable à toutes les nations. Par là ils seront chers à la nôtre. Qu'ils fassent adorer un DIEU, et qu'ils fassent détester une secte abominable fondée sur l'imposture, la persécution, la rapine et le carnage; une secte l'ennemie des rois et des peuples, et sur-tout l'ennemie de notre constitution, de cette constitution la plus heureuse de l'univers. Il a été donné à milord *Bolingbroke* de détruire des démences théologiques, comme il a été donné à *Newton* d'anéantir les erreurs physiques. Puisse bientôt l'Europe entière s'éclairer à cette lumière! *Amen.*

A Londres le 18 mars 1767, MALLET. (**)

(*) *Divine* en anglais signifie théologien.

(**) C'est le nom du traducteur français des œuvres de *Bolingbroke.*

TRADUCTION

D'une lettre de milord Bolingbroke, à milord Cornsburi.

Ne ſoyez point étonné, Milord, que *Grotius* et *Paſcal* aient eu les travers que nous leur reprochons. La vanité, la paſſion de ſe diſtinguer, et ſur-tout celle de dominer ſur l'eſprit des autres, ont corrompu bien des génies, et obſcurci bien des lumières.

Vous avez vu chez nous d'excellens conſeillers de loi, ſoutenir les cauſes les plus mauvaiſes. Notre *Wiſton*, bon géomètre et très-ſavant homme, s'eſt rendu très-ridicule par ſes ſyſtèmes. *Deſcartes* était certainement un excellent géomètre pour ſon temps: cependant quelles ſottiſes énormes n'a-t-il pas dites en phyſique et en métaphyſique? A-t-on jamais vu un roman plus extravagant que celui de ſon monde?

Le docteur *Clarke* paſſera toujours pour un métaphyſicien très-profond, mais cela n'empêche pas que la partie de ſon livre qui regarde la religion ne ſoit ſifflée de tous les penſeurs.

J'ai lu il y a quelques mois le manuſcrit du commentaire de l'Apocalypſe de *Newton*, que m'a prêté ſon neveu *Conduit*. Je vous avoue que ſur ce livre je le ferai mettre à Bedlam, ſi je ne ſavais d'ailleurs qu'il eſt dans les choſes de ſa compétence le plus grand homme qu'on ait jamais eu. J'en dirais bien autant d'*Auguſtin* évêque d'Hippone, c'eſt-à-dire que je le jugerais digne

de Bedlam sur quelques-unes de ses contradictions et de ses allégories; mais je ne prétends pas dire que je le regarderais comme un grand homme.

On est tout étonné de lire dans son sermon sur le septième pseaume ces belles paroles : " Il est
» clair que le nombre de quatre a rapport au corps
» humain, à cause des quatre élémens, des quatre
» qualités dont il est composé, le froid, le chaud,
» le sec et l'humide. Le nombre de quatre a rap-
» port au vieil homme et au vieux Testament, et
» celui de trois a rapport au nouvel homme et au
» nouveau Testament. Tout se fait donc par qua-
» tre et par trois qui font sept; et quand le nombre
» de sept jours sera passé, le huitième sera le jour
» du jugement. »

Les raisons que donne *Augustin* pourquoi DIEU dit à l'homme, aux poissons et aux oiseaux : Croissez et multipliez, et ne le dit point aux autres animaux, sont encore excellentes. Cela se trouve à la fin des confessions d'*Augustin*, et je vous exhorte à les lire.

Pascal était assez éloquent, et était sur-tout un bon plaisant. Il est à croire qu'il serait devenu même un profond géomètre; ce qui ne s'accorde guère avec la raillerie et le comique qui règnent dans ses *Lettres provinciales*; mais sa mauvaise santé le rendit bientôt incapable de faire des études suivies. Il était extrêmement ignorant sur l'histoire des premiers siècles de l'Eglise, ainsi que sur presque toute autre histoire. Quelques jansénistes même m'avouèrent lorsque j'étais à Paris, qu'il n'avait jamais lu l'ancien Testament tout

entier ; et je crois qu'en effet peu d'hommes ont fait cette lecture, excepté ceux qui ont eu la manie de le commenter.

Pascal n'avait lu aucun des livres des jésuites dont il se moque dans ses lettres. C'étaient des manœuvres littéraires de Port-royal qui lui fournissaient les passages qu'il tournait si bien en ridicule.

Ses pensées sont d'un enthousiaste, et non d'un philosophe. Si le livre qu'il méditait eût été composé avec de pareils matériaux, il n'eût été qu'un édifice monstrueux bâti sur du sable mouvant. Mais il était lui-même incapable d'élever ce bâtiment, non seulement à cause de son peu de science, mais parce que son cerveau se dérangea sur les dernières années de sa vie qui fut courte. C'est une chose bien singulière, que *Pascal* et *Abadie*, les deux défenseurs de la religion chrétienne que l'on cite le plus, soient tous deux morts fous. *Pascal*, comme vous savez, croyait toujours voir un précipice à côté de sa chaise, et *Abadie* courait les rues de Dublin avec tous les petits gueux de son quartier. C'est une des raisons qui ont engagé notre pauvre doyen *Swift* à faire une fondation pour les fous.

A l'égard de *Grotius*, il s'en faut beaucoup qu'il eût le génie de *Pascal*, mais il était savant ; j'entends savant de cette pédanterie qui entasse beaucoup de faits, et qui possède quelques langues étrangères. Son traité de la vérité de la religion chrétienne est superficiel, sec, aride, et aussi pauvre en raisonnement qu'en éloquence, supposant toujours ce qui est en question, et ne le prouvant

jamais. Il pousse même quelquefois la faiblesse du raisonnement jusqu'au plus grand ridicule.

Connaissez-vous, Milord, rien de plus impertinent què les preuves qu'il donne du jugement dernier au chapitre XXII de son premier livre ? Il prétend que l'embrasement de l'univers est annoncé dans *Histape* et dans les Sibylles. Il fortifie ce beau témoignage des noms de deux grands philosophes, *Ovide* et *Lucain*. Enfin, il pousse l'extravagance jusqu'à citer des astronomes, qu'il appelle astrologues, lesquels, dit-il, ont remarqué que le soleil s'approche insensiblement de la terre, ce qui est un acheminement à la destruction universelle. (1) Certainement ces astrologues avaient très-mal remarqué ; et *Grotius* les citait bien-mal-à-propos.

Il s'avise de dire au chap. XIV du premier livre, qu'une des grandes preuves de la vérité et de l'antiquité de la rèligion des Juifs, était la circoncision. C'est une opération, dit-il, si douloureuse, et qui les rendait si ridicules aux yeux des étrangers, qu'ils n'en auraient pas fait le symbole de leur religion, s'ils n'avaient pas su que DIEU l'avait expressément ordonnée.

Il est pourtant vrai que les Ismaélites et les autres Arabes, les Egyptiens, les Ethiopiens, avaient pratiqué la circoncision long-temps avant

(1) Il n'est pas impossible qu'en vertu des perturbations que les planètes causent dans l'orbite de la terre, elle ne se rapproche continuellement du soleil, qu'il n'existe pour la terre une équation séculaire. Cette question ne peut être encore décidée, et il s'en fallait beaucoup qu'on pût en savoir quelque chose du temps de *Grotius*.

les Juifs, et qu'ils ne pouvaient se moquer d'une coutume que ces Juifs avaient prise d'eux.

Il s'imagine démontrer la vérité de la secte juive en fesant une longue énumération des peuples qui croyaient l'existence des ames et leur immortalité. Il ne voit pas que c'est cela même qui démontre visiblement la grossièreté stupide des Juifs, puisque dans leur Pentateuque, non-seulement l'immortalité de l'ame est inconnue, mais le mot hébreu qui peut répondre au mot *ame* ne signifie jamais que la vie animale.

C'est avec le même discernement que *Grotius* au chap. XVI, livre premier, pour rendre l'histoire de *Jonas* vraisemblable, cite un mauvais poëte grec, *Licophron*, selon lequel *Hercule* demeura trois jours dans le ventre d'une baleine. Mais *Hercule* fut bien plus habile que *Jonas*, car il trouva le secret de griller le foie du poisson, et de faire bonne chère dans sa prison. On ne nous dit pas où il trouva un gril et des charbons; mais c'est en cela que consiste le prodige; et il faut avouer que rien n'est plus divin que ces deux aventures du prophète *Jonas* et du prophète *Hercule*.

Je m'étonne que ce savant batave ne se soit pas servi de l'exemple de ce même *Hercule* qui passa le détroit de Calpé et d'Abila dans sa tasse, pour nous prouver le passage de la mer Rouge à pied sec; car assurément il est aussi beau de naviguer dans un gobelet que de passer la mer sans vaisseau.

En un mot, je ne connais guère de livre plus méprisable que ce traité de la religion chrétienne

de *Grotius.* Il me paraît de la force de ses harangues au roi *Louis XIII* et à la reine *Anne* sa femme. Il dit à cette reine, lorsqu'elle fut grosse, qu'elle ressemblait à la juive *Anne* qui eut des enfans dans sa vieillesse. Que les dauphins, en fesant des gambades sur l'eau, annonçaient la fin des tempêtes; et que le petit Dauphin dont elle était grosse, en remuant dans son ventre, annonçait la fin des troubles du royaume.

A la naissance du Dauphin, il dit à *Louis XIII*: *La constellation du dauphin est du présage le plus heureux chez les astrologues. Il a autour de lui l'aigle, pégase, la flèche, le verseur d'eau et le cygne. L'aigle désigne clairement que le Dauphin sera un aigle en affaires; pégase montre qu'il aura une belle cavalerie; la flèche signifie son infanterie: on voit par le cygne qu'il sera célébré par les poëtes, les historiens et les orateurs; et les neuf étoiles qui composent le signe du Dauphin, marquent évidemment les neuf muses qu'il cultivera.*

Ce *Grotius* fit une tragédie de *Joseph* qui est toute entière dans ce grand goût, et une autre tragédie de *Sophonphonée*, dont le style est digne du sujet. Voilà quel était cet apôtre de la religion chrétienne; voilà les hommes qu'on nous donne pour des oracles.

Je crois d'ailleurs l'auteur aussi mauvais politique que mauvais raisonneur. Vous savez qu'il avait la chimère de vouloir réunir toutes les sectes des chrétiens. Il m'importe fort peu que dans le fond il ait été socinien, comme tant de gens le lui ont reproché;

reproché ; je ne me soucie point de savoir s'il a cru JESUS éternellement engendré dans le temps, ou consubstantiel, ou non consubstantiel ; ce sont des choses qu'il faut renvoyer avec milord *Pierre* à l'auteur du *conte du tonneau*, et qu'un esprit de votre trempe n'examinera jamais sérieusement. Vous êtes né, milord, pour des choses plus utiles, pour servir votre patrie, et pour mépriser ces rêveries scolastiques, etc.

LETTRE

DE MILORD CORNSBURI

A MILORD BOLINGBROKE.

PERSONNE n'a jamais mieux développé que vous, milord, l'établissement et les progrès de la secte chrétienne. Elle ressemble dans son origine à nos quakers. Le platonisme vint bientôt après mêler sa métaphysique chimérique et imposante au fanatisme des Galiléens. Enfin, le pontife de Rome imita le despotisme des califes. Je crois que depuis notre révolution, l'Angleterre est le pays où le christianisme fait le moins de mal. La raison en est que ce torrent est divisé chez nous en dix ou douze ruisseaux, soit presbytériens, soit autres dissenters, sans quoi il nous aurait peut-être submergés.

C'est un mal que nos évêques siégent en parlement comme barons ; ce n'était pas là leur place.

Rien n'eſt plus directement contraire à l'inſtitut primitif. Mais quand je vois des évêques et des moines ſouverains en Allemagne et un vieux godenot à Rome ſur le trône des *Trajans* et des *Antonins*, je pardonne à nos ſauvages ancêtres qui laiſſèrent nos évêques uſurper des baronies.

Il eſt certain que notre Egliſe anglicane eſt moins ſuperſtitieuſe et moins abſurde que la romaine. J'entends que nos charlatans ne nous empoiſonnent qu'avec cinq ou ſix drogues, au lieu que les montebanks papiſtes empoiſonnent avec une vingtaine.

Ce fut un grand trait de ſageſſe dans le feu czar *Pierre I*, d'abolir dans ſes vaſtes Etats la dignité de patriarche. Mais il était le maître; les princes catholiques ne le ſont pas de détruire l'idole du pape. L'empereur ne pourrait s'emparer de Rome et reprendre ſon patrimoine, ſans exciter contre lui tous les ſouverains de l'Europe méridionale. Ces meſſieurs ſont comme le Dieu des chrétiens, fort jaloux.

La ſecte ſubſiſtera donc, et la mahométane auſſi pour faire contre-poids. Les dogmes de celle-ci ſont bien moins extravagans. L'incarnation et la trinité ſont d'une abſurdité qui fait frémir.

De tous les rites de la communion papiſtique, la confeſſion des filles à des hommes eſt d'une indécence et d'un danger qui ne nous frappe pas aſſez dans des climats où nous laiſſons tant de liberté au ſexe. Cela ſerait abominable dans tout l'Orient. Comment oſerait-on mettre une jeune fille tête-à-tête aux genoux d'un homme, dans des pays où elles ſont gardées avec un ſoin ſi ſcrupuleux?

Vous ſavez quels déſordres ſouvent funeſtes cette infame coutume produit tous les jours en Italie et en Eſpagne. La France n'en eſt pas exempte. L'aventure du curé de Verſailles eſt encore toute fraîche. Ce drôle volait ſes pénitens dans la poche, et débauchait ſes pénitentes : on s'eſt contenté de le chaſſer ; et le duc d'Orléans lui fit une penſion. Il méritait la corde.

C'eſt une plaiſante choſe que les ſacremens de l'Egliſe romaine. On en rit à Paris comme à Londres, mais, tout en riant, on s'y ſoumet. Les Egyptiens riaient ſans doute de voir des ſinges et des chats ſur l'autel ; mais ils ſe proſternaient. Les hommes en général ne méritent pas d'être autrement gouvernés. *Cicéron* écrivit contre les augures ; et les augures ſubſiſtèrent ; ils burent le meilleur vin du temps d'*Horace*. *Pontificum potiore cœnis*. Ils le boiront toujours. Ils feront dans le fond du cœur de votre avis : mais ils ſoutiendront une religion qui leur procure tant d'honneurs et d'argent en public, et tant de plaiſirs en ſecret. Vous éclairerez le petit nombre, mais le grand nombre ſera pour eux. Il en eſt aujourd'hui dans Rome, dans Londres, dans Paris, dans toutes les grandes villes, en fait de religion, comme dans Alexandrie du temps de l'empereur *Adrien*. Vous connaiſſez ſa lettre à *Servianus* écrite d'Alexandrie.

Tous n'ont qu'un dieu. Chrétiens, Juifs et tous les autres l'adorent avec la même ardeur, c'eſt l'argent.

Voilà le dieu du pape et de l'archevêque de Kenterbury.

DEFENSE

DE MILORD BOLINGBROKE,

Par le docteur Good Natur'd Wellwisher, chapelain du comte de Chesterfield.

C'EST un devoir de défendre la mémoire des hommes illustres ; on prendra donc ici en main la cause de feu milord *Bolingbroke*, insulté dans quelques journaux à l'occasion de ses excellentes lettres qu'on a publiées.

Il est dit dans ces journaux que son nom ne doit point avoir d'autorité en matière de religion et de morale. Quant à la morale, celui qui a fourni à l'admirable *Pope* tous les principes de son *Essai sur l'homme*, est sans doute le plus grand maître de sagesse et de mœurs qui ait jamais été ; quant à la religion, il n'en a parlé qu'en homme consommé dans l'histoire et dans la philosophie. Il a eu la modestie de se renfermer dans la partie historique, soumise à l'examen de tous les savans ; et l'on doit croire que si ceux qui ont écrit contre lui, avec tant d'amertume, avaient bien examiné ce que l'illustre Anglais a dit, ce qu'il pouvait dire, et ce qu'il n'a point dit, ils auraient plus ménagé sa mémoire.

Milord *Bolingbroke* n'entrait point dans des discussions théologiques à l'égard de *Moïse* : nous suivrons son exemple ici en prenant sa défense.

Nous nous contenterons de remarquer que la foi eſt le plus ſûr appui des chrétiens, et que c'eſt par la foi ſeule que l'on doit croire les hiſtoires rapportées dans le Pentateuque. S'il fallait citer ces livres au tribunal ſeul de la raiſon, comment pourrait-on jamais terminer les diſputes qu'ils ont excitées? La raiſon n'eſt-elle pas impuiſſante à expliquer comment le ſerpent parlait autrefois, comment il ſéduiſit la mère des hommes, comment l'âneſſe de *Balaam* parlait à ſon maître, et tant d'autres choſes ſur leſquelles nos faibles connaiſſances n'ont aucune priſe? La foule prodigieuſe de miracles qui ſe ſuccèdent rapidement les uns aux autres n'épouvante-t-elle pas la raiſon humaine? Pourra-t-elle comprendre, quand elle ſera abandonnée à ſes propres lumières, que les prêtres des dieux d'Egypte aient opéré les mêmes prodiges que *Moïſe* envoyé du vrai DIEU, qu'ils aient, par exemple, changé toutes les eaux d'Egypte en ſang, après que *Moïſe* eut fait ce changement prodigieux? Et quelle phyſique, quelle philoſophie, ſuffirait à expliquer comment ces prêtres égyptiens peuvent trouver encore des eaux à métamorphoſer en ſang, lorſque *Moïſe* avait déjà fait cette métamorphoſe?

Certes, ſi nous n'avions pour guide que la lumière faible et tremblante de l'entendement humain, il y a peu de pages dans le Pentateuque que nous puiſſions admettre, ſuivant les règles établies par les hommes pour juger des choſes humaines. D'ailleurs, tout le monde avoue qu'il eſt impoſſible de concilier la chronologie confuſe qui règne dans ce livre; tout le monde avoue que

la géographie n'y eſt pas exacte en beaucoup d'endroits; les noms des villes qu'on y trouve, leſquelles ne furent pourtant appelées de ces noms que long-temps après, font encore beaucoup de peine, malgré la torture qu'on s'eſt donnée pour expliquer des paſſages ſi difficiles.

Quand milord *Bolingbroke* a appliqué les règles de ſa critique au livre du Pentateuque, il n'a point prétendu ébranler les fondemens de la religion; et c'eſt dans cette vue qu'il a ſéparé le dogmatique d'avec l'hiſtorique, avec une circonſpection qui devrait lui tenir lieu d'un très-grand mérite auprès de ceux qui l'ont voulu décrier. Ce puiſſant génie a prévenu ſes adverſaires en ſéparant la foi de la raiſon, ce qui eſt la ſeule manière de terminer toutes ces diſputes. Beaucoup de ſavans hommes avant lui, et ſur-tout le P. *Simon*, ont été de ſon ſentiment: ils ont dit qu'il importait peu que *Moïſe* lui-même eût écrit la Genèſe et l'Exode, ou que des prêtres euſſent recueilli, dans des temps poſtérieurs, les traditions que *Moïſe* avait laiſſées. Il ſuffit qu'on croie en ces livres avec une foi humble et ſoumiſe, ſans qu'on ſache préciſément quel eſt l'auteur à qui DIEU ſeul les a viſiblement inſpirés pour confondre la raiſon.

Les adverſaires du grand-homme dont nous prenons ici la défenſe, diſent *qu'il eſt auſſi-bien prouvé que Moïſe eſt l'auteur du Pentateuque, qu'il l'eſt qu'Homère a fait l'Iliade.* Ils permettront qu'on leur réponde que la comparaiſon n'eſt pas juſte. *Homère* n'a cité, dans l'Iliade, aucun fait qui ſe ſoit paſſé long-temps après lui. *Homère*

ne donne point à des villes, à des provinces des noms qu'elles n'avaient pas de ſon temps. Il eſt donc clair que, ſi on ne s'attachait qu'aux règles de la critique profane, on ferait en droit de préſumer qu'*Homère* eſt l'auteur de l'Iliade, et non pas que *Moïſe* eſt l'auteur du Pentateuque. La ſoumiſſion ſeule à la religion tranche toutes ces difficultés; et je ne vois pas pourquoi milord *Bolingbroke*, ſoumis à cette religion comme un autre, a été ſi vivement attaqué.

On affecte de le plaindre de n'avoir point lu *Abadie*. A qui fait-on ce reproche? A un homme qui avait preſque tout lu, à un homme qui le cite page 94 du premier tome de ſes lettres, à Londres, chez *Miller*. Il mépriſait beaucoup *Abadie*, j'en conviens; j'avouerai qu'*Abadie* n'était pas un génie à mettre en parallèle avec le vicomte de *Bolingbroke*. Il défend quelquefois la vérité avec les armes du menſonge. Il a eu ſur la Trinité des ſentimens que nous avons jugés erronés, et enfin il eſt mort en démence à Dublin.

On reproche au lord *Bolingbroke* de n'avoir point lu le livre de l'abbé *Houteville*, intitulé: *La religion prouvée par les faits*. Nous avons connu l'abbé *Houteville*. Il vécut long-temps chez un fermier-général qui avait un très-joli férail; il fut enſuite ſecrétaire de ce fameux cardinal *Dubois*, qui ne voulut jamais recevoir les ſacremens à la mort, et dont la vie a été publique. Il dédia ſon livre au cardinal d'*Auvergne*. On rit beaucoup à Paris, où j'étais alors, et du livre et de la dédicace; et on ſait que les objections qui ſont

dans ce livre, contre la religion chrétienne, étant malheureusement beaucoup plus fortes que les réponses, ont fait une impression funeste, dont nous voyons tous les jours les effets avec douleur.

Milord *Bolingbroke* avance que depuis longtemps le christianisme tombe en décadence. Ses adversaires ne l'avouent-ils pas aussi? Nous prendrons ici la liberté de leur dire, pour le bien de la cause commune et pour la leur propre, que ce ne sera jamais par des invectives, par des manières de parler méprisantes, jointes à de très-mauvaises raisons, qu'on ramènera l'esprit de ceux qui ont le malheur d'être incrédules. Les injures révoltent tout le monde, et ne persuadent personne. On fait trop légèrement des reproches de débauche et de mauvaise conduite à des philosophes qu'on devrait seulement plaindre de s'être égarés dans leurs opinions.

Par exemple, les adversaires de milord *Bolingbroke* le traitent de *débauché*, parce qu'il communique à milord *Cornsburi* ses pensées sur l'histoire.

On ne voit pas quel rapport cette accusation peut avoir avec son livre. Un homme qui du fond d'un sérail écrirait en faveur du concubinage, un usurier qui ferait un livre en faveur de l'usure, un *Apicius* qui écrirait sur la bonne chère, un tyran ou un rebelle qui écrirait contre les lois, de pareils hommes mériteraient sans doute qu'on accusât leurs mœurs d'avoir dicté leurs écrits. Mais un homme d'Etat tel que milord *Bolingbroke*, vivant dans une retraite philoso-

phique, et fesant servir son immense littérature à cultiver l'esprit d'un seigneur digne d'être instruit par lui, ne méritait certainement pas que des hommes qui doivent se piquer de décence, imputassent à ses débauches passées des ouvrages qui n'étaient que le fruit d'une raison éclairée par des études profondes.

Dans quel cas est-il permis de reprocher à un homme les désordres de sa vie ? C'est dans ce seul cas-ci peut-être ; quand ses mœurs démentent ce qu'il enseigne. On aurait pu comparer les sermons d'un fameux prédicateur de notre temps avec les vols qu'il avait fait à milord *Gallowai*, et avec ses intrigues galantes. On aurait pu comparer les sermons du célèbre curé des invalides, et de *Fantin* curé de Versailles, avec les procès qu'on leur fit pour avoir séduit et volé leurs pénitentes. On aurait pu comparer les mœurs de tant de papes et d'évêques avec la religion qu'ils soutenaient par le fer et par le feu. On aurait pu mettre d'un côté leurs rapines, leurs bâtards, leurs assassinats ; et de l'autre, leurs bulles et leurs mandemens. C'est dans de pareilles occasions qu'on est excusable de manquer à la charité, qui nous ordonne de cacher les défauts de nos frères. Mais qui a dit aux détracteurs de milord *Bolingbroke* qu'il aimait le vin et les filles ? et quand il les aurait aimés, quand il aurait eu autant de concubines que les souverains de l'Asie, en connaîtrait-on davantage le véritable auteur du Pentateuque ?

Nous convenons qu'il n'y a que trop de déistes.

Nous gémiſſons de voir que l'Europe en eſt remplie. Ils ſont dans la magiſtrature, dans les armées, dans l'Egliſe, auprès du trône, et ſur le trône même. La littérature en eſt ſur-tout inondée; les académies en ſont pleines. Peut-on dire que ce ſoit l'eſprit de débauche, de licence, d'abandonnement à leurs paſſions qui les réunit? Oſerons-nous parler d'eux avec un mépris affecté? Si on les mépriſait tant, on écrirait contr'eux avec moins de fiel; mais nous craignons beaucoup que ce fiel qui eſt trop réel, et ces airs de mépris qui ſont ſi faux, ne faſſent un effet tout contraire à celui qu'un zèle doux et charitable, ſoutenu d'une doctrine ſaine et d'une vraie philoſophie, pourrait produire.

Pourquoi traiterons-nous plus durement les déiſtes, qui ne ſont pas idolâtres, que les papiſtes, à qui on a tant reproché l'idolâtrie? On ſifflerait un docteur qui dirait aujourd'hui, que c'eſt le libertinage qui fait des proteſtans. On rirait d'un proteſtant qui dirait que c'eſt la dépravation des mœurs qui fait aller à la meſſe. De quel droit pouvons-nous dire à des philoſophes adorateurs d'un Dieu, qui ne vont ni à la meſſe, ni au prêche, que ce ſont des hommes perdus de vices?

Il arrive quelquefois que l'on oſe attaquer, avec des invectives indécentes, des perſonnes qui à la vérité ſont aſſez malheureuſes pour ſe tromper, mais dont la vie pourrait *ſervir* d'exemple à ceux qui les attaquent. On a vu des journaliſtes qui ont même porté l'imprudence

jusqu'à désigner injurieusement les personnes les plus respectables de l'Europe, et les plus puissantes. Il n'y a pas long-temps, que dans un papier public, un homme emporté par un zèle indiscret, ou par quelque autre motif, fit une étrange sortie sur ceux qui pensent *que de sages lois, la discipline militaire, un gouvernement équitable, et des exemples vertueux, peuvent servir pour gouverner les hommes, en laissant à* DIEU *le soin de gouverner leurs consciences.*

Un très-grand-homme était désigné dans cet écrit périodique en termes bien peu mesurés. Il pouvait se venger comme homme, il pouvait punir comme prince, il répondit en philosophe : *Il faut que ces misérables soient bien persuadés de nos vertus et sur-tout de notre indulgence, puisqu'ils nous outragent sans crainte avec tant de brutalité.*

Une telle réponse doit bien confondre l'auteur, quel qu'il soit, qui en combattant pour la cause du christianisme, a employé des armes si odieuses. Nous conjurons nos frères de se faire aimer pour faire aimer notre religion.

Que peuvent penser en effet un prince appliqué, un magistrat chargé d'années, un philosophe qui aura passé ses jours dans son cabinet; en un mot, tous ceux qui auront eu le malheur d'embrasser le déisme par les illusions d'une sagesse trompeuse, quand ils voient tant d'écrits où on les traite de cerveaux évaporés, de petits-maîtres, de gens à bons mots et à

mauvaises mœurs ? Prenons garde que le mépris et l'indignation que de pareils écrits leur inspirent ne les affermissent dans leurs sentimens.

Ajoutons un nouveau motif à ces considérations ; c'est que cette foule de déistes qui couvre l'Europe est bien plus près de recevoir nos vérités que d'adopter les dogmes de la communion romaine. Ils avouent tous que notre religion est plus sensée que celle des papistes. Ne les éloignons donc pas, nous qui sommes les seuls capables de les ramener ; ils adorent un Dieu, et nous aussi ; ils enseignent la vertu, et nous aussi. Ils veulent qu'on soit soumis aux puissances, qu'on traite tous les hommes comme des frères ; nous pensons de même, nous partons des mêmes principes. Agissons donc avec eux comme des parens qui ont entre les mains les titres de la famille, et qui les montrent à ceux qui, descendus de la même origine, savent seulement qu'ils ont le même père, mais qui n'ont point les papiers de la maison.

Un déiste est un homme qui est de la religion d'*Adam*, de *Sem*, de *Noé*. Jusque-là il est d'accord avec nous. Disons-lui : Vous n'avez qu'un pas à faire de la religion de *Noé* aux préceptes donnés à *Abraham*. Après la religion d'*Abraham*, passez à celle de *Moïse*, à celle du Messie ; et quand vous aurez vu que la religion du Messie a été corrompue, vous choisirez entre *Wiclef*, *Luther*, *Jean Hus*, *Calvin*, *Mélancton*, *Œcolampade*, *Zuingle*, *Storck*, *Parker*, *Servet*, *Socin*, *Fox* et d'autres

réformateurs : ainsi vous aurez un fil qui vous conduira dans ce grand labyrinthe depuis la création de la terre jusqu'à l'année 1752. S'il nous répond qu'il a lu tous ces grands-hommes, et qu'il aime mieux être de la religion de *Socrate*, de *Platon*, de *Trajan*, de *Marc-Aurèle*, de *Cicéron*, de *Pline*, etc. nous le plaindrons, nous prierons DIEU qu'il l'illumine, et nous ne lui dirons point d'injures. Nous n'en disons point aux musulmans, aux disciples de *Confucius*. Nous n'en disons point aux Juifs mêmes, malgré leur crime envers le Messie; au contraire nous commerçons avec eux, nous leur accordons les plus grands priviléges. Nous n'avons donc aucune raison pour crier avec tant de fureur contre ceux qui adorent un Dieu avec les musulmans, les Chinois, les Juifs et nous, et qui ne reçoivent pas plus notre théologie que toutes ces nations ne la reçoivent.

Nous concevons bien qu'on ait poussé des cris terribles dans le temps que d'un côté on vendait les indulgens et les bénéfices, et que de l'autre on dépossédait des évêques, et qu'on forçait les portes des cloîtres. Le fiel coulait alors avec le sang ; il s'agissait de conserver ou de détruire des usurpations : mais nous ne voyons pas que ni milord *Bolingbroke*, ni milord *Shaftesbury*, ni l'illustre *Pope*, qui a immortalisé les principes de l'un et de l'autre, aient voulu toucher à la pension d'aucun ministre du saint Evangile. *Jurieu* fit bien ôter une pension à *Bayle*, mais jamais l'illustre *Bayle* ne songea à faire dimi-

nuer les appointemens de *Jurieu*. Demeurons donc en repos. Prêchons une morale aussi pure que celle des philosophes, adorateurs d'un Dieu, qui, d'accord avec nous dans ce grand principe, enseignent les mêmes vertus que nous, sur lesquelles personne ne dispute; mais qui n'enseignent pas les mêmes dogmes, sur lesquels on dispute depuis 1700 ans, et sur lesquels on disputera encore.

DIEU
ET LES HOMMES,
PAR LE DOCTEUR OBERN.

Oeuvre théologique, mais raisonnable traduite par Jacques Aimon.

CHAPITRE PREMIER.

Nos crimes et nos sottises.

EN général les hommes sont sots, ingrats, jaloux, avides du bien d'autrui, abusant de leur supériorité quand ils sont forts, et fripons quand ils sont faibles.

Les femmes, pour l'ordinaire, nées avec des organes plus déliés et moins robustes que les hommes, sont plus artificieuses et moins barbares. Cela est si vrai que dans mille criminels qu'on exécute à mort, à peine trouve-t-on trois ou quatre femmes. Il est vrai aussi qu'on rencontre quelques robustes héroïnes aussi cruelles que les hommes; mais ces cas sont assez rares.

Le pouvoir n'est communément entre les mains des hommes dans les Etats et dans les familles, que parce qu'ils ont le poing plus fort, l'esprit plus ferme et le cœur plus dur. De tout cela les moralistes de tous les temps ont conclu que l'espèce humaine ne vaut pas grand'chose, et en cela ils ne se sont guère écartés de la vérité.

Ce n'eſt pas que tous les hommes ſoient invinciblement portés par leur nature à faire le mal, et qu'ils le faſſent toujours. Si cette fatale opinion était vraie, il n'y aurait plus d'habitans ſur la terre depuis long-temps. C'eſt une contradiction dans les termes de dire: Le genre-humain eſt néceſſité à ſe détruire, et il ſe perpétue.

Je crois bien que de cent jeunes femmes qui ont de vieux maris, il y en a quatre-vingt-dix-neuf, au moins, qui ſouhaitent ſincèrement leur *mort*; mais vous en trouverez à peine une qui veuille ſe charger d'empoiſonner celui dont elle voudrait porter le deuil. Les parricides, les fratricides ne ſont nulle part communs. Quelle eſt donc l'étendue et la borne de nos crimes? C'eſt le degré de violence dans nos paſſions, le degré de notre pouvoir et le degré de notre raiſon.

Nous avons la fièvre intermittente, la fièvre continue avec des redoublemens, le tranſport au cerveau, mais très-rarement la rage. Il y a des gens qui ſont en ſanté. Notre fièvre intermittente, c'eſt la guerre entre les peuples voiſins. Le tranſport au cerveau, c'eſt le meurtre que la colère et la vengeance nous excitent à commettre contre nos concitoyens. Quand nous aſſaſſinons nos proches parens, ou que nous les rendons plus malheureux que ſi nous leur donnions la mort, quand des fanatiques hypocrites allument les bûchers, c'eſt la rage. Je n'entre point ici dans le détail des autres maladies, c'eſt-à-dire, des menus crimes innombrables qui affligent la ſociété.

Pourquoi eſt-on en guerre depuis ſi long-temps,

et

et pourquoi commet-on ce crime ſans aucun emords ? On fait la guerre uniquement pour moiſſonner les blés que d'autres ont ſemés, pour avoir leurs moutons, leurs chevaux, leurs bœufs, leurs vaches et leurs petits meubles ; c'eſt à quoi tout ſe réduit : car c'eſt-là le ſeul principe de toutes les richeſſes. Il eſt ridicule de croire que *Romulus* ait célébré des jeux dans un miſérable hameau entre trois montagnes pelées, et qu'il ait invité à ces jeux trois cents filles du voiſinage pour les ravir. Mais il eſt aſſez certain que lui et ſes compagnons prirent les beſtiaux et les charrues des Sabins.

Charlemagne fit la guerre trente ans aux pauvres Saxons pour un tribut de cinq cents vaches. Je ne nie pas que pendant le cours de ces brigandages, *Romulus* et ſes ſénateurs, *Charlemagne* et ſes douze pairs n'aient violé beaucoup de filles, et peut-être de gré à gré : mais il eſt clair que le grand but de la guerre était d'avoir des vaches, du foin et le reſte, en un mot de voler.

Aujourd'hui même encore, un héros a une demi-guinée par jour, qui entre avec des héros ſubalternes à quatre ou cinq ſous, au nom de ſon auguſte maître, dans le pays d'un autre auguſte ſouverain, commence par ordonner à tous les cultivateurs de fournir bœufs, vaches, moutons, foin, pain, vin, bois, linges, couvertures, etc. Je liſais ces jours paſſés dans la petite hiſtoire chronologique de la France notre voiſine, faite par un homme de robe, ces paroles remarquables : *Grand fourrage le 11 octobre 1709, où le comte de Broglie battit le*

prince de Lobkovitz ; c'eſt-à-dire qu'on tua le 11 octobre deux ou trois cents allemands qui défendraient leurs foins. Après quoi les Français, déjà battus à Malplaquet, perdirent la ville de Mons. Voilà ſans doute un exploit digne d'éternelle mémoire que ce fourrage ! Mais cette miſère fait voir qu'au fond dans toutes les guerres, depuis celle de Troye juſqu'aux nôtres, il ne s'agit que de voler.

Cela eſt ſi malheureuſement vrai, que les noms de voleur et de ſoldat étaient autrefois ſynonymes chez toutes les nations. Conſultez le *Miles* de Plaute, *latrocinatus annos decem mercedem accipio.* J'ai été voleur dix ans, je reçois ma paye. *Le roi Séleucus m'a donné commiſſion de lui lever des voleurs.* Voyez l'ancien teſtament, *Jephté fils de Galaad et d'une proſtituée, engage des brigands à ſon ſervice : Abimelec lève une troupe de brigands. David aſſemble quatre cents voleurs perdus de crimes, etc.*

Quand le chef des malandrins a bien tué et bien volé, il réduit à l'eſclavage des malheureux dépouillés qui ſont encore en vie. Ils deviennent ou ſerfs ou ſujets, ce qui dans les neuf dixièmes de la terre revient à peu près au même. *Genſeric* uſurpe le titre de roi. Il devient bientôt un homme ſacré, et il prend nos biens, nos femmes, nos vies, de droit divin, ſi on le laiſſe faire.

Joignez à tous ces brigandages publics les innombrables brigandages ſecrets qui ont déſolé les familles, les calomnies, les ingratitudes, l'inſolence du fort, la friponnerie du faible, et on con-

dura que le genre-humain n'a presque jamais vécu que dans le malheur et dans la crainte pire que le malheur même.

J'ai dit que toutes les horreurs qui marchent à la suite de la guerre, sont commises sans le moindre remords. Rien n'est plus vrai. Nul ne rougit de ce qu'il fait de compagnie. Chacun est encouragé par l'exemple; c'est à qui massacrera, à qui pillera le plus, on y met sa gloire. Un soldat, à la prise de Berg-op-zoom, s'écrie : je suis las de tuer, je vais violer, et tout le monde bat des mains.

Les remords, au contraire, sont pour celui qui n'étant pas assuré par des compagnons, se borne à tuer, à voler en secret. Il en a de l'horreur jusqu'à ce que l'habitude l'endurcisse à l'égal de ceux qui se livrent au crime régulièrement et en front de bandière.

CHAPITRE II.

Remède approuvé par la faculté contre les maladies ci-dessus.

LES nations qu'on nomme *civilisées*, parce qu'elles furent méchantes et malheureuses dans les villes, au lieu de l'être en plain air ou dans des cavernes, ne trouvèrent point de plus puissant antidote contre les poisons, dont les cœurs étaient pour la plupart dévorés, que le recours à un DIEU rémunérateur et vengeur.

Les magistrats d'une ville avaient beau faire des lois contre le vol, contre l'adultère, on les volait eux-mêmes dans leurs logis tandis qu'ils promul-

gaient leurs lois dans la place publique; et leurs femmes prenaient ce temps-là même pour se moquer d'eux avec leurs amans

Quel autre frein pouvait-on donc mettre à la cupidité, aux transgressions secrètes et impunies, que l'idée d'un maître éternel qui nous voit et qui jugera jusqu'à nos plus secrètes pensées? nous ne savons pas qui le premier enseigna aux hommes cette doctrine. Si je le connaissais, et si j'étais sûr qu'il n'alla point au-delà, qu'il ne corrompit point la médecine qu'il présentait aux hommes, je lui dresserais un autel.

Hobbes dit qu'il le ferait pendre. Sa raison, dit-il, est que cet apôtre de DIEU s'élève contre la puissance publique qu'il appelle le *Léviatan*, en venant proposer aux hommes un maître supérieur au léviatan, à la souveraineté législative.

La sentence de *Hobbes* me paraît bien dure. Je conviens avec lui, que cet apôtre serait très-punissable, s'il venait dire à notre parlement ou au roi d'Espagne, ou au sénat de Venise: " Je viens
» vous annoncer un DIEU dont je suis le ministre;
» il m'a chargé de vous faire mettre en prison à
» ma volonté, de vous ôter vos biens, de vous
» tuer si vous faites la moindre chose qui me dé-
» plaise. Je vous assassinerai, comme le saint hom-
» me *Aod* assassina *Eglon* roi de Moabie et de
» Juiverie, comme le pontife *Joïada* assassina
» *Athalie* à la porte aux chevaux, et comme le
» sage *Salomon* assassina son frère *Adoniab*,
» etc. etc. etc. "

J'avoue que si un prédicateur venait nous parler

ſur ce ton, ſoit dans la chambre haute, ſoit dans la baſſe, ſoit dans le Drawing Room, je donnerais ma voix pour ſerrer le cou à ce drôle.

Mais ſi les athées dominaient chez nous, comme on dit que cela eſt arrivé dans notre ville de Londres du temps de *Charles II*, et à Rome du temps de *Sixte IV*, d'*Alexandre VI*, de *Léon X*, etc. etc. je ſaurais très-bon gré à un honnête homme de venir ſimplement nous dire, comme *Platon*, *Marc-Aurèle*, *Epictète* : MORTELS, IL Y A UN DIEU JUSTE, SOYEZ JUSTES. Je ne vois point du tout de raiſon de pendre un pareil concitoyen.

Quoique je me pique d'être très-tolérant, j'inclinerais plutôt à punir celui qui nous dirait aujourd'hui : Meſſieurs et Dames, il n'y a point de DIEU, calomniez, parjurez-vous, friponnez, volez, aſſaſſinez, empoiſonnez, tout cela eſt égal, pourvu que vous ſoyez les plus forts ou les plus habiles. Il eſt clair que cet homme ſerait très-pernicieux à la ſociété, quoiqu'en ait pu dire le révérend père *Malagrida* ci-devant jéſuite, qui a, dit-on, perſuadé à toute une famille que ce n'était pas même un péché véniel d'aſſaſſiner par derrière un roi de Portugal en certain cas.

CHAPITRE III.

Un DIEU *chez toutes les nations civilisées.*

QUAND une nation est assemblée en société, elle a besoin de l'adoration d'un DIEU, à proportion que les citoyens ont besoin de s'aider les uns les autres. C'est par cette raison qu'il n'y a jamais eu de nation rassemblée sous des lois, qui n'ait reconnu une divinité de temps immémorial.

L'être suprême s'était-il révélé à ceux qui les premiers dirent qu'il faut aimer et craindre un DIEU, punisseur du crime, et rémunérateur de la vertu? Non, sans doute; DIEU ne parla pas à *Thaut* le législateur des Egyptiens, au *Brama* des Indiens, à l'*Orphée* de Thrace, au *Zoroastre* des Perses, etc. etc.

Mais il se trouva dans toutes les nations des hommes qui eurent assez de bon sens pour enseigner cette doctrine utile; de même qu'il y eut des hommes qui par la force de leur raison enseignèrent l'arithmétique, la géométrie, et l'astronomie.

L'un en mesurant ses champs trouva que le triangle est la moitié du quarré, et que les triangles ayant même base et même hauteur sont égaux. L'autre en semant, en recueillant et en gardant ses moutons, s'aperçut que le soleil et la lune revenaient à peu près au point d'où ces astres étaient partis, et qu'ils ne s'écartaient pas d'une certaine borne au nord et au midi. Un troisième considéra que les hommes, les animaux, les astres ne s'étaient pas faits eux-mêmes, et vit qu'il existe

un être suprême. Un quatrième effrayé des torts que les hommes se fesaient les uns aux autres, conclut que s'il y avait un être qui avait fait les astres, la terre et les hommes, cet être devait faire du bien aux honnêtes gens et punir les méchans. Cette idée est si naturelle et si honnête, qu'elle fut aisément reçue.

La même force de notre entendement qui nous fit connaître l'arithmétique, la géométrie, l'astronomie, qui nous fit inventer des lois, nous fit donc aussi connaître DIEU. Il suffit de deux ou trois bons argumens tels qu'on en voit dans *Platon* parmi beaucoup de mauvais, pour adorer la Divinité. On n'a pas besoin d'une révélation pour savoir que le soleil de mois en mois correspond à des étoiles différentes ; on n'a pas besoin de révélation pour comprendre que l'homme ne s'est pas fait lui-même, et que nous dépendons d'un être supérieur quel qu'il soit.

Mais si des charlatans me disent qu'il y a une vertu dans les nombres ; si en mesurant mes champs, ils me trompent ; si en observant une étoile, ils prétendent que cette étoile fait ma destinée ; si en m'annonçant un DIEU juste, ils m'ordonnent de leur donner mon bien de la part de DIEU, alors je les déclare tous des fripons, et je tâche de me conduire par moi même avec le peu de raison que DIEU m'a donné.

CHAPITRE IV.

Des anciens cultes, et en premier lieu de celui de la Chine.

PLUS une nation est antique, plus elle a une religion ancienne.

A présent que dans une grande partie de l'Europe on n'a plus de jésuites à flatter ou à détester; à présent qu'il n'y a plus de mérite à combattre leurs opinions les plus ridicules, et que la haine qu'ils avaient assez méritée est éteinte avec eux, il faut bien convenir qu'ils avaient raison, quand ils assuraient que le gouvernement chinois n'a jamais été athée. On avança en Europe ce paradoxe impertinent, parce que les jésuites avaient acquis un très-grand crédit à la Chine avant d'en être chassés. On voulait à Paris qu'ils favorisassent l'athéisme à Pékin, parce qu'ils étaient persécuteurs à Paris.

C'est par ce même esprit de parti, c'est par l'extravagance attachée à toutes les disputes pédantesques, que la sorbonne s'avisait de condamner à la fois, et *Bayle* qui soutenait qu'une société d'athées pouvait subsister, et les jésuites qu'on accusait d'approuver le gouvernement athée des Chinois; de sorte que ces pédans ridicules de sorbonne prononçaient à la fois le pour et le contre, le oui et le non; ce qui leur est arrivé presque toujours à eux et à leurs semblables. Ils disaient à *Bayle*, il n'est pas possible qu'il y ait dans le monde un peuple d'athées; ils disaient aux

jésuites,

jésuites, la cour de Pékin est athée, et vous aussi. Et le jésuite *Hardouin* leur répondait : Oui, il y a des sociétés d'athées, car vous l'êtes, vous, *Arnauld*, *Pascal*, *Quesnel* et *Petit-pied*. Cette folie sacerdotale a été assez relevée dans plusieurs bons livres ; mais il faut ici découvrir le prétexte qui semblait à nos docteurs occidentaux colorer le reproche d'athéisme qu'ils fesaient à la plus respectable nation de l'Orient. L'ancienne religion chinoise consiste principalement dans la morale, comme celle de *Platon*, de *Marc-Aurèle*, d'*Epictète* et de tous nos philosophes. L'empereur chinois ne paya jamais des argumentans pour savoir si un enfant est damné quand il meurt avant qu'on lui ait soufflé dans la bouche ; si une troisième personne est faite ou engendrée, ou procédante ; si elle procède d'une première personne, ou de la seconde, ou de toutes les deux à la fois ; si une de ces personnes possède deux natures ou une seule ; si elle a une ou deux volontés ; si la mère d'une de ces personnes est maculée ou immaculée. Ils ne connaissent ni consubstantiabilité, ni transubstantiation. Les quarante parlemens chinois qui gouvernent tout l'empire, ne savent rien de toutes ces choses ; donc ils sont athées ! C'est ainsi qu'on a toujours argumenté parmi les chrétiens. Quand se mettra-t-on à raisonner ?

C'est abuser bien étrangement de la stupidité du vulgaire, c'est être bien stupide soi-même, ou bien fourbe et bien méchant, que de vouloir faire accroire que la principale partie de la

religion, n'eſt pas la morale? Adorez DIEU et ſoyez juſte, voilà l'unique religion des lettrés chinois. Leurs livres canoniques, auxquels on attribue près de quatre mille ans d'antiquité, ordonnent que l'empereur trace de ſes mains quelques ſillons avec la charrue, et qu'il offre à l'être ſuprême les épis venus de ſon travail. *O Thomas d'Aquin*, *Scot*, *Bonaventure*, *François*, *Dominique*, *Luther*, *Calvin*, chanoines de Weſtminſter, enſeignez-vous quelque choſe de mieux?

Il y a quatre mille ans que cette religion ſi ſimple et ſi noble dure dans toute ſon intégrité; et il eſt probable qu'elle eſt beaucoup plus ancienne; car puiſque le grand empereur *Fohi*, que les plus modérés compilateurs placent au temps où nous plaçons le déluge, obſervait cette auguſte cérémonie de ſemer du blé, il eſt bien vraiſemblable qu'elle était établie long-temps avant lui. Sans cela n'aurait-on pas dit qu'il en était l'inſtituteur? *Fohi* était à la tête d'un peuple innombrable, donc cette nation raſſemblée était très-antérieure à *Fohi*; donc elle avait depuis très-long-temps une religion: car quel grand peuple fut jamais ſans religion? il n'en eſt aucun exemple ſur la terre.

Mais ce qui eſt unique et admirable, c'eſt que dans la Chine l'empereur a toujours été pontife et prédicateur. Les édits ont toujours été des exhortations à la vertu. L'empereur a toujours ſacrifié au *Tien*, au *Changti*. Point de prêtre aſſez inſolent pour lui dire: *Il n'appartient qu'à moi de ſacrifier, de prier* DIEU *en public. Vous*

touchez à l'encensoir, vous osez prier DIEU *vous-même, vous êtes un impie.*

Le bas peuple fut sot et superstitieux à la Chine comme ailleurs. Il adora dans les derniers temps des dieux ridicules; il s'éleva plusieurs sectes depuis environ trois mille ans, le gouvernement sage et tolérant les a laissé subsister, uniquement occupé de la morale et de la police; il ne trouva pas mauvais que la canaille crût des inepties, pourvu qu'elle ne troublât point l'Etat et qu'elle obéît aux lois. La maxime de ce gouvernement fut toujours: *Crois ce que tu voudras, mais fais ce que je t'ordonne.*

Lors même que dans les premiers jours de notre ère vulgaire, je ne sais quel misérable nommé *Fo* prétendit être né d'un éléphant blanc par le côté gauche, et que ses disciples firent un dieu de ce pauvre charlatan, les quarante grands parlemens du royaume souffrirent que la populace s'amusât de cette farce. Aucune des bêtises populaires ne troubla l'Etat; elles ne lui firent pas plus de mal que les *métamorphoses* d'*Ovide* et l'*âne* d'*Apulée* n'en firent à Rome. Et nous, malheureux, et nous! que d'inepties, que de sottises, que de trouble et de carnage! L'histoire chinoise n'est souillée d'aucun trouble religieux. Nul prophète qui ameutât le peuple, nul mystère qui portât le ravage dans les ames. *Confutzée* fut le premier des médecins, parce qu'il ne fut jamais charlatan. Et nous, misérables! et nous!

CHAPITRE V.

De l'Inde, des brachmanes, de leur théologie imitée très-tard par les Juifs, et ensuite par les chrétiens.

La religion des brachmanes est encore plus ancienne que celle des Chinois. Du moins les brachmanes le protestent; ils conservent un livre qu'ils prétendent écrit plus de trois mille ans avant notre ère vulgaire dans la langue du *Hanscrit*, que quelques-uns entendent encore. Personne ne doute, au moins chez les brachmanes modernes, que ce livre, si sacré pour eux, ne soit très-antérieur au Védam si célèbre dans toute l'antiquité. Le livre dont je parle s'appelle le Shasta. Il fut la règle des Indiens pendant quinze cents ans, jusqu'au temps où les brachmanes étant devenus plus puissans, donnèrent pour règle le Védam, nouveau livre fondé sur l'ancien Shasta; de sorte que ces peuples ont eu une première et une seconde loi (*a*).

La première loi des Indiens semble être l'origine de la théologie de plusieurs autres nations. C'est dans le Shasta qu'on trouve un être suprême qui a débrouillé le chaos et qui a formé des créatures célestes. Ces demi-dieux se sont révoltés contre le grand DIEU, qui les a bannis de son séjour pendant un grand nombre de siècles. Et il est à remarquer que la moitié des demi-dieux resta fidelle à son souverain.

(*a*) Voyez le livre de M. *Holwel* qui a demeuré trente ans avec les brames.

C'eſt viſiblement ce qui a donné lieu depuis, chez les Grecs, à la fable des géans qui combattirent contre *Zeus* le maître des dieux. *Hercule* et d'autres dieux prirent le parti de *Zeus*. Les géans vaincus furent enchaînés.

Obſervons ici que les Juifs, qui ne formèrent un corps de peuple que pluſieurs ſiècles après les Indiens, n'eurent aucune notion de cette théologie myſtique ; on n'en trouve nulle trace dans la Genèſe. Ce ne fut que dans le premier ſiècle de notre ère qu'un fauſſaire très-mal adroit, ſoit juif, ſoit demi-juif et demi-chrétien, ayant appris quelque choſe de la religion des brachmanes, fabriqua un écrit qu'il oſa attribuer à *Enoch* ; c'eſt dans le livre d'*Enoch* qu'il eſt parlé de la rebellion de quelques puiſſances céleſtes que ce fauſſaire appelle *anges*. *Semexiah* était, dit-il, à leur tête. *Araciel* et *Chababiel* étaient ſes lieutenans-généraux. Les anges fidelles furent *Michel*, *Raphaël*, *Gabriel*, *Uriel*. C'eſt enfin ſur ce fatras, du livre prétendu d'*Enoch*, que *Milton* a bâti ſon ſingulier poëme du *Paradis perdu*. Voilà comme toutes les fables ont fait le tour du monde.

Quel lecteur ſenſé pourra maintenant obſerver ſans étonnement que la religion chrétienne eſt uniquement fondée ſur cette chute des anges, dont il n'eſt pas dit un ſeul mot dans l'ancien Teſtament ? On attribue à *Simon Barjone* ſurnommé *Pierre* une lettre, dans laquelle on lui fait dire que DIEU *n'a pas épargné les anges qui ont péché ; mais qu'il les a jetés dans le Tartare avec les cables de l'enfer* (*b*). On ne ſait ſi par *anges*

(*b*) Epître II, chap. II.

pécheurs l'auteur entend des grands de la terre, et si par le mot de *péchcurs* il peut entendre des esprits célestes révoltés contre DIEU. On est encore très-étonné que *Simon Barjone* né en Galilée connaisse le Tartare, et qu'on traduise ainsi au hasard des choses si graves.

En un mot, ce n'est que dans quatre lignes attribuées à *Simon Barjone*, qu'on trouve quelque faible idée de la chute des anges, de ce premier fondement de toute la religion chrétienne.

On a conclu depuis que le capitaine de ces anges rebelles devenus diables était un nommé *Lucifer*. Et pourquoi? parce que l'étoile de *Vénus*, l'étoile du matin s'appelait quelquefois en latin *Lucifer*. On a trouvé dans *Isaïe* une parabole contre le roi de Babylone. *Isaïe* lui-même appelle cette apostrophe *parabole*. Il donne à ce roi et à ses exacteurs le titre de *verge de fer*, de *bâton des impies*. Il dit que les cèdres et les sapins se réjouissent de la mort de ce roi; il dit que les géans lui ont fait compliment quand il est venu en enfer. *Comment es-tu tombé du ciel*, dit-il, *toi qui semblais l'étoile de Vénus, et qui te levais le matin? Comment es-tu tombé par terre toi qui frappais les nations*, etc.

Il a plu aux traducteurs de rendre ainsi ce passage: Comment es-tu tombé du ciel, *Lucifer?* Les commentateurs n'ont pas manqué d'en conclure que ce discours est adressé au diable, que le diable est *Lucifer*, que c'est lui qui s'était révolté contre DIEU, que c'est lui qui est en enfer pour jamais, que pour avoir des compagnons

il persuada à *Eve* de manger du fruit de la science du bien et du mal, qu'il a damné ainsi le genre-humain, et que toute l'économie de notre religion roule sur *Lucifer*. O grand pouvoir de l'équivoque!

L'allégorie des anges révoltés contre DIEU, est originairement une parabole indienne, qui a eu cours long-temps après dans presque tout l'Occident, sous cent déguisemens différens.

CHAPITRE VI.

De la métempsycose, des veuves qui se brûlent, de François Xavier et de Warburton.

LES Indiens sont le premier peuple qui ait montré un esprit inventif. Qu'on en juge par le jeu des échecs et du trictrac, par les chiffres que nous leur devons, enfin par des voyages que de temps immémorial on fit chez eux pour s'instruire comme pour commercer.

Ils eurent le malheur de mêler à leurs inventions des superstitions, dont les unes sont ridicules, les autres abominables. L'idée d'une ame distincte du corps, l'éternité de cette ame, la métempsycose, sont de leur invention. Ce sont-là sans doute de belles idées; il y a plus d'esprit que dans l'*Utopie* et dans l'*Argénis*, et même dans les *Mille et une nuits*. La doctrine de la métempsycose sur-tout n'est ni absurde, ni inutile.

Dès qu'ils admirent des ames, ils virent combien il serait impertinent d'occuper continuellement l'être suprême à créer des ames nouvelles à mesure que les animaux s'accoupleraient. Ce

ferait mettre DIEU éternellement aux aguets pour former vîte un eſprit à l'inſtant que la ſemence d'un corps mâle eſt dardée dans la matrice d'un corps femelle. Il aurait bien des affaires s'il fallait créer des ames à la fois pour tous les rendez-vous de notre monde, ſans compter les autres ; et que deviendront ces ames quand le fœtus périt ? c'eſt pourtant là l'opinion ou plutôt le vain diſcours de nos théologiens. Ils diſent que DIEU crée une ame pour chaque fœtus, mais que ce n'eſt qu'au bout de ſix ſemaines. Ridicule pour ridicule, celui des brachmanes fut plus ingénieux. Les ames ſont éternelles ; elles paſſent ſans ceſſe d'un corps à un autre. Si votre ame a été méchante dans le corps d'un tyran, elle ſera condamnée à entrer dans celui d'un loup qui ſera ſans ceſſe pourſuivi par des chiens, et dont la peau ſervira de vêtement à un berger.

Il y a dans cet antique ſyſtême de l'eſprit et de l'équité. Mais pourquoi tant de vaines cérémonies auxquelles les brames s'aſſujettiſſent encore pendant toute leur vie ? pourquoi tenir en mourant une vache par la queue ? et ſur-tout pourquoi depuis plus de trois mille ans les veuves indiennes ſe font-elles un point d'honneur et de religion de ſe brûler ſur le corps de leurs maris ?

J'ai lu d'un bout à l'autre les rites des brames anciens et nouveaux dans le livre du Cormovédam. Ce ne ſont que des cérémonies fatigantes, des idées myſtiques de contemplation et d'union avec DIEU ; mais je n'y ai rien vu qui ait le moindre rapport à la queue de vache qui ſanctifie les Indiens

à la mort. Je n'y ai pas lu un ſeul mot concernant le précepte ou le conſeil donné aux veuves de ſe brûler ſur le bûcher de leurs époux. Apparemment ces deux coutumes anciennes, l'une extravagante, l'autre horrible, ont été d'abord pratiquées par quelque cerveau creux : et d'autres cerveaux encore plus creux enchérirent ſur lui. Une femme s'arrache les cheveux, ſe meurtrit le viſage à la mort de ſon mari. Une ſeconde ſe fait quelques bleſſures, une troiſième ſe brûle, et avant de ſe brûler, elle donne de l'argent aux prêtres. Ceux-ci ne manquent pas d'exhorter les femmes à ſuivre un ſi bel exemple. Bientôt il y a de la honte à ne ſe pas brûler. Toutes les coutumes révoltantes n'ont guère eu d'autre origine. Les législateurs ſont d'ordinaire des gens d'aſſez bon ſens qui ne commandent rien qui ſoit trop abſurde et trop contraire à la nature. Ils augmentent ſeulement la vogue d'un uſage ſingulier quand il eſt déjà reçu. *Mahomet* n'invente point la circonciſion, mais il la trouve établie. Il avait été circoncis lui-même. *Numa* n'ordonne rien d'impertinent, ni de révoltant. On ne lit point que *Minos* ait donné aux Crétois des préceptes ridicules ; mais il y a des peuples plus enthouſiaſtes que les autres, chez qui on outre et on défigure tous les préceptes des premiers législateurs ; et nous en avons de terribles exemples chez nous. Les uſages extravagans et barbares s'établiſſent tout ſeuls, il n'y a qu'à laiſſer faire le peuple.

Ce qui eſt très-remarquable, c'eſt que ces mêmes brachmanes, qui ſont d'une antiquité ſi

reculée, font les feuls prêtres dans le monde qui aient confervé à la fois leurs anciens dogmes & leur crédit. Ils forment encore la première tribu, la première cafte, depuis le rivage du Gange jufqu'aux côtes de Coromandel et de Malabar. Ils ont gouverné autrefois. Leurs cérémonies actuelles en font foi encore. Le Cormovédam ordonne qu'à la naiffance du fils d'un brame, on lui dife gravement : *Vis pour commander aux hommes.*

Ils ont confervé leurs anciens emblèmes ; notre célèbre *Holwell* qui a vécu trente ans parmi eux, nous a donné les eftampes de leurs hiéroglyphes. La vertu y eft repréfentée montée fur un dragon. Elle a dix bras pour réfifter aux dix principaux vices. C'eft fur-tout cette figure que les miffionnaires papiftes n'ont pas manqué de prendre pour le diable, tant ces meffieurs étaient équitables et favans.

L'évêque *Warburton* nous affure que le jéfuite *Xavier*, dans une de fes lettres, prétend qu'un brame de fes amis lui dit en confidence : *Il eft vrai qu'il y a un Dieu, et nos pagodes ne font que des repréfentations des mauvais génies; mais gardez-vous bien de le dire au peuple. La politique veut qu'on l'entretienne dans l'ignorance de toute divinité. Xavier* aurait eu bien peu de bon fens et beaucoup d'effronterie en écrivant une fi énorme fottife. Je n'examine point comment il avait pu en peu de temps fe rendre capable de converfer familièrement dans la langue du Malabar; et avoir pour intime ami un brame qui devait fe défier

de lui; mais il n'eſt pas poſſible que ce brame ſe ſoit décrié lui-même ſi indignement. Il eſt encore moins poſſible qu'il ait dit que par politique il faut rendre le peuple athée. C'eſt préciſément tout le contraire : *François-Xavier*, l'apôtre des Indes, aurait très-mal entendu, ou aurait menti. Mais c'eſt *Warburton* qui a très-mal lu, et qui a mal rapporté ce qu'il a lu, ce qui lui arrive très-ſouvent.

Voici mot pour mot ce que dit *Xavier* dans le recueil de ſes lettres choiſies, imprimé en français à Varſovie chez *Weidman* en 1739, pages 36 et 37.

“ Un brachmane ſavant.... me dit comme
„ un grand ſecret, premièrement que les doc-
„ teurs de cette univerſité feſaient jurer leurs
„ écoliers de ne jamais révéler leurs myſtères,
„ qu'il me les découvrirait pourtant en faveur
„ de l'amitié qu'il avait pour moi. Un de ces
„ myſtères fut qu'il n'y a qu'un Dieu, créa-
„ teur du ciel et de la terre, lequel il faut
„ adorer : car les idoles ne ſont que les repré-
„ ſentations des démons ; que les brachmanes
„ ont de certains mémoires comme des monu-
„ mens de leur écriture ſainte, où ils tiennent
„ que les lois divines ſont contenues, et que
„ les maîtres ſe ſervent en enſeignant, d'une
„ langue inconnue au vulgaire, comme eſt
„ parmi nous la langue latine. Il m'expliqua
„ fort clairement ces divins préceptes l'un
„ après l'autre, qu'il ſerait long et hors de
„ propos de vous écrire. Les ſages célèbrent

» le jour du dimanche comme une fête, et font
» ce jour-là de temps en temps cette prière
» en leur langue : *Mon Dieu, je vous adore
» et j'implore votre secours pour jamais*, qu'ils
» répètent souvent à voix basse, parce qu'ils
» sont obligés par serment de garder le secret....
» Il me pria enfin de lui apprendre les princi-
» paux mystères de la religion chrétienne, me
» promettant de n'en parler jamais.... Je lui
» expliquai seulement avec soin cette parole de
» JESUS-CHRIST, qui contient un abrégé de
» notre foi : *Celui qui croira et sera baptisé sera
» sauvé.*

Cette lettre est bien plus curieuse que ne le croit *Warburton* qui l'a falsifiée. Premièrement, on y voit que les brachmanes adorent un Dieu suprême et ne sont point idolâtres. Secondement, la formule de prière des brachmanes est admirable. Troisièmement, la formule que lui oppose *Xavier* ne fait rien à la question, et est très-mal appliquée Le brachmane dit qu'il faut adorer; l'autre répond qu'il faut croire, et il ajoute qu'il faut être baptisé. La religion du brachmane est celle du cœur; celle de l'apôtre convertisseur est la religion des cérémonies; et de plus, il fallait que ce convertisseur fût bien ignorant, pour ne pas savoir que le baptême était un des anciens usages des Indes, et qu'il a précédé le nôtre de plusieurs siècles. On pourrait dire que c'était au brachmane à convertir *Xavier*, et que ce *Xavier* ne devait pas réussir à convertir le brachmane.

Plus nous avancerons dans la connaiſſance des nations qui peuplent la terre, plus nous verrons qu'elles ont preſque toutes un Dieu ſuprême. Nous fimes la paix il y a deux ans (*c*) dans la Caroline avec les Chiroquois ; leur chef, que nous appelons le petit *Carpenter*, dit au colonel *Grant* ces propres mots : *Les Anglais ſont plus blancs que nous ; mais un ſeul Dieu eſt notre commun père ; le Tout-puiſſant a créé tous les peuples, il les aime également.*

Que le diſcours du petit *Carpenter* eſt au-deſſus des dogmatiques barbares et impies qui ont dit : *Il n'y a qu'un peuple choiſi qui puiſſe plaire à* DIEU !

CHAPITRE VII.

Des Chaldéens.

On n'eſt pas aſſez étonné de dix-neuf cents trois ans d'obſervations aſtronomiques que les Chaldéens remirent entre les mains d'*Alexandre*.

Cette ſuite qui remonte à deux mille deux cents cinquante ans, ou environ, avant notre ère, ſuppoſe néceſſairement une prodigieuſe antiquité précédente. On a remarqué ailleurs que pour qu'une nation cultive l'aſtronomie, il faut qu'elle ait été des ſiècles ſans la cultiver. Les Romains n'ont eu une faible connaiſſance de la ſphère que du temps de *Cicéron*.

Cependant ils pouvaient avoir recours aux Grecs depuis long-temps. Les Chaldéens ne du-

(*c*) C'était en 1760, ainſi l'auteur écrivait en 1762.

rent leurs connaiſſances qu'à eux-mêmes. Ces connaiſſances vinrent donc fort tard. Il fallut perfectionner tous les arts mécaniques avant d'avoir un collége d'aſtronomes. Or en accordant que ce collége ne fut fondé que deux mille ans avant *Alexandre*, ce qui eſt un eſpace bien court, ſera-ce trop que de donner deux mille ans pour l'établiſſement des autres arts avec la fondation de ce collége ?

Certainement il faut plus de deux mille ans à des hommes, comme on l'a ſouvent obſervé, pour inventer un langage, un alphabet, pour ſe former dans l'art d'écrire, pour dompter les métaux. Ainſi quand on dira que les Chaldéens avaient au moins quatre mille ans d'antiquité au temps d'*Alexandre*, on ſera très-circonſpect et très-modéré. Ils avaient alors une ère de quatre cents ſoixante et dix mille ans. Nous leur en retranchons tout d'un coup quatre cents ſoixante et ſix mille; cela eſt aſſez rigoureux. Mais, nous dira-t-on, malgré cet énorme retranchement, il ſe trouve que les Chaldéens formaient déjà un peuple puiſſant, mille ans avant notre déluge. Ce n'eſt pas ma faute, je ne puis qu'y faire. Commencez par vous accorder ſur votre déluge, que votre Bible hébraïque, celle des Samaritains, celle des prétendus Septante, placent dans des époques qui diffèrent d'environ ſept cents années. Accordez plus de ſoixante ſyſtèmes ſur votre chronologie, et vous vous moquerez enſuite des Chaldéens.

Quelle était la religion des Chaldéens avant que les Perſes conquiſſent Babylone, et que la

doctrine de *Zoroastre* se mêlât avec celle des mages de Chaldée? C'était le sabisme, l'adoration d'un Dieu, et la vénération pour les étoiles regardées dans une partie de l'Orient comme des dieux subalternes.

Il n'y a point de religion dans laquelle on ne voie un Dieu suprême à la tête de tout. Il n'y en a point aussi qui ne soit instituée pour rendre les hommes moins méchans.

Je ne vois pas pourquoi le chaldaïsme, le sabisme, pourrait être regardé comme une idolatrie. Premièrement, une étoile n'est point une idole, une image; c'est un soleil comme le nôtre. Secondement, pourquoi ne pas vénérer DIEU dans ces admirables ouvrages, par qui nous réglons nos saisons et nos travaux? Troisièmement, toute la terre croyait que nos destinées dépendaient de l'arrangement des constellations. Cette erreur supposée, et les mages étant malheureusement astrologues de profession, il leur était bien pardonnable d'offrir quelques prières à ces grands corps lumineux, dans lesquelles la puissance du grand-être se manifeste avec tant de majesté. Les astres valent bien *St Roch*, *St Pancrace*, *St Fiacre*, *Ste Ursule*, *Ste Potamienne*, dont les catholiques romains adorent à genoux les prétendus ossemens. Les planètes valent bien des morceaux de bois pourri, qu'on appelle la *vraie croix*. Encore une fois, que les papistes ne se moquent de personne, et gardons-nous-en bien aussi; car si nous valons mieux qu'eux, ce n'est pas de beaucoup.

Les mages chaldéens enseignaient la vertu

comme tous les autres prêtres, et ne la pratiquaient pas davantage.

CHAPITRE VIII.

Des anciens Perſans, et de Zoroaſtre.

TANDIS que les Chaldéens connaiſſaient ſi bien la vertu des étoiles, et qu'ils enſeignaient, comme a fait depuis l'almanach de Liége, quel jour il fallait ſe rogner les ongles; les anciens Perſans n'étaient pas ſi habiles; mais ils adoraient un Dieu comme les Chaldéens, et révéraient dans le feu l'emblème de la Divinité.

Soit que ce culte leur eût été enſeigné par un *Zerduſth*, que les Grecs, qui changèrent tous les noms aſiatiques, appelèrent long-temps après *Zoroaſtre*; ſoit qu'il y ait eu pluſieurs *Zoroaſtres*, ſoit qu'il n'y en ait eu aucun, toujours eſt-il certain que les Perſes furent les premiers qui entretinrent le feu ſacré, et qu'ils admirent un lieu de délices en faveur des juſtes, et un enfer pour les méchans, un bon principe qui était DIEU, et un mauvais principe dont nous eſt venu le diable. Ce mauvais principe, cet *Arimane*, ce *Sathan*, n'était ni DIEU, ni coéternel avec DIEU; mais enfin il exiſtait. Et il était bien naturel d'admettre un mauvais principe, puiſqu'il y a tant de mauvais effets.

Les Perſans n'avaient d'abord ni autel ni temple; ils n'en eurent que quand ils s'incorporèrent aux Babyloniens vaincus par eux; ainſi que les Francs n'en eurent que quand ils eurent ſubjugué les

Gaulois. Ces anciens Perses entretenaient seulement le feu sacré dans des antres écartés ; ils l'appellaient *Vesta*.

Ce culte passa long-temps après chez d'autres nations ; il s'introduisit à la fin jusque chez les Romains, qui prirent *Vesta* pour une déesse. Toutes les anciennes cérémonies sont presque fondées sur des méprises.

Lorsque les Perses conquirent le royaume de Babylone, la religion des vainqueurs se mêla avec celle des vaincus, et prévalut même beaucoup. Mais les Chaldéens restèrent toujours en possession de dire la bonne aventure.

Il est constant que les uns et les autres crurent l'immortalité de l'ame, sans savoir mieux que nous ce que c'est que l'ame. Quand on n'en aurait pas des preuves dans le livre du *Sadder*, qui contient la doctrine des anciens Perses, il suffirait pour en être convaincu, de jetter les yeux sur les ruines de Persépolis dont nous avons plusieurs dessins très-exacts. On y voit des tombeaux d'où sortent des têtes accompagnées chacune de deux ailes étendues ; elles prennent toutes leur vol vers le ciel.

De toutes les religions que nous avons jusqu'à présent parcourues, il n'y a que celle de la Chine, qui n'admette pas l'immortalité de l'ame ; et remarquez que ces anciennes religions subsistent encore. Celle du gouvernement de la Chine s'est conservée dans toute son intégrité ; celle des brachmanes règne encore dans la presqu'île de

l'Inde ; celle de *Zoroastre* ne s'est point démentie, quoique ceux qui la professent soient dispersés.

CHAPITRE IX.

Des Phéniciens et de Sanchoniathon, antérieur au temps où l'on place Moïse.

Les peuples de la Phénicie ne doivent pas être si anciens que ceux dont nous avons parlé. Ils habitaient une côte de la Méditerranée, et cette côte était fort stérile. Il est vrai que cette stérilité même servit à la grandeur de ces peuples. Ils furent obligés de faire un commerce maritime qui les enrichit. Ces nouveaux courtiers de l'Asie pénétrèrent en Afrique, en Espagne, et jusque dans notre Angleterre. Sidon, Tyr, Biblos, Bérith, devinrent des villes opulentes. Mais il fallait bien que la Syrie, la Chaldée, la Perse, fussent des Etats déjà très-considérables avant que les Phéniciens eussent essayé de la navigation ; car pourquoi auraient-ils entrepris des voyages si hasardeux, s'ils n'avaient pas eu des voisins riches auxquels ils vendaient les productions des terres éloignées ? Cependant les Tyriens avaient un temple dans lequel *Hérodote* entra, et qu'il dit avoir deux mille trois cents ans d'antiquité ; ainsi il avait été bâti environ deux mille huit cents ans avant notre ère vulgaire ; ainsi, par ce calcul, le temple de Tyr subsista près de dix-huit cents ans avant celui de *Salomon* (en adoptant le calcul de la Vulgate.)

Les Phéniciens, étant de si grands commerçans, cultivèrent nécessairement l'art de l'écriture ; ils tinrent des registres, ils eurent des

archives, leur pays fut même appelé *le pays des lettres.* Il eſt prouvé qu'ils communiquèrent aux Grecs leur alphabet; et lorſque les Juifs vinrent s'établir très-long-temps après ſur leurs confins, ces étrangers prirent leur alphabet et leur écriture. Vous trouvez même dans l'hiſtoire de *Joſué*, qu'il y avait ſur la frontière de la Phénicie, dans la contrée nommée par les ſeuls Juifs *Canaan*, une ville qu'on appelait *la ville des lettres*, *la ville des livres*, *Cariath Sepher*, qui fut priſe et preſque détruite par le brigand *Othoniel*, à qui le brigand *Caleb* compagnon du brigand *Joſué* donna ſa fille *Oxa* pour récompenſe. (*d*).

Un des plus curieux monumens de l'antiquité eſt ſans doute l'hiſtoire de *Sanchoniathon* le Phénicien, dont il nous reſte des fragmens précieux conſervés dans *Euſèbe*. Il eſt inconteſtable que cet auteur écrivit long-temps avant l'irruption des Hébreux dans le pays de Canaan. Une preuve ſans réplique, c'eſt qu'il ne parle pas des Hébreux. S'ils étaient déjà venus chez les Cananéens, s'ils avaient mis à feu et à ſang le pays de *Sanchoniathon* même, s'ils avaient exercé dans ſon voiſinage des cruautés dont il n'y a guère d'exemples dans l'ancienne hiſtoire, il eſt impoſſible que *Sanchoniathon* eût paſſé ſous ſilence des événemens auxquels il devait prendre le plus grand intérêt. S'il y avait eu un *Moïſe* avant lui, il eſt bien certain qu'il n'aurait pas oublié ce *Moïſe* et ces prodiges épouvantables opérés en Egypte. Il était donc évidemment antérieur au temps où l'on

(*d*) Juges, chap. I.

place *Moïse*. Il écrivit donc sa cosmogonie long-temps avant que les Juifs eussent leur Genèse.

Au reste, il ne faut pas s'étonner qu'on ne trouve dans cette cosmogonie de l'auteur phénicien aucun des noms cités dans la Genèse juive. Nul écrivain, nul peuple, n'a connu les noms d'*Adam*, de *Caïn*, d'*Abel*, d'*Enoch*, de *Mathusalem*, de *Noé*. Si un seul de ces noms avait été cité par *Sanchoniathon* ou par quelque écrivain de Syrie, ou de Chaldée ou d'Egypte, l'historien *Josephe* n'aurait pas manqué de s'en prévaloir. Il dit lui-même, dans sa réponse à *Appion*, qu'il a consulté tous les auteurs étrangers qui ont parlé de sa nation ; et quelque effort qu'il fasse, il n'en peut trouver un seul qui parle des miracles de *Moïse* ; pas un seul qui rappelle un mot de la Genèse ou de l'Exode.

Ajoutons à ces preuves convaincantes que s'il y avait eu un seul mot dans *Sanchoniathon* ou dans quelqu'autre auteur étranger en faveur de l'histoire juive, *Eusèbe* qui fait armes de tout, dans sa *Préparation évangélique*, eût cité ce témoignage avec emphase. Mais ce n'est pas ici le lieu de pousser plus loin cette recherche ; il suffit de montrer que *Sanchoniathon* écrivit dans sa langue long-temps avant que les Juifs pussent seulement la prononcer.

Ce qui rend encore les fragmens de *Sanchoniathon* très-recommandables, c'est qu'il consulta les prêtres les plus savans de son pays, et entr'autres *Gérombal* prêtre d'*Iabo* dans la ville de Bérith. Ce nom d'*Iabo* qui signifie Dieu, est le nom sacré qui fut long-temps après adopté par les Juifs.

L'ouvrage de *Sanchoniathon* eſt encore plus digne de l'attention du monde entier, en ce que ſa coſmogonie eſt tirée (ſelon ſon propre témoignage) des livres du roi d'Egypte *Thaut*, qui vivait, dit-il, huit cents ans avant lui, et que les Grecs ont depuis appelé *Mercure*. Nous n'avons guère de témoignages d'une antiquité plus reculée. Voilà ſans contredit le plus beau monument qui nous reſte dans notre Occident.

Quelques ames timorées, effrayées de cette antiquité et de ce monument ſi antérieur à la Geneſe, n'ont eu d'autre reſſource que celle de dire que ces fragmens étaient un livre ſuppoſé; mais cette malheureuſe évaſion eſt aſſez détruite par la peine qu'*Euſèbe* a priſe de les tranſcrire. Il en combat les principes; mais il ſe donne bien de garde d'en combattre l'authenticité; elle était trop reconnue de ſon temps. Le livre était traduit en grec par un citoyen du pays même de *Sanchoniathon*. Pour peu qu'il y eût eu le moindre jour à ſoupçonner l'antiquité de ce livre contraire en tout à la Bible, *Euſèbe* l'eût fait ſans doute avec la plus grande force. Il ne l'a pas fait. Quelle plus éclatante preuve que l'aveu d'un adverſaire? Avouons donc ſans difficulté que *Sanchoniathon* eſt beaucoup plus ancien qu'aucun livre juif.

La religion de ces Phéniciens était, comme toutes les autres, une morale ſaine, parce qu'il ne peut y avoir deux morales; une métaphyſique abſurde, parce que toute métaphyſique l'a été juſqu'à *Locke*; des rites ridicules, parce que le peuple

a toujours aimé les momeries. Quand je dis que toutes les religions ont des ſimagrées indignes des honnêtes gens, j'excepte toujours celle du gouvernement chinois, que nulle ſuperſtition groſſière n'a jamais ſouillée.

Les Phéniciens admettaient d'abord un chaos comme les Indiens. L'eſprit devint amoureux des principes confondus dans le chaos; il s'unit à eux, et l'amour débrouilla tout. La terre, les aſtres, les animaux, en naquirent.

Ces mêmes Phéniciens ſacrifiaient aux vents; et cette ſuperſtition était très-convenable à un peuple navigateur. Chaque ville de Phénicie eut enſuite ſes dieux, et ſes rites particuliers.

C'eſt ſur-tout de Phénicie que vient le culte de la déeſſe que nous appelons *Vénus*. La fable de *Vénus* et d'*Adonis* eſt toute phénicienne. *Adoni* ou *Adonaï* était un de leurs dieux; et quand les Juifs vinrent long-temps après dans le voiſinage, ils appelèrent leur dieu des noms phéniciens *Jéhova*, *Jaho*, *Adonaï*, *Sadaï*, etc.

Tout ce pays, depuis Tyr juſqu'au fond de l'Arabie, eſt le berceau des fables, comme nous le verrons dans la ſuite; et cela devait être ainſi puiſque c'était le pays des lettres.

CHAPITRE X.

Des Egyptiens.

Le poëte philofophe français qui le premier a dit que les Egyptiens font une nation toute nouvelle, fe fonde fur une raifon qui eft fans réplique. C'eft que l'Egypte étant inondée cinq mois de l'année, ces inondations accumulées devaient rendre le terrain fangeux entièrement impraticable ; qu'il a fallu des fiècles pour dompter le Nil, pour lui creufer des canaux, pour bâtir des villes élevées vingt pieds au-deffus du fol ; que l'Afie, au contraire, a des plaines immenfes, des rivières plus favorables, et que par conféquent tous les peuples afiatiques ont dû former des fociétés policées très-long-temps avant qu'on pût bâtir auprès du Nil une feule maifon tolérable.

Mais les pyramides font d'une antiquité fi reculée qu'elle eft inconnue ! mais *Thaut* donna des lois à l'Egypte huit cents ans avant *Sanchoniathon* qui vivait long-temps avant l'irruption des Juifs dans la Paleftine ! mais les Grecs et les Romains ont révéré les antiquités d'Egypte ! Oui : tout cela prouve que le gouvernement égyptien eft beaucoup plus ancien que les nôtres. Mais ce gouvernement était moderne en comparaifon des peuples afiatiques.

Je compte pour rien quelques malheureux qui vivaient entre les rochers qui bordent le Nil, de même que je ne fais aucune mention des barbares nos prédéceffeurs qui habitèrent fi long-temps nos forêts fauvages avant d'être policés. Une

nation n'exiſte que quand elle a des lois et des arts. L'état de ſauvage eſt un état de brute. L'Egypte civiliſée eſt donc très-moderne. Elle l'eſt au point qu'elle prit des Phéniciens le nom d'*Iabo*, nom cabaliſtique, que les prêtres donnaient à DIEU.

Mais ſans entrer dans ces diſcuſſions ténébreuſes, bornons-nous à notre ſujet, qui eſt de chercher ſi toutes les grandes nations reconnaiſſent un Dieu ſuprême. Il eſt inconteſtable que cette doctrine était le fondement de toute la théologie égyptienne. Cela ſe prouve par ce nom même ineffable d'*Iabo*, qui ſignifiait l'Eternel ; par ce globe qui était poſé ſur la porte des temples, et qui repréſentait l'unité du grand être ſous le nom de *Knef*. On le prouve ſur-tout par ce qui nous eſt reſté des myſtères d'*Iſis*, et par cette ancienne formule conſervée dans Apulée. *Les puiſſances céleſtes te ſervent, les enfers te ſont ſoumis, l'univers tourne ſous ta main, tes pieds foulent le Tartare, les aſtres répondent à ta voix, les ſaiſons reviennent à tes ordres, les élémens t'obéiſſent.*

Jamais l'unité d'un Dieu ſuprême n'a été plus fortement énoncée : et pourquoi dit-on dans cette formule que les puiſſances céleſtes obéiſſent, que les aſtres répondent à la voix du grand être ? C'eſt que les aſtres, les génies ſuppoſés répandus dans l'eſpace, étaient regardés comme des dieux ſecondaires, des êtres ſupérieurs à l'homme et inférieurs à DIEU : doctrine familière à tout l'Orient, doctrine adoptée enfin en Grèce et en Italie.

Pour

Pour l'immortalité de l'ame, perſonne n'a jamais douté que ce ne fût un des deux grands principes de la religion d'Egypte. Les pyramides l'atteſtent aſſez. Les grands du pays ne ſe feſaient élever ces tombeaux ſi durables, et on n'embaumait leurs corps avec tant de ſoin, qu'afin que l'eſprit igné ou aérien qu'on a toujours ſuppoſé animer le corps, vînt retrouver ce corps au bout de mille ans, quelques-uns diſent même au bout de trois mille. Rien n'eſt ſi avéré que l'immortalité de l'ame établie en Egypte.

Je ne parlerai point ici des folles et ridicules ſuperſtitions dont ce beau pays fut inondé beaucoup plus que des eaux de ſon fleuve. Il devint le plus mépriſable des grands peuples, comme les Juifs ſont devenus la plus haïſſable et la plus honteuſe des petites nations. Mon ſeul but eſt de faire voir que tous les grands peuples civiliſés, et même les petits, ont reconnu un Dieu ſuprême de temps immémorial; que tous les grands peuples ont admis expreſſément la permanence de ce qu'on appelle *ame*, après la mort, excepté les Chinois. Encore ne peut-on pas dire que les Chinois l'aient niée formellement. Ils n'ont ni aſſuré ni combattu ce dogme; leurs livres n'en parlent point. En cela ont-ils été ſages ou ſimplement ignorans?



CHAPITRE XI.

Des Arabes, et de Bacchus.

HERODOTE nous apprend que les Arabes adoraient *Vénus-Uranie* et *Bacchus*. Mais de quelle partie de l'Arabie parle-t-il? C'eſt probablement de toutes les trois. *Alexandre*, dit-on, voulait établir le ſiége de ſon empire dans l'Arabie heureuſe. Il fit dire aux peuples de l'Yémen et de Saanna qu'il avait fait autant que *Bacchus*, et qu'il voulait être adoré comme lui. Or il eſt très-vraiſemblable que *Bacchus* étant adoré dans la grande Arabie, il l'était auſſi dans la pétrée et dans la déſerte. Les provinces pauvres ſe conforment toujours aux uſages des riches. Mais comment des Arabes adoraient-ils *Vénus*? C'eſt qu'ils adoraient les étoiles en reconnaiſſant pourtant un Dieu ſuprême. Et il eſt ſi vrai qu'ils adoraient l'être ſuprême, que de temps immémorial ils partageaient leurs champs en deux parts. La première pour DIEU, et la ſeconde pour l'étoile qu'ils affectionnaient le plus. (*e*) *Allah* fut toujours chez eux le nom de DIEU. Les peuples voiſins prononçaient *El*. Ainſi Babel ſur l'Euphrate était la ville de DIEU; Iſraël chez les Perſes ſignifiait voyant DIEU, et les Hébreux prirent ce nom d'*Iſraël* dans la ſuite, comme l'avoue le juif *Philon*. Tous les noms des anges perſans finiſſaient

(*e*) Voyez la préface de l'Alcoran dans *Sale*.

en *el*; meſſager de DIEU, ſoldat de DIEU, ami de DIEU. Les Juifs même au nom phénicien de DIEU *Iaho*, ajoutèrent auſſi le nom perſan *El*, dont ils firent *Eloi* ou *Eloa*.

Mais comment les Arabes adorèrent-ils *Vénus-Uranie*? *Vénus* eſt un mot latin, *Uranie* eſt grec; les Arabes ne ſavaient aſſurément ni le grec ni le latin, et ils étaient incomparablement plus anciens que les peuples de Grèce et d'Italie. Auſſi le nom arabe dont ils ſe ſervaient pour ſignifier l'étoile de *Vénus* était *Alilat*, et *Mercure* était *Atarid*, etc.

Le ſeul homme à qui ils euſſent accordé les honneurs divins était celui que les Grecs nommèrent depuis *Bacchus*; ſon nom arabe était *Bac*, ou *Urotal* ou *Miſem*. Ce ſera le ſeul homme diviniſé dont je parlerai, attendu la conformité prodigieuſe qui eſt entre lui et le *Moïſe* des Hébreux,

Ce *Bacchus* arabe était né comme *Moïſe* en Egypte, et il avait été élevé en Arabie vers le mont Sina que les Arabes appelaient *Niſa*. Il avait paſſé la mer Rouge à pied ſec avec ſon armée pour aller conquérir les Indes, et il y avait beaucoup de femmes dans cette armée. Il fit jaillir une fontaine de vin d'un rocher en le frappant de ſon thyrſe. Il arrêta le cours du ſoleil et de la lune. Il ſortait de ſa tête des rayons de lumière. Enfin on le nomma *Miſem* qui eſt un des noms de *Moïſe*, et qui ſignifie *ſauvé des eaux*, parce qu'on prétendait qu'il était tombé dans la mer pendant ſon enfance.

Toutes ces fables arabiques passèrent chez les premiers Grecs ; et *Orphée* chanta ces aventures. Rien n'est si ancien que cette fable. Peut-être est-elle allégorique. Jamais peuple n'inventa plus de paraboles que les Arabes. Ils les écrivaient d'ordinaire en vers. Ils s'assemblaient tous les ans dans une grande place à Ocad (*f*) où se tenait une foire qui durait un mois. On y donnait un prix au poëte qui avait récité le conte le plus extraordinaire. Celui de *Bacchus* avait sans doute un fondement réel.

CHAPITRE XII.

Des Grecs, de Socrate, et de la double doctrine.

On a tant parlé des Grecs que j'en dirai peu de chose. Je remarquerai seulement qu'ils adoraient un Dieu suprême, et qu'ils reconnaissaient l'immortalité de l'ame, à l'exemple des Asiatiques et des Egyptiens, non-seulement avant qu'ils eussent des historiens, mais avant qu'*Homère* eût écrit. *Homère* n'inventa rien sur les dieux, il les prit comme ils étaient. *Orphée* long-temps avant lui avait fait recevoir sa théogonie dans la Grèce. Dans cette théogonie tout commence par un chaos comme chez les Phéniciens et chez les Perses. Un artisan suprême débrouille ce chaos, et en forme le soleil, la lune, les étoiles, et la terre. Cet être suprême appelé *Zeus*, *Jupiter*, est le maître de tous les autres dieux, le dieu des dieux.

(*f*) Consultez la préface de la belle traduction anglaise de l'Alcoran.

Vous voyez à chaque pas cette théologie dans *Homère*. *Jupiter* ſeul aſſemble le conſeil, lui ſeul lance le tonnerre; il commande à tous les dieux, il les récompenſe, il les punit; il chaſſe *Apollon* du ciel; il donne le fouet à *Junon*, il l'attache entre le ciel et la terre avec une chaîne d'or; mais le bon homme *Homère* ne dit pas à quel point fixe cette chaîne fut accrochée. Le même *Jupiter* précipite *Vulcain* du haut du ciel ſur la terre, il menace le dieu *Mars*. Enfin, il eſt par-tout le maître.

Rien n'eſt plus clair dans *Homère* que l'ancienne opinion de l'immortalité de l'ame, quoique rien ne ſoit plus obſcur que ſon exiſtence. Qu'eſt-ce que l'ame chez tous les anciens poëtes, et chez tous les philoſophes? un je ne ſais quoi qui anime le corps, une figure légère, un petit compoſé d'air qui reſſemble au corps humain, et qui s'enfuit quand elle a perdu ſon étui. *Ulyſſe* en trouve par milliers dans les enfers. Le batelier *Caron* eſt continuellement occupé à les tranſporter dans ſa barque. Cette théologie eſt auſſi ridicule que tout le reſte, j'en conviens; mais elle démontre que l'immortalité de l'ame était un point capital chez les anciens.



Cela n'empêcha pas des ſectes entières de philoſophes de ſe moquer également de *Jupiter* et de l'immortalité de l'ame; et ce qu'il faut ſoigneuſement obſerver, c'eſt que la ſecte d'*Epicure*, qu'on peut regarder comme une ſociété d'athées, fut toujours très-honorée.

Je dis que c'était une société d'athées, car en fait de religion et de morale, admettre des dieux inutiles qui ne punissent ni ne récompensent, et n'en admettre point du tout, c'est précisément la même chose.

Pourquoi donc les épicuriens ne furent-ils jamais persécutés, et que *Socrate* fut condamné à boire la ciguë? Il faut absolument qu'il y ait eu une autre raison que celle du fanatisme pour condamner *Socrate*. Les épicuriens étaient les hommes du monde les plus sociables, et *Socrate* paraît avoir été le plus insociable. Il avoue lui-même, dans sa défense, qu'il allait de porte en porte dans Athènes prouver aux gens qu'ils étaient des sots. Il se fit tant d'ennemis qu'enfin ils vinrent à bout de le condamner à mort; après quoi on lui demanda bien pardon. C'est précisément (au pardon près) l'aventure de *Vanini*. Il disputait aigrement dans Toulouse contre des conseillers de justice. Ils lui persuadèrent qu'il était athée et sorcier, et ils le firent brûler en conséquence. Ces horreurs sont plus communes chez les chrétiens que dans l'ancienne Grèce.

L'évêque *Warburton*, dans son très-étrange livre de la divine légation de *Moïse*, (g) prétend que les philosophes qui enseignaient l'immortalité de l'ame n'en croyaient rien du tout. Il se tourne de tous les sens, pour prouver que tous ceux qu'on nomme *les anciens sages*, avaient une double doctrine, la publique et la secrète; qu'ils prêchaient en public l'immor-

(g) Tome II, liv III.

talité de l'ame pour contenir le ſot peuple, et qu'ils s'en moquaient tous en particulier avec les gens d'eſprit. C'eſt-là, je l'avoue, une ſingulière aſſertion pour un évêque. Mais quelle néceſſité y avait-il pour ces philoſophes de dire tout haut ce qu'ils ne croyaient pas en ſecret, puiſqu'il était permis aux épicuriens de dire hautement que tout périt avec le corps, et que les pyrrhoniens pouvaient douter de tout impunément? Qui pouvait forcer les philoſophes à mentir le matin pour dire le ſoir la vérité? Des coquins pouvaient en Grèce comme ailleurs abuſer des paroles d'un ſage, et lui intenter un procès. On a mis en juſtice des membres du parlement pour leurs paroles; mais cela ne prouve pas que la chambre des communes ait deux doctrines différentes.

Cette double doctrine dont veut parler notre *Warburton* était principalement dans le myſtères d'*Iſis*, de *Cérès*, d'*Orphée* et non chez les philoſophes. On enſeignait l'unité de DIEU dans ces myſtères, tandis qu'en public on ſacrifiait à ces dieux ridicules. Voilà ce qui eſt d'une vérité inconteſtable. Toutes les formules des myſtères atteſtent l'adoration d'un Dieu unique. C'eſt préciſément comme s'il y avait chez les papiſtes des congrégations de ſages, qui après avoir aſſiſté à la meſſe de S^te^ *Urſule* et des onze mille vierges, de St *Roch* et de ſon chien, de St *Antoine* et de ſon cochon, allaſſent enſuite déſavouer ces étonnantes bêtiſes dans une aſſemblée particulière; mais au contraire, les confréries de papiſtes enchériſſent encore ſur

les superstitions auxquelles on les force. Leurs pénitens blancs, gris et noirs, habillés, en masque, se fouettent en l'honneur de ces beaux saints, au lieu d'adorer DIEU en hommes raisonnables.

Warburton, pour prouver que les Grecs avaient deux doctrines, l'une pour l'aréopage et l'autre pour leurs amis, cite *César*, *Caton* et *Cicéron* qui dirent en plein sénat, dans l'examen du procès de *Catilina*, que la mort n'est point un mal, que c'est la fin de toutes les sensations, qu'il n'y a rien après nous. Mais *César*, *Caton* et *Cicéron* n'étaient pas grecs. Expliquaient-ils ainsi leur doctrine secrète à trois ou quatre cents de leurs confidens en plein sénat?

Cet évêque pouvait encore ajouter que dans la tragédie de la Troade de *Sénèque*, le chœur disait secrétement au peuple romain assemblé :

Post mortem nihil est, ipsaque mors nihil.
Quæris quo jaceant post obitum loco?
Quo non nata jacent.

Rien n'est après la mort, la mort même n'est rien.
Après la vie où pourrai-je être?
Où j'étais avant que de naître. (1)

Quand on a fait sentir toutes ces disparates, toutes ces inconséquences de *Warburton*, il s'est fâché, il n'a répondu ni avec des raisons ni avec de la politesse, il a ressemblé à ces femmes qu'on prend sur le fait et qui n'en deviennent que plus hardies et plus méchantes : *nihil est audacius istis deprehensis*. L'ardeur de son cou-

(1) *Cyrano de Bergerac*, dans sa tragédie d'Agrippine, fait dire à *Séjan* :
Une heure après la mort notre ame évanouie
Devient ce qu'elle était une heure avant la vie.

rage l'a emporté encore plus loin, comme nous le verrons en traitant de la religion juive.

CHAPITRE XIII.

Des Romains.

Soyons auſſi courts ſur les Romains que ſur les Grecs. C'eſt la même religion, les mêmes dieux principaux, le même *Jupiter* maître des dieux et des hommes, les mêmes champs Elyſées, le même Tartare, les mêmes apothéoſes; et quoique la ſecte d'*Epicure* eût un très-grand crédit; quoiqu'on ſe moquât publiquement des augures, des aruſpices, des champs Elyſées et des enfers, la religion romaine ſubſiſta juſqu'à la ruine de l'empire.

Il eſt conſtant par toutes les formules, que les Romains reconnaiſſaient un ſeul Dieu ſuprême. Ils ne donnaient qu'au ſeul *Jupiter* le titre de très-grand et très-bon, *optimus maximus.* La foudre n'était qu'entre ſes mains. Tous les autres dieux peuvent ſe comparer aux ſaints et à la vierge que l'Italie adore aujourd'hui. En un mot plus nous avançons dans la connaiſſance des peuples policés, plus nous découvrons par-tout un Dieu, comme on l'a déjà dit.



Notre *Warburton*, dont le ſens eſt toujours l'ennemi du ſens commun des autres hommes, oſe nous aſſurer dans la préface de la ſeconde partie de ſa *Légation*, que les Romains feſaient peu de cas de *Jupiter*; il veut s'appuyer de l'autorité de *Cicéron*; il prétend que cet orateur

dans son oraison pour *Flaccus*, dit *qu'il n'est pas de la majesté de l'empire de reconnaître un seul Dieu*. Il cite les paroles latines, *majestatem imperii non decuisse ut unus tantùm Deus colatur.* Qui le croirait! il n'y a pas un mot, ni dans l'oraison pour *Flaccus*, ni dans aucune autre, qui ait le moindre rapport à cette citation prétendue de *Cicéron*; elle appartient toute entière à notre évêque qui par cette fraude, non fraude pieuse, mais fraude impudente, a voulu tromper le monde. Il s'est imaginé que personne ne se donnerait la peine de feuilleter *Cicéron* et de découvrir son imposture; il s'est trompé en cela comme dans tout le reste; et désormais on n'aura pas plus de foi à ses commentaires sur *Cicéron* qu'à ceux qu'il nous a donnés sur *Shakespeare*.

Ce qui est peut-être de plus estimable chez ce peuple roi, c'est que pendant neuf cents années il ne persécuta personne pour ses opinions. Il n'a point à se reprocher de ciguë. La tolérance la plus universelle fut son partage. Ces sages conquérans assiégeaient-ils une ville, ils priaient les dieux de la ville de vouloir bien passer dans leur camp. Dès qu'elle était prise, ils allaient sacrifier dans le temple des vaincus. C'est ainsi qu'ils méritèrent de commander à tant de nations.

On ne les vit point égorger les Toscans pour réformer l'art des aruspices, qu'ils tenaient d'eux. Personne ne mourut à Rome pour avoir mal parlé des poulets sacrés. Les Egyptiens couverts de mépris eurent à Rome un temple d'*Isis*; les Juifs plus méprisés encore y eurent

des synagogues après leurs sanglantes rebellions. Le peuple conquérant était le peuple tolérant.

Il faut avouer qu'il ne traita mal les chrétiens qu'après que ces nouveaux venus eurent déclaré hautement, et à plusieurs reprises, qu'ils ne pouvaient souffrir d'autre culte que le leur. C'est ce que nous ferons voir évidemment quand nous en serons à l'établissement du christianisme.

Commençons par examiner la religion juive, dont le christianisme et le mahométisme sont sortis.

CHAPITRE XIV.

Des Juifs et de leur origine.

TOUTES les nations (excepté toujours les Chinois) se vantent d'une foule d'oracles et de prodiges; mais tout est prodige et oracle dans l'histoire juive sans exception. On a tant écrit sur cette matière qu'il ne reste plus rien à découvrir. Nous ne voulons ni répéter tous ces miracles continuels, ni les combattre; nous respectons la mère de notre religion. Nous ne parlerons du merveilleux judaïque qu'autant qu'il pourra servir à établir les faits. Nous examinerons cette histoire comme nous ferions de celle de *Tite-Live* ou d'*Hérodote*. Cherchons par les seules lumières de la raison ce qu'étaient les Juifs, d'où ils venaient quand ils s'établirent dans la Palestine, quand leur religion fut fixée, quand ils écrivirent; instruisons-nous et tâchons de ne pas scandaliser les faibles; ce qui est bien difficile, quand on veut dire la vérité.

Nous ne trouvons guère plus de lumière chez les étrangers ſur le petit peuple hébreu, que nous n'en trouvons ſur les Francs, ſur les Irlandais et ſur les Baſques. Tous les livres égyptiens ont péri, leur langue a eu le même ſort. Nous n'avons plus les auteurs perſans, chaldéens et ſyriens, qui auraient pu nous inſtruire ; nous voyageons ici dans un déſert où des animaux ſauvages ont vécu. Tâchons de découvrir quelques traces de leurs pas.

Les Juifs étaient-ils originairement une horde vagabonde d'Arabes du déſert qui s'étend entre l'Egypte et la Syrie ? cette horde s'étant multipliée s'empara-t-elle de quelques villages vers la Phénicie ? Rien n'eſt plus vraiſemblable. Leur tour d'eſprit, leur goût pour les paraboles et pour le merveilleux incroyable, leur extrême paſſion pour le brigandage, tout concourt à les faire regarder comme une nation très-nouvellement établie, qui ſortait d'une petite horde arabe.

Il y a plus ; ils prétendent dans leur hiſtoire que des tribus Arabes et eux deſcendent du même père ; que des enfans de quelques paſteurs errans, qu'ils appellent *Abraham*, *Loth*, *Eſaü*, habitèrent des contrées d'Arabie. Voilà bien des conjectures : mais il ne reſte aucun monument qui puiſſe les appuyer.

Si l'on examine ce grand procès avec le ſeul bon ſens ; on ne peut regarder les livres juifs comme des preuves. Ils ne ſont point juges en leur propre cauſe. Je ne crois point *Tite-Live* quand il nous dit que *Romulus* était fils du dieu

Mars ; je ne crois point nos premiers auteurs anglais quand ils disent que *Vortiger* était sorcier ; je ne crois point les vieilles histoires des Francs qui rapportent leur origine à *Francus* fils d'*Hector*. Je ne dois pas croire les Juifs sur leur seule parole, quand ils nous disent des choses extraordinaires. Je parle ici selon la foi humaine, et je me garde bien de toucher à la foi divine. Je cherche donc ailleurs quelque faible lumière, à la lueur de laquelle je puisse découvrir les commencemens de la nation juive.

Plus d'un ancien auteur dit que c'était une troupe de lépreux qui fut chassée de l'Egypte par le roi *Amasis*. Ce n'est-là qu'une présomption. Elle acquiert un degré de probabilité par l'aveu que les Juifs font eux-mêmes, qu'ils s'enfuirent d'Egypte, et qu'ils étaient fort sujets à la lèpre ; mais ces deux degrés de probabilité, le consentement de plusieurs anciens, et l'aveu des Juifs sont encore loin de former une certitude.

Diodore de Sicile raconte, d'après les auteurs égyptiens qu'il a consultés, que le même *Amasis* ayant eu la guerre avec *Actisan* roi d'Ethiopie, cet *Actisan* vainqueur fit couper le nez et les oreilles à une horde de voleurs, qui avait infesté l'Egypte pendant la guerre. Il confina cette troupe de brigands dans le désert de Sinaï, où ils firent des filets avec lesquels ils prirent des cailles dont ils se nourrirent. Ils habitèrent le pays qu'on appela depuis d'un nom qui signifie en langue égyptienne *nez coupé*, et que les Grecs exprimèrent par celui de *Rhinocolure*. Ce passage auquel on a fait trop peu d'attention,

joint à l'ancienne tradition que les Hébreux étaient une troupe de lépreux chassés d'Egypte, semble jeter quelque jour sur leur origine. Ils avouent qu'ils ont été à la fois lépreux et voleurs ; ils disent, qu'après avoir volé les Egyptiens ils s'enfuirent dans ce même désert, où fut depuis *Rhinocolure*. Ils spécifient que la sœur de leur *Moïse* eut la lèpre ; ils s'accordent avec les Egyptiens sur l'article des cailles.

Il est donc vraisemblable, humainement parlant et abstraction faite de tout merveilleux, que les Juifs étaient des Arabes-vagabonds sujets à la lèpre, qui venaient piller quelquefois les confins d'Egypte, et qui se retirèrent dans le désert d'Horeb et de Sinaï, quand on leur eut coupé le nez et les oreilles. Cette haine qu'ils manifestèrent depuis contre l'Egypte donne quelque force à cette conjecture. Ce qui peut encore augmenter la probabilité, c'est que l'égyptien *Appion* d'Alexandrie, qui écrivit du temps de *Caligula* une histoire de son pays, et un autre auteur nommé *Cheucres* de la ville de Mendès, assurent tous deux que ce fut sous le roi ou pharaon *Amasis* que les Juifs furent chassés. Nous avons perdu leurs écrits, mais le juif *Josephe*, qui écrivit contre *Appion* après la mort de cet égyptien, ne le combat point sur l'époque d'*Amasis*. Il le réfute sur d'autres points ; et tous ces autres points prouvent que les Egyptiens avaient écrit autant de faussetés sur les Juifs qu'on reprochait aux Juifs d'en avoir écrit eux-mêmes.

Flavien Josephe fut le seul juif qui passa chez

les Romains pour avoir quelque bon ſens. Cependant cet homme de bon ſens rapporte ſérieuſement la fable des Septante et d'*Ariſtée*, dont *Vandale* et tant d'autres ont fait voir le ridicule et l'abſurdité. Il ajoute à cette ineptie que le roi d'Egypte *Ptolomée Philadelphe*, ayant demandé aux traducteurs comment il ſe pouvait faire que des livres auſſi ſages que ceux des Juifs n'euſſent été jamais connus d'aucune nation, on répondit à *Ptolomée* que ces livres étaient trop divins pour que des profanes oſaſſent jamais les citer, et que DIEU ne pouvait le permettre.

Remarquez qu'on feſait cette belle réponſe dans les temps mêmes qu'on mettait ces livres entre les mains des profanes. *Joſephe* ajoute que tous les étrangers qui avaient été aſſez hardis pour d[illegible]un mot des lois juives, avaient été ſur le champ punis de DIEU; que l'hiſtorien *Théopompe* ayant eu deſſein ſeulement d'en inſérer quelque choſe dans ſon ouvrage, il devint fou ſur le champ; mais qu'au bout de trente jours DIEU lui ayant fait connaître dans un ſonge qu'il ne fallait pas parler des Juifs, il demanda bien pardon à DIEU et rentra dans ſon bon ſens.

Joſephe dit encore que le poëte *Théodecte* ayant oſé parler des Juifs, dans une de ſes tragédies, était devenu aveugle incontinent, et que DIEU ne lui rendit la vue que quand il eut bien demandé pardon et fait pénitence.

Si un homme qui paſſe pour le ſeul hiſtorien juif qui ait écrit raiſonnablement, a dit de ſi plates extravagances, que faut-il penſer des

autres? Je parle toujours humainement, je me mets toujours à la place d'un homme qui n'ayant jamais entendu parler ni des Juifs ni des chrétiens, lirait ces livres pour la première fois ; et n'étant point illuminé par la grâce, aurait le malheur de n'en croire que sa faible raison, en attendant qu'il fût éclairé d'en-haut.

CHAPITRE XV.

Quand les Juifs commencèrent-ils à demeurer dans les villes, quand écrivirent-ils, quand eurent-ils une religion fixe et déterminée?

On ne peut ici que consulter les Juifs eux-mêmes, confronter ce qu'ils rapportent, et voir ce qui est le plus probable.

Selon eux, ils demeurèrent sous des tentes dans un désert au nombre de six cents trente mille combattans, ce qui fesait environ trois millions de personnes en comptant les vieillards, les femmes et les enfans. Cela fortifie la conjecture qu'ils étaient des Arabes, puisqu'ils n'habitaient que des tentes et qu'ils changeaient souvent de lieu. Mais comment trois millions d'hommes auraient-ils eu des tentes, s'ils s'étaient enfuis d'Egypte au travers de la mer? Chaque famille avait-elle porté sa tente sur son dos? Ils n'avaient pas demeuré sous des tentes en Egypte. Une preuve qu'ils étaient du nombre de ces Arabes errans qui ont de l'aversion pour les demeures des villes, c'est que lorsqu'ils eurent pris Jéricho, ils le rasèrent et ne se fixèrent

nulle

nulle part: car ne jugeant ici qu'en profanes, et par les feules lumières de notre raifon, ce n'eft pas à nous de parler des trompettes qui firent tomber les murs de Jéricho. C'eft un de ces miracles que DIEU fefait tous les jours, et que nous n'ofons difcuter.

Quoi qu'il en foit, ils difent n'avoir eu une ville capitale, n'avoir été fixés à Jérufalem que du temps de *David*; et, felon eux, entre leur fuite d'Égypte et leur établiffement à Jérufalem, il y a environ quatre cents cinquante années. Je n'examine pas ici leur chronologie, fur laquelle ils fe contredifent continuellement; car, à bien compter, il y aurait plus de fix cents ans entre *Moïfe* et *David*. Je vois feulement qu'ils ont vécu dans la Paleftine en arabes vagabonds pendant plufieurs fiècles, attaquant tous leurs voifins l'un après l'autre, pillant tout, ravageant tout, n'épargnant ni fexe ni âge, tantôt vainqueurs, tantôt vaincus, et très-fouvent efclaves.

Cette vie vagabonde, cette fuite continuelle de meurtres, cette alternative fanglante de victoires et de défaites, ces temps fi longs de fervitude, leur permirent-ils d'apprendre à écrire et d'avoir une religion fixe? N'eft-il pas de la plus grande vraifemblance, qu'ils ne commencèrent à former des lois et des hiftoires par écrit que fous leurs rois, et qu'auparavant ils n'avaient qu'une tradition vague et incertaine?

Jetons les yeux fur toutes les nations de notre occident, depuis Archangel jufqu'à Gibraltar; y en a-t-il une feule qui ait eu des lois et une

histoire par écrit avant d'être rassemblée dans des villes ? Que dis-je ? y a-t-il un seul peuple sur la terre qui ait eu des archives avant d'être bien établi ? Comment les Juifs auraient-ils eu seuls cette prérogative ?

CHAPITRE XVI.

Quelle fut d'abord la religion des Juifs ?

Nous trouvons dans le livre intitulé *Josué* ces propres paroles que ce chef sanguinaire dit à la horde juive, après s'être emparé de trente-un chefs de ces villages, appelés *rois* dans la Bible : (b) *Choisissez aujourd'hui ce qu'il vous plaira, et voyez qui vous devez plutôt adorer, ou les dieux que vos pères ont servi dans la Mésopotamie, ou les dieux des Amorrhéens au pays desquels vous habitez ; mais pour ce qui est de moi et de ma maison, nous servirons Adonaï ; et le peuple répondit : A* DIEU *ne plaise que nous abandonnions Adonaï, et que nous servions d'autres dieux.*

Il est évident par ce passage que les Juifs y sont supposés avoir adoré *Isis* et *Osiris* en Egypte, et les étoiles en Mésopotamie. *Josué* leur demande s'ils veulent adorer encore ces étoiles, ou *Isis* et *Osiris*, ou *Adonaï* le Dieu des Phéniciens au milieu desquels ils se trouvent ? Le peuple répond *qu'il veut adorer Adonaï*, le Dieu des Phéniciens. C'était peut-être une politique bien entendue que d'adopter le Dieu des vaincus pour les mieux gouverner. Les barbares qui détruisirent l'empire romain, les Francs qui sacca-

(b) Chap. XXIV, v. 15 et 16.

gèrent les Gaules, les Turcs qui subjuguèrent les arabes mahométans, tous ont eu la prudence d'embrasser la religion des vaincus pour les mieux accoutumer à la servitude. Mais est-il probable qu'une si petite horde de barbares juifs ait eu cette politique?

Voici une seconde preuve beaucoup plus forte que ces Juifs n'avaient point encore de religion déterminée. C'est que *Jephté*, fils de *Galaad* et d'une fille de joie, élu capitaine de la horde errante, dit aux Moabites: (*i*) *Ce que votre Dieu Chamos possède ne vous est-il pas dû de droit? Et ce que le nôtre s'est acquis par ses victoires ne doit-il pas être à nous?* Certes il est évident qu'alors les Juifs regardaient *Chamos* comme un véritable Dieu; il est évident qu'ils croyaient que chaque petit peuple avait son dieu particulier, et que c'était à qui l'emporterait du dieu juif, ou du dieu moabite.

Apportons une troisième preuve non moins sensible. Il est dit au premier chapitre des Juges: (*k*) *Adonaï se rendit maître des montagnes; mais il ne put vaincre les habitans des vallées, parce qu'ils avaient des chariots armés de faux* Nous ne voulons pas examiner si les habitans de ces cantons hérissés de montagnes pouvaient avoir des chars de guerre, eux qui n'eurent jamais que des ânes. Il suffit d'observer que le Dieu des Juifs n'était alors qu'un dieu local qui avait du crédit dans les montagnes et point du tout dans les vallées, à l'exemple de tous les autres petits dieux du

(*i*) Chap. II, v. 24. (*k*) Chap. I, v. 19.

pays qui possédaient chacun un district de quelques milles, comme *Chamos*, *Moloch*, *Remphan*, *Belphegor*, *Astarot*, *Baal-Bérith*, *Baal-Zébuth* et autres marmousets.

Une quatrième preuve, plus forte que toutes les autres, se tire des prophètes. Aucun d'eux ne cite les lois du Lévitique, ni du Deutéronome, mais plusieurs assurent que les Juifs n'adorèrent point *Adonaï* dans le désert, ou qu'ils adorèrent aussi d'autres dieux locaux. *Jérémie* dit que (*l*) *le seigneur Melchom s'était emparé du pays de Gad.* Voilà donc *Melchom* reconnu dieu, et si bien reconnu pour dieu par les Juifs, que c'est ce même *Melchom* à qui *Salomon* sacrifia depuis sans qu'aucun prophète l'en reprît.

Jérémie dit encore quelque chose de bien plus fort, il fait ainsi parler DIEU : (*m*) *Je n'ai point ordonné à vos pères, quand je les ai tirés d'Egypte, de m'offrir des holocaustes et des victimes.* Y a-t-il rien de plus précis ? peut-on prononcer plus expressément que les Juifs ne sacrifièrent jamais au dieu *Adonaï* dans le désert ?

Amos va beaucoup plus loin. Voici comme il fait parler DIEU : (*n*) *Maison d'Israël, m'avez-vous offert des hosties et des sacrifices dans le désert pendant quarante ans ? vous y avez porté le tabernacle de votre Moloch, l'image de vos idoles et l'étoile de votre Dieu.*

On sait que tous les petits peuples de ces contrées avaient des dieux ambulans qu'ils

(*l*) Chap. XLIX, v. 1. (*m*) Chap. VII, v. 22.
(*n*) Chap. V, v. 25 et 26.

mettaient dans des petits coffres, que nous appellons *arche*, faute de temple. Les villages les plus voisins de l'Arabie adoraient des étoiles, et mettaient une petite figure d'étoile dans leur coffre.

Cette opinion que les Juifs n'avaient point adoré *Adonaï* dans le désert fut toujours si répandue, malgré l'Exode et le Lévitique, que *St Etienne* dans son discours au sanhédrin, n'hésite pas à dire : (*o*) *Vous avez porté le tabernacle de Moloch et l'astre de votre Dieu Rempham, qui sont des figures que vous avez faites pour les adorer* (pendant quarante ans.).

On peut répondre que cette adoration de *Melchom*, de *Moloch*, de *Rempham*, etc. était une prévarication. Mais une infidélité de quarante années, et tant d'autres dieux adorés depuis, prouvent assez que la religion juive fut très-long-temps à se former.

Après la mort de *Gédéon* il est dit que (*p*) *les Juifs adorèrent Baal-Bérith. Baal* est la même chose qu'*Adonaï*, il signifie le Seigneur. Les Juifs commençaient probablement alors à apprendre un peu la langue phénicienne, et rendaient toujours leurs hommages à des dieux phéniciens. Voilà pourquoi le culte de *Baal* se perpétua si long-temps dans Israël.

Une cinquième preuve que la religion juive n'était point du tout formée, est l'aventure de

(*o*) Act. des apôtres, chap. VII, v. 42.

(*p*) Juges, chap. VIII, v. 3 et chap. IX, v. 4.

Micbas rapportée dans le livre des Juges. (q) Une juive de la montagne d'Ephraïm, femme d'un nommé *Micbas*, ayant perdu onze cents ficles d'argent, ce-qui eft une fomme exorbitante pour ce temps-là, un de fes fils, qui les lui avait apparemment volés, les lui rendit. Cette bonne juive, pour remercier DIEU d'avoir trouvé fon argent, en mit à part deux cents ficles pour faire jetter en fonte des idoles qu'elle enferma dans une petite chapelle portative. Un juif de Bethléem qui était lévite fe chargea d'être le prêtre de ce petit temple idolâtre, moyennant cinq écus par an et deux habits. Cette bonne femme s'écria alors: DIEU *me fera du bien, parce que j'ai chez moi un prêtre de la race de Lévi.*

Quelques jours après, fix cents hommes de la tribu de *Dan*, allant au pillage felon la coutume des Juifs, et voulant faccager le village de Laïs, pafsèrent auprès de la maifon de *Micbas*. Ils rencontrèrent le lévite, et lui demandèrent fi leur brigandage ferait heureux? Le lévite les affura du fuccès; ils le prièrent de quitter fa maîtreffe et d'être leur prêtre. L'aumônier de *Micbas* fe laiffa gagner; la tribu de *Dan* emmena donc le prêtre et les dieux, et alla tuer tout ce qu'elle rencontra dans le village de Laïs, qui fut depuis appelé *Dan*. La pauvre femme courut après eux avec des clameurs et des larmes. Ils lui dirent: *Pourquoi criez-vous ainfi?* Elle leur répondit: *Vous m'emportez mes dieux et mon prêtre et tout ce que j'ai, et vous me demandez pourquoi je crie.*

(q) *Juges* Chap. XVII.

La Vulgate met cette réponse sur le compte du mari même de *Michas*; mais soit qu'elle eût encore son mari, soit qu'elle fût veuve, soit que le mari ou la femme ait crié, il demeure également prouvé que la *Michas* et son mari, et ses enfans, et le prêtre des *Michas*, et toute la tribu de *Dan* étaient idolâtres.

Ce qui est encore plus singulier et plus digne de l'attention de quiconque veut s'instruire, c'est que ces mêmes Juifs (r) qui avaient ainsi saccagé la ville et le pays de Dan, qui avaient volé les petits dieux de leurs frères, placèrent ces dieux dans la ville de Dan, et choisirent pour servir ces dieux un petit-fils de *Moïse* avec sa famille. Du moins cela est écrit ainsi dans la Vulgate.

Il est difficile de concevoir que le petit-fils et toute la famille d'un homme qui avait vu DIEU face à face, qui avait reçu de lui deux tables de pierre, qui avait été revêtu de toute la puissance de DIEU même pendant quarante années, eussent été réduits à être chapelains de l'idolâtrie pour un peu d'argent. Si la première loi des Juifs eût été alors de n'avoir aucun ouvrage de sculpture, comment les enfans de *Moïse* se seraient-ils faits tout d'un coup prêtres d'idoles? On ne peut donc douter, d'après les livres mêmes des Juifs, que leur religion était très-incertaine, très-vague, très-peu établie, telle enfin qu'elle devait être chez un petit peuple de brigands vagabonds, vivans uniquement de rapines.

(r) Juges, chap. XVIII, v. 30.

CHAPITRE XVII.

Changemens continuels dans la religion juive jusqu'au temps de la captivité.

LORSQU'IL ne resta que deux tribus et quelques lévites à la maison de *David*, *Jéroboam*, à la tête des dix autres tribus, adora d'autres dieux que *Roboam* fils de *Salomon*. C'est du moins encore une preuve sans réplique, que la religion juive était bien loin d'être formée. *Roboam* de son côté adora des divinités dont on n'avait point encore entendu parler. Ainsi la religion juive, telle qu'elle paraît ordonnée dans le Pentateuque, fut entièrement négligée. Il est dit dans l'histoire (*s*) des Rois, qu'*Achas* roi de Jérusalem prit les rites de la ville de Damas, et fit faire un autel tout semblable à celui du temple de Damas. Voilà certainement une religion bien chancelante et bien peu d'accord avec elle-même.

Pendant le règne d'*Achas* sur Jérusalem, lorsqu'*Osée* régnait sur les dix tribus d'Israël, *Salmanasar* prit cet *Osée* dans Samarie et le chargea de chaînes; il chassa toutes les dix tribus du pays, et fit venir en leur place des Babyloniens, des Chutéens, des Emathéens, etc. On n'entendit plus parler de ces dix tribus; personne ne sait aujourd'hui ce qu'elles sont devenues : elles disparurent de la terre avant qu'elles eussent une religion à elles.

(*s*) Liv. II. chap. XVI.

Mais

Mais les petits rois de Jérusalem n'eurent pas long-temps à se réjouir de la destruction de leurs frères. *Nabuchodonosor* emmena captifs à Babylone et le roi de Juda *Joachim*, et un autre roi nommé *Sédéckias*, que ce conquérant avait établi à la place de *Joachim*. Il fit crever les yeux à *Sédéckias*, fit mourir ses enfans, brûla Jérusalem, abattit les murailles, toute la nation fut emmenée esclave dans les Etats du roi de Babylone.

Il est vrai que toutes ces aventures sont racontées dans le livre des Rois et dans celui des Paralipomènes, de la manière la plus confuse et la plus contradictoire. Si on voulait concilier toutes les contradictions des livres juifs, il faudrait un volume beaucoup plus gros que la Bible. Remarquons seulement que ces contradictions sont une nouvelle preuve que rien ne fut clairement établi chez cette nation.

Il est démontré, autant qu'on peut démontrer en histoire, que la religion des Juifs ne fut, du temps de leur vie errante et du temps de leurs rois, qu'un ramas confus et contradictoire des rites de leurs voisins. Ils empruntent les noms de Dieu chez les Phéniciens; ils prennent les anges chez les Perses; ils ont l'arche errante des Arabes; ils adoptent le baptême des Indiens, la circoncision des prêtres d'Egypte, leurs vêtemens, leur vache rousse, leurs chérubins, qui ont une tête de veau et une tête d'épervier, leur bouc *Hazazel* et cent autres cérémonies. Leur loi (en quelque temps qu'elle ait été écrite) leur défend expressément tout ouvrage de sculpture, et leur temple

en eſt rempli. Leur roi *Salomon*, après avoir conſulté le Seigneur, place douze figures de veau au milieu du temple, et des chérubins à quatre têtes dans le ſanctuaire, avec un ſerpent d'airain. Tout eſt contradictoire; tout eſt inconſéquent chez eux, ainſi que dans preſque toutes les nations. C'eſt la nature de l'homme; mais le peuple de DIEU l'emporte en cela ſur tous les hommes.

Les Juifs changèrent toujours de rites juſqu'au temps d'*Eſdras* et de *Néhémie*; mais ils ne changèrent jamais de mœurs, de leur propre aveu. Voyons en peu de mots quelles ſont ces mœurs, après quoi nous examinerons quelle fut leur religion au retour de Babylone.

CHAPITRE XVIII.

Mœurs des Juifs.

NOUS ne pouvons mieux faire que de renvoyer ici à ce que dit milord *Bolingbroke* des mœurs antiques de ce peuple, dans les chapitres VII et VIII de ſon *Examen important*, écrit en 1736. Peut-être ſon récit eſt-il un peu violent, mais on doit convenir qu'il eſt véritable.

Voyez Tome II, page 273.

CHAPITRE XIX.

De la religion juive au retour de la captivité de Babylone.

Plusieurs ſavans, après avoir conféré tous les textes de la Bible, ont cru que les Juifs n'eurent une théologie bien conſtatée que du temps de *Néhémie*, après la captivité de Babylone. Il ne reſtait que deux tribus et demie de toute la race juive; leurs livres étaient perdus; le Pentateuque même avait été très-long-temps inconnu. Il n'avait été trouvé que ſous le roi *Joſias*, trente-ſix ans avant la ruine de Jéruſalem et la captivité.

Le quatrième livre des Rois (*t*) dit qu'un grand-prêtre nommé *Helcias* trouva ce livre en comptant de l'argent: il le donna à ſon ſecrétaire *Saphan*, qui le porta de ſa part au roi; le grand-prêtre *Helcias* pouvait bien prendre la peine de le porter lui-même. Il s'agiſſait de la loi de la nation, d'une loi écrite par DIEU même. On n'envoie pas un tel livre à un ſouverain par un commis avec un compte de recette et de dépenſe. Les ſavans ont fort ſoupçonné ce prêtre *Helcias* ou *Helciah*, ou *Helkia* d'avoir lui-même compilé le livre. Il peut y avoir fait quelques additions, quelques corrections, quoiqu'un livre divin ne doive jamais être corrigé ni amplifié; mais le grand *Newton* penſe que le livre avait été écrit par *Samuel* et il en donne des preuves aſſez ſpécieuſes. Nous verrons

(*t*) Rois, liv. IV, chap. XXII, v. 8 et II Paralip. chap. XXXIV, v. 14.

dans la suite de cet ouvrage sur quoi les savans se sont fondés en assurant que le Pentateuque ne pouvait avoir été écrit par *Moïse*.

Quoi qu'il en soit, presque tous les hommes versés dans la connaissance de l'antiquité conviennent que ce livre n'a été public chez les Juifs que depuis *Esdras*, et que la religion juive n'a reçu une forme constante que depuis ce temps-là. Ils disent que le mot seul d'*Israël* suffit pour convaincre que les Juifs n'écrivirent plusieurs de leurs livres que pendant leur captivité en Chaldée, ou immédiatement après, puisque ce mot est chaldéen; cette raison ne nous paraît pas péremptoire. Les Juifs pouvaient très-bien avoir emprunté ce mot long-temps auparavant d'une nation voisine.

Mais ce qui est plus positif, et ce qui semble avoir plus de poids, c'est la quantité prodigieuse de termes persans qu'on trouve dans les écrits juifs. Presque tous les noms qui finissent en *el* ou en *al* sont ou persans ou chaldéens. *Babel*, porte de Dieu; *Bathuel*, venant de Dieu; *Phegor-Béel*, ou *Béel-Phegor*, Dieu du précipice; *Zebuth-Béel*, ou *Béel-Zebuth*, Dieu des insectes; *Bethel*, maison de Dieu; *Daniel*, jugement de Dieu; *Gabriel*, homme de Dieu; *Jabel*, affligé de Dieu; *Jaïel*, la vie de Dieu; *Israël*, voyant Dieu; *Oziel*, force de Dieu; *Raphaël*, secours de Dieu; *Uriel*, le feu de Dieu.

Les noms et le ministère des anges sont visiblement pris de la religion des mages. Le mot de *Sathan* est pris du Persan. La création du monde

en ſix jours a un tel rapport à la création que les anciens mages diſent avoir été faite en ſix gahambars, qu'il ſemble en effet que les Hébreux aient puiſé une grande partie de leurs dogmes chez ces mêmes mages, comme ils en prirent l'écriture lorſqu'ils furent eſclaves en Perſe.

Ce qui achève de perſuader quelques ſavans, qu'*Eſdras* refit entièrement tous les livres juifs, c'eſt qu'ils paraiſſent tous du même ſtyle.

Que réſulte-t-il de toutes ces obſervations ? obſcurité et incertitude.

Il eſt étrange qu'un livre écrit par DIEU même pour l'inſtruction du monde entier, ait été ſi long-temps ignoré, qu'il n'y en ait eu qu'un exemplaire trente-ſix ans avant la captivité des deux tribus ſubſiſtantes, qu'*Eſdras* ait été obligé de le rétablir, qu'étant fait pour toutes les nations, il ait été abſolument ignoré de toutes les nations, et que la loi qu'il contient étant éternelle, DIEU lui-même l'ait abolie.

CHAPITRE XX.

Que l'immortalité de l'ame n'eſt ni énoncée, ni même ſuppoſée dans aucun endroit de la loi juive.

QUEL que ſoit l'auteur du Pentateuque, ou plutôt quels que ſoient les écrivains qui l'ont compilé, en quelque temps qu'on l'ait écrit, en quelque temps qu'on l'ait publié, il eſt toujours de la plus grande certitude que le ſyſtème d'une vie future, d'une ame immortelle ne ſe trouve

dans aucun endroit de ce livre. Il eſt ſûr que preſque toutes les nations dont les Juifs étaient entourés, Grecs, Chaldéens, Perſans, Egyptiens, Syriens etc. admettaient l'immortalité de l'ame, et que les Juifs n'avaient pas ſeulement examiné cette queſtion.

On ſait aſſez que, ni dans le Lévitique ni dans le Deutéronome, le législateur qu'on fait parler ne les menace d'aucune peine après la mort, et ne leur promet aucune récompenſe. Il y a eu de grandes ſectes de philoſophes dans toute la terre, qui ont nié l'immortalité de l'ame depuis Pékin juſqu'à Rome; mais ces ſectes n'ont jamais fait une législation. Aucun législateur n'a fait entendre qu'il n'y a de peine et de récompenſe que dans cette vie. Le législateur des Juifs, au contraire, a toujours dit, répété, inculqué que DIEU ne punirait les hommes que de leur vivant. Cet auteur, quel qu'il ſoit, fait dire à DIEU même: *Honorez père et mère afin que vous viviez long-temps;* tandis que la loi des anciens Perſans, conſervée dans le Sadder, dit: *Chériſſez, ſervez, ſoulagez vos parens, afin que* DIEU *vous faſſe miſéricorde dans l'autre vie, et que vos parens prient pour vous dans l'autre monde.* (porte 13.)

Si vous obéiſſez, dit le législateur juif, *vous aurez de la pluie au printemps et en automne, du froment, de l'huile, du vin, du foin pour vos bêtes etc.*

Si vous ne gardez pas toutes les ordonnances, vous aurez la rogne, la galle, la fiſtule, des ulcères aux genoux et dans le gras des jambes.

Il menace sur-tout les Juifs d'être obligés d'emprunter des étrangers à usure, et qu'ils seront assez malheureux pour ne point prêter à usure. Il leur recommande plusieurs fois d'exterminer, de massacrer toutes les nations que DIEU leur aura livrées, de n'épargner ni la vieillesse, ni l'enfance, ni le sexe; mais pour l'immortalité de l'ame, il n'en parle jamais; il ne la suppose même jamais.

Les philosophes de tous les pays, qui ont nié cette immortalité, en ont donné des raisons telles qu'on peut les voir dans le troisième livre de *Lucrèce*; mais les Juifs ne donnèrent jamais aucune raison. S'ils nièrent l'immortalité de l'ame, ce fut uniquement par grossièreté et par ignorance; c'est parce que leur législateur très-grossier n'en savait pas plus qu'eux. Quand nos docteurs se sont mis, dans les derniers temps, à lire les livres juifs avec quelque attention, ils ont été effrayés de voir que dans les livres attribués à *Moïse*, il n'est jamais question d'une vie future. Ils se sont tournés de tous les sens pour tâcher de trouver dans le Pentateuque ce qui n'y est pas. Ils se sont adressés à *Job*, comme si *Job* avait écrit une partie du Pentateuque; mais *Job* n'était pas juif. L'auteur de la parabole de *Job* était incontestablement un arabe qui demeurait vers la Chaldée. Le *Sathan* qu'il fait paraître avec DIEU sur la scène, suffit pour prouver que l'auteur n'était point Juif. Le mot de *Sathan* ne se trouve dans aucun des livres du Pentateuque, ni même dans les Juges; ce n'est que dans le second livre des

Rois que les Juifs nomment *Sathan* pour la première fois. (*u*)

D'ailleurs ce n'est qu'en interprétant ridiculement le livre de *Job*, qu'on cherche à trouver quelque idée de l'immortalité de l'ame dans cet auteur chaldéen qui écrivait très-long-temps avant que les Juifs eussent écrit leur Genèse. *Job* accablé de ses maladies, de sa pauvreté, et encore plus des impertinens discours de ses amis et de sa femme, dit : (*x*) *qu'il espère sa guérison, que sa peau lui reviendra, qu'il reverra* DIEU *dans sa chair, que* DIEU *sera son rédempteur, que ce rédempteur est vivant, qu'il se relevera un jour de la poussière sur laquelle il est couché.* Il est clair que c'est un malade qui dit qu'il guérira. Il faut être aussi absurde que le sont nos commentateurs pour voir dans ce discours l'immortalité de l'ame et l'avénement de JESUS-CHRIST. Cette impertinence serait inconcevable, si cent autres extravagances de ces messieurs ne l'emportaient encore sur celle-ci.

On a poussé le ridicule jusqu'à chercher dans des passages d'*Isaïe* et d'*Ezéchiel* cette immortalité de l'ame dont ils n'ont pas plus parlé que *Job*. On a tordu un discours de *Jacob* dans la Genèse. Lorsque les détestables patriarches ses enfans ont vendu leur frère *Joseph*, et viennent lui dire qu'il a été dévoré par des bêtes féroces, *Jacob* s'écrie : Je n'ai plus qu'à mourir, on me mettra dans la fosse avec mon fils. Cette fosse, disent les *Calmet*, est l'enfer ; donc *Jacob* croyait à l'enfer, et par conséquent à l'immortalité de l'ame. Ainsi donc,

(*u*) Chap. XIX, v. 22.
(*x*) *Job*, chap. XIX, v. 25 et 26.

pauvres *Calmet!* *Jacob* voulait aller en enfer, voulait être damné, parce qu'une bête avait mangé son fils. Hé, pardieu, c'était bien plutôt aux patriarches, frères de *Joseph*, à être damnés, s'ils avaient cru un enfer; les monstres méritaient bien cette punition.

Un auteur connu s'est étonné qu'on voie dans le Deutéronome une loi émanée de DIEU même, touchant la manière dont un Juif doit pousser sa selle, (y) et qu'on ne voie pas dans tout le Pentateuque un seul mot concernant l'entendement humain et une autre vie. Sur quoi cet auteur s'écrie : DIEU *avait-il plus à cœur leur derrière que leur ame!* Nous ne voudrions pas avoir fait cette plaisanterie. Mais certes elle a un grand sens: elle est une bien forte preuve que les Juifs ne pensèrent jamais qu'à leur corps.

Notre *Warburton* s'est épuisé à ramasser dans son fatras de la divine légation, toutes les preuves que l'auteur du Pentateuque n'a jamais parlé d'une vie à venir, et il n'a pas eu grand'peine; mais il en tire une plaisante conclusion, et digne d'un esprit aussi faux que le sien. Il imprime, en gros caractères, *que la doctrine d'une vie à venir est nécessaire à toute société; que toutes les nations éclairées se sont accordées à croire et à enseigner cette doctrine; que cette sage doctrine ne fait point partie de la loi mosaïque; donc la loi mosaïque est divine.*

Cette extrême inconséquence a fait rire toute l'Angleterre; nous nous sommes moqués de lui à l'envi dans plusieurs écrits, et il a si bien senti

(y) Chap. XXIII, v. 13.

lui-même son ridicule, qu'il ne s'est défendu que par les injures les plus grossières.

Il est vrai qu'il a rassemblé dans son livre plusieurs choses curieuses de l'antiquité. C'est un cloaque où il a jetté des pierres précieuses prises dans les ruines de la Grèce. Nous aimons toujours à voir ces ruines ; mais personne n'approuve l'usage qu'en a fait *Warburton* pour bâtir son systême anti-raisonnable.

CHAPITRE XXI.

Que la loi juive est la seule dans l'univers qui ait ordonné d'immoler des hommes.

LES Juifs ne se sont pas seulement distingués des autres peuples par l'ignorance totale d'une vie à venir ; mais ce qui les caractérise davantage, c'est qu'ils sont encore les seuls dont la loi ait ordonné expressément de sacrifier des victimes humaines.

C'est le plus horrible effet des superstitions qui ont inondé la terre, que d'immoler des hommes à la Divinité. Mais cette abomination est bien plus naturelle qu'on ne croit. Les anciens actes de foi des Espagnols et des Portugais, qui, grâces au ciel et à de dignes ministres, ne se renouvellent plus ; (2) nos massacres d'Irlande, la

(2) Depuis l'impression de cet ouvrage, l'inquisition a repris en Espagne de nouvelles forces. Non-seulement un des plus savans jurisconsultes de l'Espagne, un médecin très-éclairé, M. *Castelanos*, et le célèbre *Olavidès*, l'honneur et le bienfaiteur de son pays ont été plongés dans les cachots du faint Office, et ont subi une humiliation publique, si pourtant il est au pouvoir du rebut de l'espèce

Saint Barthelemi de France, les croisades des papes contre les empereurs, et ensuite contre les peuples de la langue de *oc*; toutes ces épouvantables effusions de sang humain ont-elles été autre chose que des victimes humaines offertes à DIEU par des insensés et des barbares?

On a cru dans tous les temps apaiser les dieux par des offrandes, parce qu'on calme souvent la colère des hommes en leur fesant des présens, et que nous avons toujours fait DIEU à notre image.

Présenter à DIEU le sang de nos ennemis, rien n'est plus simple; nous les haïssons, nous nous imaginons que notre DIEU protecteur les hait aussi. Le pape *Innocent III* crut donc faire une action très-pieuse en offrant le sang des Albigeois à JESUS-CHRIST.

Il est aussi simple d'offrir à nos dieux ce que nous avons de plus précieux : et il est encore

humaine d'humilier ceux qui en font la gloire et la consolation; mais les inquisiteurs ont eu la barbarie, pour faire montre de leur puissance, de faire brûler vive une malheureuse femme accusée de quiétisme. Dans le même temps à peu près l'inquisition de Lisbonne ne condamnait qu'à la prison des hommes convaincus d'athéisme. C'est que l'inquisition fait grâce de la vie à ceux qu'elle ne suppose pas relaps; mais elle a dans son abominable procédure des moyens de trouver relaps tous ceux dont la mort est utile aux passions et à l'intérêt du grand inquisiteur.

Dans un auto-da-fé solennel où le roi *Charles II* eut la faiblesse d'assister en 1680, et où l'on brûla vingt et une personnes, douze desquels avaient des bâillons, le moine qui prononça le sermon eut l'insolence de parler des sacrifices humains offerts aux Dieux du Mexique: mais il assura que si ces sacrifices déplaisaient à DIEU dans Mexico, ceux du même genre qu'on offrait en Espagne lui étaient fort agréables.

plus naturel que les prêtres exigent de tels facrifices, attendu qu'ils partagent toujours avec le ciel, et que leur part eft la meilleure. L'or et l'argent, les joyaux font très-précieux, on en a toujours donné aux prêtres. Quoi de plus précieux que nos enfans, fur-tout quand ils font beaux! On a donc par-tout dans quelques occafions, dans quelques calamités publiques, offert fes enfans aux prêtres pour les immoler, et il fallait payer à ces prêtres les frais de la cérémonie. On a pouffé la fureur religieufe jufqu'à s'immoler foi-même. Mais toutes les fois que nous parlons de nos fuperftitions fanguinaires et abominables, ne perdons point de vue qu'il faut toujours excepter les Chinois, chez lefquels on ne voit aucune trace de ces facrifices.

Heureufement il n'eft pas prouvé que dans l'antiquité on ait immolé des hommes régulièrement à certain jour nommé, comme les papiftes font en immolant leur Dieu tous les dimanches; nous n'avons chez aucun peuple aucune loi qui dife, tel jour de la lune on immolera une fille, tel autre jour un garçon. Ou bien, quand vous aurez fait mille prifonniers dans une bataille, vous en facrifierez cent à votre Dieu protecteur.

Achille facrifie dans l'Iliade douze jeunes troyens aux manes de *Patrocle*. Mais il n'eft point dit que cette horreur fut prefcrite par la loi.

Les Carthaginois, les Egyptiens, les Grecs, les Romains mêmes ont immolé des hommes; mais ces cérémonies ne font établies par aucune loi du pays. Vous ne voyez ni dans les douze tables

romaines, ni dans les lois de *Lycurgue*, ni dans celles de *Solon*, *qu'on tue saintement des filles et des garçons avec un couteau sacré*; ces exécrables dévotions ne paraissent établies que par l'usage, et ces crimes consacrés ne se commettent que très-rarement.

Le Pentateuque est le seul monument ancien dans lequel on voit une loi expresse d'immoler des hommes, des commandemens exprès de tuer au nom du Seigneur. Voici ces lois.

1°. Ce qui aura été offert à *Adonaï* ne se rachetera point, il sera mis à mort. (z) C'est selon cette horrible loi qu'il est dit que *Jephté* égorgea sa propre fille, *et il lui fit comme il avait voué*. Comment après un passage si clair, si positif, trouve-t-on encore des barbouilleurs de papier qui osent dire qu'il ne s'agit ici que de virginité?

2°. *Adonaï* dit à *Moïse* : Vengez les enfans d'Israël des madianites... *Tuez tous les males et jusqu'aux enfans. Egorgez les femmes qui ont connu le coït...., réservez les pucelles....* Le butin de l'armée fut de six cents soixante et quinze mille brebis, soixante et douze mille bœufs, soixante et un mille ânes, trente-deux mille pucelles, qui étaient dans le camp madianite, desquelles pucelles trente-deux seulement furent pour la part d'*Adonaï* (c'est-à-dire, furent sacrifiées) etc. (*aa*) J'ai lu dans un ouvrage intitulé *des proportions*, que le nombre des ânes n'était pas en raison de celui des pucelles.

(z) Lévit. ch. XXVII. (*aa*) Nomb. Chap. III.

3°. Il paraît que les coutumes des Juifs étaient à peu près celles des peuples barbares que nous avons trouvés dans le nord de l'Amérique, Algonquins, Iroquois, Hurons qui portaient en triomphe le crâne et la chevelure de leurs ennemis tués. Le Deutéronome dit expressément: (*bb*) J'enivrerai mes flèches de leur sang, mon épée dévorera leur chair et le sang des meurtris; on me présentera leurs têtes nues.

4°. Presque tous les cantiques juifs que nous récitons dévotement, (et quelle dévotion!) ne sont remplis que d'imprécations contre tous les peuples voisins. Il n'est question que de tuer, d'exterminer, d'éventrer les mères et d'écraser les cervelles des enfans contre les pierres.

5°. *Adonaï* met le roi d'Aran prince cananéen sous l'anathème, les Hébreux le tuent et détruisent son village. (*cc*)

6°. *Adonaï* dit encore expressément: Exterminez tous les habitans de Canaan. *Si vous ne voulez pas tuer tous les habitans, je vous ferai à vous ce que j'avais résolu de leur faire.* C'est-à-dire, je vous tuerai vous mêmes. (*dd*) Cette loi est curieuse. L'auteur du *Christianisme dévoilé* dit que l'ame de *Néron*, celles d'*Alexandre VI* et de son fils *Borgia*, pétris ensemble, n'auraient jamais pu imaginer rien de plus abominable.

7°. Vous les égorgerez tous, vous n'aurez aucune compassion d'eux. (*ee*)

(*bb*) Chap. XXXII, v. 42. (*cc*) Nomb. ch. XXI.
(*dd*) Nombres chap. XXXIV. v. 56.
(*ee*) Deutéronome chap. VII. v. 2.

C'est-là une petite partie des lois données par la bouche de DIEU même! *Gordon*, l'illustre auteur de *l'imposture sacerdotale*, dit que si les Juifs avaient connu des diables qu'ils ne connurent qu'après leur captivité à Babylone ils n'auraient pas pu imputer à ces êtres, qu'on suppose ennemis du genre-humain, des ordonnances plus diaboliques.

Les ordres donnés à *Josué* et à ses successeurs ne sont pas moins barbares. Le même auteur demande à quoi aboutissent toutes ces lois qui feraient frémir des voleurs de grand chemin? à rendre les Juifs presque toujours esclaves.

Observons ici une chose très-importante. Le Dieu juif ordonne à son petit peuple de tout tuer, vieillards, filles, enfans à la mamelle, bœufs, vaches, moutons. En conséquence il promet à ce petit peuple l'empire du monde. Et ce petit peuple est esclave ou dispersé! *Abubeker*, le second calife, écrit de la part de DIEU à *Yésid: Ne tuez ni vieillards, ni femmes, ni enfans, ni animaux; ne coupez aucun arbre.* Et *Abubeker* est le dominateur de l'Asie.

CHAPITRE XXII.

Raisons de ceux qui prétendent que Moïse ne peut avoir écrit le Pentateuque.

VOICI les preuves qu'on apporte, que si *Moïse* a existé, il n'a pu écrire les livres qu'on lui impute.

1°. Il est dit qu'il écrivit le Décalogue sur deux tables de pierre. Il aurait donc aussi écrit cinq gros volumes sur des pierres, ce qui était assez difficile dans un désert.

2°. Il est dit que *Josué* fit graver sur un autel de pierres brutes, enduites de mortier, tout le Deutéronome. Cette manière d'écrire n'est pas faite pour aller à la postérité.

3°. *Moïse* ne pouvait pas dire qu'il était en-deçà du Jourdain, quand il était en-delà.

4°. Il ne pouvait parler des villes qui n'existaient pas de son temps.

5°. Il ne pouvait donner des préceptes pour la conduite des rois, quand il n'y avait point de rois.

6°. Il ne pouvait citer le livre du Droiturier qui fut écrit du temps des rois.

7°. Il ne pouvait dire, en parlant du roi *Og*, qu'on voyait encore son lit de fer, puisqu'il suppose que ce roi *Og* fut tué de son temps.

8°. Il ne pouvait ordonner à son peuple de payer un demi-sicle par tête *selon la mesure du* (ff) *temple*, puisque les Juifs n'eurent de temple

(ff) Exode, chap. XXX, v. 13. Voyez, mon cher lecteur, si le sceau de l'imposture a jamais été mieux marqué.

que

que plusieurs siècles après lui. Mais le grand *Newton*, le savant *le Clerc*, et plusieurs autres auteurs célèbres ont traité si supérieurement cette matière, que nous rougirions d'en parler encore.

Nous n'entrons point ici dans le détail des prodiges épouvantables dont on rend *Moïse* témoin oculaire. Milord *Bolingbroke* relève avec une extrême sévérité ceux qui attribuent à *Moïse* le Pentateuque, et sur-tout, ceux qui font chanter un long poëme à ce *Moïse* âgé de quatre-vingts ans, en sortant du fond de la mer Rouge devant trois millions de personnes, lorsqu'il fallait pourvoir à leur subsistance.

Il dit qu'il faut être aussi imbécille et aussi impudent qu'un *Abadie* pour oser apporter en preuve des écrits de *Moïse*, qu'il les lut à tout le peuple juif. C'est précisément ce qui en est question. Celui qui les écrivit, ou six ou sept cents ans après lui, put sans doute dire que *Moïse* avait lu son ouvrage aux trois millions de juifs assemblés dans le désert. Cette circonstance n'était pas plus difficile à imaginer que les autres. Milord ajoute que les puérilités d'*Abadie* et de ses consorts, ne soutiendront pas cet édifice monstrueux qui croule de toutes parts et qui retombe sur leur tête.

Une foule d'écrivains indignés de toutes ces impostures, les combat encore tous les jours : ils démontrent qu'il n'y a pas une seule page dans la Bible qui ne soit une faute ou contre la géographie, ou contre la chronologie, ou contre toutes les lois de la nature, contre celles de l'histoire,

contre le ſens commun, contre l'honneur, la pudeur et la probité. Pluſieurs philoſophes, emportés par leur zèle, ont couvert d'opprobre ceux qui ſoutiennent encore ces vieilles erreurs. Nous n'approuvons pas un zèle amer, nous condamnons les invectives dans un ſujet qui ne mérite que la pitié et les larmes. Mais nous ſommes forcés de convenir que leurs raiſons méritent l'examen le plus réfléchi. Nous ne voulons examiner que la vérité, et nous comptons pour rien les injures atroces que les deux partis vomiſſent l'un contre l'autre depuis long-temps.

CHAPITRE XXIII.

Si Moïſe a exiſté.

Nous avons parmi nous une ſecte aſſez connue qu'on appelle les *Freethinkers*, les *francs-penſans*, beaucoup plus étendue que celle des francs-maçons. Nous comptons pour les principaux chefs de cette ſecte, milord *Herbert*, les chevaliers *Raleig* et *Sidney*, milord *Shafteſbury*, le ſage *Locke* modéré juſqu'à la timidité, le grand *Newton*, qui nia ſi hardiment la divinité de JESUS-CHRIST, les *Collins*, les *Toland*, les *Tindal*, les *Trenchard*, les *Gordon*, les *Wolſton*, les *Wolaſton*, et ſur-tout le célèbre milord *Bolingbroke*. Pluſieurs d'entr'eux ont pouſſé l'eſprit d'examen et de critique juſqu'à douter de l'exiſtence de *Moïſe*. Il faut diſcuter avec impartialité ſur les raiſons de ces doutes.

Si *Moïſe* avait été un perſonnage tel que

Salomon, à qui l'on a ſeulement attribué des livres qu'il n'a point écrits, des tréſors qu'il n'a pu poſſéder, et un ſérail beaucoup trop ample pour un petit roi de Judée, on ne ſerait pas en droit de nier qu'un tel homme a exiſté : car on peut fort bien n'être pas l'auteur du Cantique des Cantiques, ne pas poſſéder un milliar de livres ſterling dans ſes coffres, n'avoir pas ſept cents épouſes et trois cents maîtreſſes, et cependant être un roi très-connu des nations.

Flavien Joſephe nous apprend que des auteurs tyriens, contemporains de *Salomon*, font mention de ce roi dans les archives de Tyr. Il n'y a rien là qui répugne à la raiſon. Ni la naiſſance de *Salomon* fils d'un double adultère, ni ſa vie, ni ſa mort, n'ont rien de ce merveilleux qui étonne la nature et qui inſpire l'incrédulité.

Mais ſi tout eſt d'un merveilleux de roman dans la vie d'un homme, depuis ſa naiſſance juſqu'à ſa mort, alors il faut le témoignage des contemporains les plus irréprochables : ce n'eſt pas aſſez que, mille ans après lui, un prêtre ait trouvé dans un coffre, en comptant de l'argent, un livre concernant cet homme, et qu'il l'ait envoyé par un commis à un petit roi.

Si aujourd'hui un évêque ruſſe envoyait du fond de la Tartarie à l'impératrice un livre compoſé par le ſcythe *Abaris*, qu'il aurait trouvé dans une ſacriſtie ou dans un vieux coffre, il n'y a pas d'apparence que cette princeſſe eût grande foi à un pareil ouvrage. L'auteur de ce livre aurait beau aſſurer qu'*Abaris* avait couru le monde à cheval

sur une flèche; que cette flèche est précisément celle dont *Apollon* se servit pour tuer les cyclopes; qu'*Apollon* cacha cette flèche auprès de Moscou, que les vents en firent présent au tartare *Abaris*, grand poëte, et grand sorcier, lequel fit un talisman des os de *Pélops*, il est certain que la cour de Pétersbourg n'en croirait rien du tout aujourd'hui, mais les peuples de Casan et d'Astracan auraient pu le croire il y a deux ou trois siècles.

La même chose arriverait au roi de Danemarck et à toute sa cour, si on lui apportait un livre écrit par le dieu *Odin*. On s'informerait soigneusement si quelques auteurs allemands ou suédois ont connu cet *Odin* et sa famille, et s'ils ont parlé de lui en termes honnêtes.

Bien plus, si ces contemporains ne parlaient que des miracles d'*Odin*, si *Odin* n'avait jamais rien fait que de surnaturel, il courrait grand risque d'être décrédité à la cour de Danemarck. On n'y ferait pas plus de cas de lui que nous n'en fesons de l'enchanteur *Merlin*.

Moïse semble être précisément dans ce cas aux yeux de ceux qui ne se rendent qu'à l'évidence. Aucun auteur égyptien ou phénicien ne parla de *Moïse* dans les anciens temps. Le chaldéen *Bérose* n'en dit mot: car s'il en avait fait mention, les pères de l'église (comme nous l'avons déjà remarqué sur *Sanchoniathon*) auraient tous triomphé de ce témoignage. *Flavien Josephe* qui veut faire valoir ce *Moïse*, quoiqu'il doute de tous ses miracles, ce *Josephe* a cherché par-tout quelques témoignages concernant les actions de *Moïse*, il

n'en a pu trouver aucun. Il n'ose pas dire que *Bérose*, né sous *Alexandre*, ait rapporté un seul des faits qu'on attribue à *Moïse*.

Il trouve enfin un *Chérémon* d'Alexandrie, qui vivait du temps d'*Auguste*, environ quinze ou seize cents ans après l'époque où l'on place *Moïse*; et cet auteur ne dit autre chose de *Moïse*, sinon qu'il fut chassé d'Egypte.

Il va consulter le livre d'un autre égyptien plus ancien, nommé *Manéthon*. Celui-là vivait sous *Ptolomée Philadelphe*, trois cents ans avant notre ère, et déjà les Egyptiens abandonnaient leur langue barbare pour la belle langue grecque. C'était en grec que *Manéthon* écrivit; il était plus près de *Moïse* que *Chérémon* de plus de trois cents années; *Josephe* ne trouve pas mieux son compte avec lui. *Manéthon* dit qu'il y eut autrefois un prêtre d'Héliopolis nommé *Osarsiph*, qui prit le nom de *Moïse*, et qui s'enfuit avec des lépreux.

Il se pouvait très-bien faire que les Juifs ayant parlé si long-temps de leur *Moïse* à tous leurs voisins, le bruit en fût venu à la fin à quelques écrivains d'Egypte, et de-là aux Grecs et aux Romains. *Strabon*, *Diodore* et *Tacite* n'en disent que très-peu de mots; encore sont-ils vagues, très-confus, très-contraires à tout ce que les Juifs ont écrit. Ce ne sont pas là des témoignages. Si quelque auteur français s'avisait de faire mention aujourd'hui de notre *Merlin*, cela ne prouverait pas que *Merlin* passa sa vie à faire des prodiges.

Chaque nation a voulu avoir des fondateurs, des législateurs illustres; nos voisins les Français

ont imaginé un *Francus* qu'ils ont dit fils d'*Hector*. Les Suédois sont bien sûrs que *Magog* fils de *Japhet* leur donna des lois immédiatement après le déluge. Un autre fils de *Japhet* nommé *Tubal* fut le législateur de l'Espagne. *Josephe* l'appelle *Thobel*, ce qui doit augmenter encore notre respect pour la véracité de cet historien juif.

Toutes les nations de l'antiquité se forgèrent des origines encore plus extravagantes. Cette passion de surpasser ses voisins en chimères alla si loin, que les peuples de la Mésopotamie se vantaient d'avoir eu pour législateur le poisson *Oannès* qui sortait de l'Euphrate deux fois par jour pour venir les prêcher.

Moïse pourrait bien être un législateur aussi fantastique que ce poisson. Un homme qui change sa baguette en serpent et le serpent en baguette, qui change l'eau en sang et le sang en eau, qui passe la mer à pied sec avec trois millions d'hommes, un homme enfin dans les prétendus écrits duquel une ânesse parle, vaut bien un poisson qui prêche.

Ce sont là les raisons sur lesquelles se fondent ceux qui doutent que *Moïse* ait existé. Mais on leur fait une réponse qui semble être aussi forte, peut-être, que leurs objections ; c'est que les ennemis des Juifs n'en ont jamais douté.

CHAPITRE XXIV.

D'une vie de Moïse très-curieuse, écrite par les Juifs après la captivité.

Les Juifs avaient une telle passion pour le merveilleux, que lorsque leurs vainqueurs leur permirent de retourner à Jérusalem, ils s'avisèrent de composer une histoire de *Moïse* encore plus fabuleuse que celle qui a obtenu le titre de canonique. Nous en avons un fragment assez considérable traduit par le savant *Gilbert Gaumin*, dédié au cardinal de *Bérule*. Voici les principales aventures rapportées dans ce fragment aussi singulier que peu connu.

Cent trente ans après l'établissement des Juifs en Egypte, et soixante ans après la mort du patriarche *Joseph*, le pharaon eut un songe en dormant. Un vieillard tenait une balance ; dans l'un des bassins étaient tous les habitans de l'Egypte, dans l'autre était un petit enfant, et cet enfant pesait plus que tous les Egyptiens ensemble. Le pharaon appelle aussitôt ses shotim, ses sages. L'un des sages lui dit ; O roi ! cet enfant est un juif qui fera un jour bien du mal à votre royaume. Faites tuer tous les enfans des Juifs, vous sauverez par-là votre empire, si pourtant on peut s'opposer aux ordres du destin.

Ce conseil plut à *Pharaon*, il fit venir les sages-femmes, et leur ordonna d'étrangler tous les mâles dont les Juives accoucheraient..... Il y avait en Egypte un homme nommé *Abraham* fils de *Keath*,

mari de *Jocabed* sœur de son frère. Cette *Jocabed* lui donna une fille nommée *Marie* qui signifie persécutée, parce que les Egyptiens descendans de *Cham* persécutaient les Israélites. *Jocabed* accoucha ensuite d'*Aaron*, qui signifie condamné à mort, parce que le pharaon avait condamné à mort tous les enfans juifs. *Aaron* et *Marie* furent préservés par les anges du seigneur qui les nourrirent aux champs, et qui les rendirent à leurs parens quand ils furent dans l'adolescence.

Enfin *Jocabed* eut un troisième enfant : ce fut *Moïse* (qui par conséquent avait quinze ans de moins que son frère.) Il fut exposé sur le Nil. La fille du pharaon le rencontra en se baignant, le fit nourrir, et l'adopta pour son fils quoiqu'elle ne fût point mariée.

Trois ans après, son père le pharaon prit une nouvelle femme; il fit un grand festin, sa femme était à sa droite, sa fille était à sa gauche avec le petit *Moïse*. L'enfant en se jouant lui prit sa couronne et la mit sur sa tête. *Balaam* le magicien, eunuque du roi, se ressouvint alors du songe de sa majesté. Voilà, dit-il, cet enfant qui doit un jour vous faire tant de mal; l'esprit de DIEU est en lui. Ce qu'il vient de faire est une preuve qu'il a déjà un dessein formel de vous détrôner. Il faut le faire périr sur le champ. Cette idée plut beaucoup au pharaon.

On allait tuer le petit *Moïse*, lorsque DIEU envoya sur le champ son ange *Gabriel* déguisé en officier du pharaon, et qui lui dit : Seigneur, il ne faut pas faire mourir un enfant innocent

qui

qui n'a pas encore l'âge de discrétion ; il n'a mis votre couronne sur sa tête que parce qu'il manque de jugement. Il n'y a qu'à lui présenter un rubis et un charbon ardent ; s'il choisit le charbon, il est clair que c'est un imbécille qui ne sera pas dangereux ; mais s'il prend le rubis, c'est signe qu'il y entend finesse, et alors il faut le tuer.

Aussitôt on apporte un rubis et un charbon ; *Moïse* ne manque pas de prendre le rubis ; mais l'ange *Gabriel*, par un *léger de main*, glisse le charbon à la place de la pierre précieuse. *Moïse* mit le charbon dans sa bouche, et se brûla la langue si horriblement qu'il en resta bégue toute sa vie ; et c'est la raison pour laquelle le législateur des Juifs ne put jamais articuler.

Moïse avait quinze ans et était favori du pharaon. Un Hébreu vint se plaindre à lui de ce qu'un Egyptien l'avait battu après avoir couché avec sa femme. *Moïse* tua l'Egyptien. Le pharaon ordonna qu'on coupât la tête à *Moïse*. Le bourreau le frappa ; mais DIEU changea sur le champ le cou de *Moïse* en colonne de marbre, et envoya l'ange *Michel* qui en trois jours de temps conduisit *Moïse* hors des frontières.

Le jeune Hébreu se réfugia auprès de *Mécano* roi d'Ethiopie, qui était en guerre avec les Arabes. *Mécano* le fit son général d'armée, et après la mort de *Mécano*, *Moïse* fut élu roi et épousa la veuve. Mais *Moïse*, honteux d'épouser la femme de son seigneur, n'osa jouir d'elle, et mit une épée dans le lit entre lui et la reine. Il demeura

quarante ans avec elle ſans la toucher. La reine irritée convoqua enfin les états du royaume d'Ethiopie, ſe plaignit de ce que *Moïſe* ne lui feſait rien, et conclut à le chaſſer et à mettre ſur le trône le fils du feu roi.

Moïſe s'enfuit dans le pays de Madian chez le prêtre *Jétbro*. Ce prêtre crut que ſa fortune était faite s'il remettait *Moïſe* entre les mains du pharaon d'Egypte, et il commença par le faire mettre dans un cul de baſſe-foſſe, où il fut réduit au pain et à l'eau. *Moïſe* engraiſſa à vue d'œil dans ſon cachot. *Jétbro* en fut tout étonné. Il ne ſavait pas que ſa fille *Sépbora* était devenue amoureuſe du priſonnier, et lui apportait elle-même des perdrix et des cailles avec d'excellent vin. Il conclut que DIEU protégeait *Moïſe*, et ne le livra point au pharaon.

Cependant le bon homme *Jétbro* voulut marier ſa fille; il avait dans ſon jardin un arbre de ſaphir ſur lequel était gravé le nom de *Jabo* ou *Jébova*. Il fit publier dans tout le pays qu'il donnerait ſa fille à celui qui pourrait arracher l'arbre de ſaphir. Les amans de *Sépbora* ſe préſentèrent, aucun d'eux ne put ſeulement faire pencher l'arbre. *Moïſe* qui n'avait que ſoixante et dix-ſept ans l'arracha tout d'un coup ſans effort. Il épouſa *Sépbora* dont il eut bientôt un beau garçon nommé *Gerſon*.

Un jour en ſe promenant il rencontra DIEU dans un buiſſon, qui lui ordonna d'aller faire des miracles à la cour du pharaon: il partit avec ſa femme et ſon fils. Ils rencontrèrent chemin feſan

un ange qu'on ne nomme pas, qui ordonna à *Séphora* de circoncire le petit *Gerson* avec un couteau de pierre. DIEU envoya *Aaron* sur la route; mais *Aaron* trouva fort mauvais que son frère eût épousé une Madianite; il la traita de p ... et le petit *Gerson* de bâtard; il les renvoya dans leur pays par le plus court.

Aaron et *Moïse* s'en allèrent donc tout seuls dans le palais du pharaon. La porte du palais était gardée par deux lions d'une grandeur énorme. *Balaam*, l'un des magiciens du roi, voyant venir les deux frères, lâcha sur eux les deux lions; mais *Moïse* les toucha de sa verge, et les deux lions humblement prosternés léchèrent les pieds d'*Aaron* et de *Moïse*. Le roi tout étonné fit venir les deux pélerins devant tous ses magiciens. Ce fut à qui ferait le plus de miracles.

L'auteur raconte ici les dix plaies d'Egypte, à peu-près comme elles sont rapportées dans l'Exode. Il ajoute seulement que *Moïse* couvrit toute l'Egypte de poux, jusqu'à la hauteur d'une coudée, et qu'il envoya chez tous les Egyptiens des lions, des loups, des ours, des tigres, qui entraient dans toutes les maisons, quoique les portes fussent fermées aux verroux, et qui mangeaient tous les petits enfans.

Ce ne fut point, selon cet auteur, les Juifs qui s'enfuirent par la mer Rouge; ce fut le pharaon qui s'enfuit par ce chemin avec son armée: les Juifs coururent après lui; les eaux se séparèrent à droite et à gauche pour les voir combattre; tous les Egyptiens, excepté le roi,

furent tués fur le fable. Alors ce roi voyant qu'il avait à faire à forte partie, demanda pardon à DIEU. *Michaël* et *Gabriel* furent envoyés vers lui ; ils le tranfportèrent dans la ville de Ninive, où il régna quatre cents ans.

Que l'on compare ce récit avec celui de l'Exode, et que l'on donne la préférence à celui qu'on voudra choifir ; pour moi, je ne fuis pas affez favant pour en juger. Je conviendrai feulement que l'un et l'autre font dans le genre merveilleux.

CHAPITRE XXV.

De la mort de Moïfe.

OUTRE cette vie de *Moïfe*, nous avons deux relations de fa mort, non moins admirables. Il y a dans la première une longue converfation de *Moïfe* avec DIEU, dans laquelle DIEU lui annonce qu'il n'a plus que trois heures à vivre. Le mauvais ange *Samaël* affiftait à la converfation. Dès que la première heure fut paffée, il fe mit à rire de ce qu'il allait bientôt s'emparer de l'ame de *Moïfe*, et *Michaël* fe mit à pleurer. Ne te réjouis pas tant, méchante bête, dit le bon ange au mauvais, *Moïfe* va mourir, mais nous avons *Jofué* à fa place,

Quand les trois heures furent paffées, DIEU commanda à *Gabriël* de prendre l'ame du mourant. *Gabriël* s'en excufa, *Michaël* auffi. DIEU refufé par ces deux anges s'adreffe à *Zinguiel.* Celui-ci ne voulut pas plus obéir que les autres : c'eft moi, dit-il, qui ai été autrefois fon précep-

teur ; je ne tuerai pas mon difciple. Alors DIEU fe fâchant dit au mauvais ange *Samaël*: Hé bien, méchant, prends donc fon ame. *Samaël* plein de joie tire fon épée et court fur *Moïfe*. Le mourant fe lève en colère, les yeux étincelans ; comment, coquin, lui dit *Moïfe*, oferais-tu bien me tuer, moi qui étant enfant ai mis la couronne d'un pharaon fur ma tête ; qui ai fait des miracles à l'âge de quatre-vingts ans ; qui ai conduit hors d'Egypte foixante millions d'hommes ; qui ai coupé la mer Rouge en deux ; qui ai vaincu deux rois fi grands que du temps du déluge, l'eau ne leur venait qu'à mi-jambe? Va-t-en, maraud, fors de devant moi tout-à-l'heure.

Cette altercation dura encore quelques momens. *Gabriël* pendant ce temps-là prépara un brancard pour tranfporter l'ame de *Moïfe*; *Michaël* un manteau de pourpre ; *Zinguiel* une foutane. DIEU lui mit les deux mains fur la poitrine, et emporta fon ame.

C'eft à cette hiftoire que l'apôtre *St Jude* fait allufion dans fon Epitre, lorfqu'il dit que l'archange *Michaël* difputa le corps de *Moïfe* au diable. Comme ce fait ne fe trouve que dans le livre que je viens de citer, il eft évident que *St Jude* l'avait lu, et qu'il le regardait comme un livre canonique.

La feconde hiftoire de la mort de *Moïfe* eft encore une converfation avec DIEU. Elle n'eft pas moins plaifante et moins curieufe que l'autre. Voici quelques traits de ce dialogue.

Moïse. Je vous prie, Seigneur, de me laisser entrer dans la terre promise, au moins pour deux ou trois ans.

DIEU. Non, mon décret porte que tu n'y entreras pas.

Moïse. Que du moins on m'y porte après ma mort.

DIEU. Non, ni mort ni vif.

Moïse. Hélas! bon DIEU, vous êtes si clément envers vos créatures, vous leur pardonnez deux ou trois fois, je n'ai fait qu'un péché et vous ne me pardonnez pas!

DIEU. Tu ne sais ce que tu dis, tu as commis six péchés.... Je me souviens d'avoir juré ta mort ou la perte d'Israël; il faut qu'un de ces deux sermens s'accomplisse. Si tu veux vivre, Israël périra.

Moïse. Seigneur, il y a là trop d'adresse; vous tenez la corde par les deux bouts. Que *Moïse* périsse plutôt qu'une seule ame d'Israël.

Après plusieurs discours de la sorte, l'écho de la montagne dit à *Moïse*: Tu n'as plus que cinq heures à vivre. Au bout des cinq heures, DIEU envoya chercher *Gabriel*, *Zinguiel* et *Samaël*. DIEU promit à *Moïse* de l'enterrer, et emporta son ame.

Tous ces contes ne sont pas plus extraordinaires que l'histoire de *Moïse* ne l'est dans le Pentateuque. C'est au lecteur d'en juger.

CHAPITRE XXVI.

Si l'histoire de Bacchus est tirée de celle de Moïse.

Nous avons déjà remarqué une prodigieuse ressemblance entre ce que l'antiquité nous dit de *Moïse* et ce qu'elle dit de *Bacchus*. Ils ont habité la même contrée; ils ont fait les mêmes miracles; ils ont écrit leurs lois sur la pierre. Qui des deux est l'original? Qui des deux est la copie? Ce qui est très-certain, c'est que *Bacchus* était connu de presque toute la terre, avant qu'aucune nation, excepté la juive, eût jamais entendu parler de *Moïse*. Aucun auteur grec n'a parlé des écrits qu'on attribue à ce Juif, avant le rhéteur *Longin*, qui vivait dans le troisième siècle de notre ère. Les Grecs ne savaient pas seulement si les Juifs avaient des livres. L'historien *Josephe* avoue dans le quatrième chapitre de sa réponse à *Appion*, que les Juifs n'avaient aucun commerce avec les autres peuples. *Le pays que nous habitons*, dit-il, *est éloigné de la mer, nous ne nous appliquons point au commerce, nous ne communiquons point avec les autres nations.* Et ensuite : *Y a-t-il donc sujet de s'étonner que notre nation habitant si loin de la mer, et affectant de ne rien écrire, elle ait été si peu connue?*

Rien n'est plus positif que ce passage. Les mystères de *Bacchus* étaient déjà célébrés en Grèce; et l'Asie les connaissait avant qu'aucun peuple eût entendu parler du *Moïse* hébreu. Il

eſt ſi naturel qu'une petite nation barbare inconnue imite les fables d'une grande nation civiliſée et illuſtre; il y en a tant d'exemples, que cette ſeule réflexion ſuffirait pour faire perdre le procès aux Juifs. En fait de fables comme en fait de toute invention, il paraît que les plus anciennes ont ſervi de modèle aux autres. La légende dorée eſt remplie de toutes les fables de l'ancienne Grèce, ſous des noms de chrétiens. On y trouve l'hiſtoire d'*Hippolyte*, et celle d'*Œdipe* toute entière. Il y a un ſaint à qui un cerf prédit qu'il tuera ſon père, et qu'il couchera avec ſa mère. La prédiction du cerf eſt accomplie; le ſaint fait pénitence et eſt dans le martyrologe. Les hommes aiment tant les fables que quand ils ne peuvent en inventer, ils en copient.

Nous ne feſons ces réflexions que pour nous tenir en garde contre l'eſprit romaneſque de l'antiquité: eſprit qui s'eſt perpétué trop long-temps.

CHAPITRE XXVII.

De la coſmogonie attribuée à Moïſe et de ſon déluge.

TOUTE la religion juive étant fondée ſur la création de l'homme, ſur la formation de la femme tirée d'une côte d'*Adam*, ſur les ordres exprès de DIEU, donnés à cet *Adam* et à ſa femme, ſur la tranſgreſſion de ces deux premières créatures trompées par un ſerpent qui parlait et

qui marchait fur fes pieds, etc. *Moïse* ayant appris toutes ces chofes de la bouche de DIEU-même, *Moïse* les ayant écrites au nom de DIEU pour être un monument éternel au genre-humain, comment fe pouvait-il faire qu'il fût défendu chez les Juifs de lire la Genèfe avant l'âge de vingt-cinq ans? Etait-ce parce que le fanhédrin craignait qu'on ne s'en moquât à vingt ou à dix-huit? Si la lecture de la Genèfe fcandalifait, plus on avance en âge, plus elle doit fcandalifer. Si on refpecte le législateur, pourquoi défendre de lire fa loi?

Si DIEU eft le père de tous les hommes, pourquoi leur création et leurs premières actions, écrites par DIEU même, ont-elles été ignorées par tous les hommes? Pourquoi *Moïse* en fut-il feul inftruit au bout de deux mille cinq cents ans dans un défert?

D'où vient, par exemple, que du temps d'*Augufte* il ne fe trouve pas un feul hiftorien, un feul poëte, un feul favant qui connaiffe les noms d'*Adam*, d'*Eve*, d'*Abel*, de *Caïn*, de *Mathufalem*, de *Noé*, etc.? Chaque nation avait fa cofmogonie. Il n'y en a pas une feule qui reffemble à celle des Juifs. Certainement ni les Indiens, ni les Scythes, ni les Perfes, ni les Egyptiens, ni les Grecs, ni les Romains, ne comptaient leurs années, ni depuis *Adam*, ni depuis *Noé*, ni depuis *Abraham*. Il faut avouer que les *Varron* et les *Pline* riraient étrangement, s'ils pouvaient voir aujourd'hui nos almanachs, et tous nos beaux livres de chrono-

logie. *Abel mort l'an* 130. *Mort d'Adam l'an* 930. *Déluge universel en* 1656..... *Noé sort de l'arche en* 1657, etc. Cet étonnant usage dans lequel nous donnons tous tête baissée n'est pas seulement remarqué. Ces calculs se trouvent à la tête de tous les almanachs de l'Europe, et personne ne fait réflexion que tout cela est encore ignoré de tout le reste de la terre.

Supposons que *Sanchoniathon* ait écrit du temps même où l'on place *Moïse*, quoique certainement il ait écrit long-temps auparavant, comment se peut-il faire que *Sanchoniathon* n'ait parlé ni d'*Adam*, ni de *Noé*, ni du déluge universel ? Pourquoi ce prodigieux événement, qui réduisait la terre entière à une seule famille, a-t-il été absolument ignoré dans toute l'antiquité ? Il y a eu des inondations, sans doute ; des contrées ont été submergées par la mer. Les déluges de *Deucalion* et d'*Ogygès* sont assez connus. *Platon* dit que l'île Atlantide fut autrefois submergée. Que ce soit une fable ou une vérité, il n'importe ; personne n'a jamais douté que plusieurs parties de notre globe n'aient souffert de grandes révolutions ; mais le déluge universel tel qu'on le raconte est physiquement impossible. Ni *Thucydide*, ni *Hérodote*, ni aucun ancien historien n'a déshonoré sa plume par une telle fable.

S'il y avait eu chez les hommes quelque ressouvenir d'un si étrange événement, *Hésiode* et *Homère* l'auraient-ils passé sous silence ? ne retrouverait-on pas dans ces poëtes quelques allusions, quelques comparaisons tirées de ce boulever-

ement de la nature ? n'aurait-on pas conſervé quelques vers d'*Orphée*, dans leſquels on aurait pu en retrouver des veſtiges ?

Les Juifs ne peuvent avoir imaginé le déluge univerſel qu'après avoir entendu parler de quelques déluges particuliers. Comme ils n'avaient aucune connaiſſance du globe, ils prirent la partie pour le tout, et l'inondation d'un petit pays pour l'inondation de la terre entière. Ils exagérèrent, et quel peuple n'a pas été exagérateur ?

Quelques romanciers, quelques poëtes dans la ſuite des temps exagérèrent chez les Grecs ; et de l'inondation d'une partie de la Grèce firent une inondation univerſelle. *Ovide* la célebra dans ſon livre charmant des *Métamorphoſes*. Il avait raiſon ; une telle aventure n'eſt faite que pour la poéſie : c'eſt pour nous un miracle : c'était une fable pour les Grecs et pour les Romains.

Il y eut encore d'autres déluges qu'en Grèce, et voici probablement quelle eſt la ſource du récit du déluge que les Juifs firent dans leur Genèſe, quand ils écrivirent dans la ſuite des temps ſous le nom de *Moïſe*.

Euſèbe et *George* le ſincelle, c'eſt-à-dire le greffier nous ont conſervé des fragmens d'un certain *Abidène*.

Cet *Abidène* avait tranſcrit des fragmens de *Béroſe* ancien auteur chaldéen. Ce *Béroſe* avait éc[illegible]s romans, et dans ces romans il avait parlé d'une inondation arrivée ſous un roi de Chaldée nommé *Xiſſuter*, dont on a fait depuis *Xiſſutrus*

qu'on ſuppoſe avoir vécu du temps où l'on fait vivre *Noé*.

Il diſait donc, ce *Béroſe*, qu'un dieu chaldéen dont on a fait depuis *Saturne*, apparut à *Xiſſuter*, et lui dit : " Le 15 du mois Dœſi le genre-humain „ ſera détruit par le déluge. Enfermez bien tous „ vos écrits dans Sipara, la ville du ſoleil, afin „ que la mémoire des choſes ne ſe perde pas. „ Bâtiſſez un vaiſſeau, entrez-y avec vos parens et „ vos amis, faites-y entrer des oiſeaux et des qua- „ drupèdes, mettez-y des proviſions, et quand on „ vous demandera où vous voulez aller avec votre „ vaiſſeau, répondez : Vers les Dieux pour les „ prier de favoriſer le genre-humain. "

Xiſſuter ne manqua pas de bâtir ſon vaiſſeau qui était large de deux ſtades et long de cinq, c'eſt-à-dire que ſa largeur était de deux cents cinquante pas géométriques, et ſa longueur de ſix cents vingt-cinq. Ce vaiſſeau qui devait aller ſur la mer Noire était mauvais voilier. Le déluge vint. Lorſque le déluge eût ceſſé, *Xiſſuter* lâcha quelques-uns de ſes oiſeaux, qui ne trouvant point à manger revinrent au vaiſſeau. Quelques jours après il lâcha encore ſes oiſeaux qui revinrent avec de la boue aux pattes. Enfin ils ne revinrent plus. *Xiſſuter* en fit autant ; il ſortit de ſon vaiſſeau qui était perché ſur une montagne d'Arménie, et on ne le revit plus ; les Dieux l'enlevèrent.

C'eſt-là l'unique fondement de la fable qui a tant couru, que l'arche de *Noé* s'était arrêtée ſur une montagne d'Arménie, et qu'on en voit encore des reſtes.

Quelques lecteurs penſeront peut-être, que l'hiſtoire de *Noé* eſt la copie de la fable de *Xiſſuter*. Ils diront que ſi les petits peuples copient toujours les grands, ſi les Chaldéens et tous les peuples voiſins ſont inconteſtablement plus anciens que les Juifs, ſi ces Juifs ſont en effet ſi nouveaux, il eſt probable encore qu'ils ont imité leurs voiſins en tout, excepté dans les ſciences et dans les beaux arts où ce peuple groſſier ne put jamais atteindre. Pour nous, encore une fois, nous nous bornons à reſpecter la Bible.

Les incrédules allèguent qu'il eſt très-vraiſemblable que le Pont-Euxin franchit autrefois ſes bornes, et inonda une partie de l'ancienne Arménie. La mer Egée peut en avoir fait autant en Grèce; la mer Atlantide peut avoir englouti une grande île. Les Juifs, qui en auront entendu parler confuſément, ſe ſeront approprié cet événement, ils auront inventé *Noé*. Il eſt inconteſtable, ajoutent-ils, qu'il n'y eut jamais de *Noé*; car ſi un tel perſonnage avait exiſté, il aurait été regardé par toutes les nations comme le reſtaurateur et le père du genre-humain. Il eût été impoſſible que la mémoire s'en fût perdue. *Noé* aurait été le premier mot que toute la race humaine eût prononcé. Cette fable juive a été, comme on l'a déjà dit, entièrement ignorée du monde entier, juſqu'au temps où les chrétiens commencèrent à faire connaître les livres juifs traduits en grec. Enfin, puiſque les Juifs n'ont été que des plagiaires ſur tout le reſte, ils peuvent bien l'avoir été

ſur le déluge. Je ne fais que rapporter le raiſonnement des francs-penſans auxquels les non-penſans répondent par l'authenticité du Pentateuque.

CHAPITRE XXVIII.

Des plagiats reprochés aux Juifs.

1°. SANCHONIATHON qui écrivait en Phénicie, long-temps avant que les Juifs fuſſent raſſemblés dans des déſerts, donne aux hommes dix générations juſqu'au temps du prétendu déluge univerſel.	1°. LES livres attribués à *Moïſe* ſuppoſent auſſi dix générations.
2°. La curioſité d'une femme nommée *Pandore*, eſt fatale au genre-humain.	2°. La curioſité d'une femme nommée *Eve* fait chaſſer le genre-humain d'un prétendu paradis.
3°. *Bacchus* donne une loi écrite ſur deux tables de marbre, élève les flots de la mer Rouge à droite et à gauche pour faire paſſer ſon armée, ſuſpend le cours du ſoleil et de la lune.	3°. *Moïſe* donne auſſi des lois écrites ſur deux tables de pierre, traverſe la mer Rouge à pied ſec, et ſon ſucceſſeur *Joſué* arrête le ſoleil et la lune.
4°. *Minerve* fait jaillir une fontaine d'huile,	4°. *Moïſe* ne donna aux Juifs qu'une fon-

Bacchus une fontaine de vin.	taine d'eau dans le désert.
5°. *Philemon* et *Baucis* donnent à des dieux, en Phrygie, l'hospitalité qu'un village leur refuse auprès de Thyane ; les dieux changent leur cabane en un temple et le village en un lac.	5°. Les Juifs imitent cette fable de la manière la plus infame, en disant que les habitans du village de Sodome voulurent violer deux anges. Et Sodome est changée en un lac.
6°. Les Grecs supposent qu'*Agamemnon* voulut immoler sa fille *Iphigénie* ; et que les dieux envoyèrent une biche pour être sacrifiée à la place de la fille.	6°. Les Juifs supposent qu'*Abraham* voulut immoler son fils ; et qu'*Adonaï* envoya un bélier pour être immolé à la place d'*Isaac*.
7°. *Niobé* est changée en statue de marbre.	7°. *Edith* femme de *Loth* est changée en statue de sel.
8°. Travaux d'*Hercule*.	8°. Travaux de *Samson*.
9°. *Hercule* trahi par des femmes.	9°. *Samson* trahi par des femmes.
10°. L'âne de *Silène* parle.	10°. L'ânesse de *Balaam* parle.
11°. *Hercule* enlevé au ciel dans un quadrige.	11°. *Elie* monte au ciel dans un quadrige.
12°. Les dieux ressuscitent *Pélops*.	12° *Elisée* ressuscite une petite fille.

Si on voulait ſe donner la peine de comparer tous les événemens de la fable et de l'ancienne hiſtoire grecque, on ſerait étonné de ne pas trouver une ſeule page des livres juifs qui ne fût un plagiat.

Enfin les vers d'*Homère* étaient déjà chantés dans plus de deux cents villes avant que ces deux cents villes fuſſent que les Juifs étaient au monde. Lecteur, examinez et jugez. Décidez entre ceux que nous appelons francs-penſans et ceux que nous appelons non-penſans.

CHAPITRE XXIX.

De la ſecte des Juifs et de leur conduite après la captivité, juſqu'au règne de l'iduméen Hérode.

C'EST le propre des Juifs d'être par-tout courtiers, revendeurs, uſuriers; d'amaſſer de l'argent par la frugalité et l'économie. L'argent fut l'objet de leur conduite dans tous les temps, au point que dans le roman de leur *Tobie*, livre canonique ou non, un ange deſcend du ciel pendant leur captivité, non pas pour conſoler ces malheureux diſperſés, non pas pour les ramener à Jéruſalem, ce qu'un ange pouvait ſans doute, mais pour conduire dans une ville des Mèdes le jeune *Tobie* qui va redemander de l'argent qu'on devait à ſon père.

Excudent alii ſpirantia mollius æra, etc.
Tu premere uſurâ populos, Judæe, memento.

Ils trafiquèrent donc pendant les ſoixante et douze ans de leur tranſmigration. Ils gagnèrent beau-

beaucoup ; et comme ils ont toujours financé et qu'ils financent encore pour obtenir dans plusieurs Etats, et même à Rome, la permission d'avoir des synagogues, il est de la plus grande probabilité qu'ils donnèrent beaucoup d'argent aux commissaires de la trésorerie de *Cyrus* et au chancelier de l'échiquier, pour qu'on leur permît de rebâtir leur ville avec un petit temple moitié en pierre et moitié en bois. Mais quand ils retournèrent à leur Jérusalem ou à leur Hershalaïm, ils n'en furent guère plus heureux.

Sujets, ou plutôt esclaves des rois persans, ensuite d'*Alexandre*, tantôt des rois de Syrie, tantôt de ceux d'Egypte, ils ne composèrent plus un Etat ; ils ne furent pas à beaucoup près ce qu'était la province de Galles en comparaison de l'Angleterre du temps de notre *Henri VIII*. L'intérieur de leur petite république ne fut plus administré que par des prêtres ; alors tout fut fixé et déterminé dans leur secte, alors ils furent plus dévots que jamais. Ils furent d'autant plus Juifs que les Samaritains dédaignèrent de l'être et de passer pour leurs compatriotes. Ces Samaritains ne voulaient avoir rien de commun avec le peuple juif, pas même leur Dieu. (gg) L'historien *Josephe* rapporte qu'ils écrivirent au roi de Syrie *Antiochus Epiphanes*, que *leur temple ne portait le nom d'aucun Dieu*, qu'ils ne participaient point aux superstitions judaïques, et qu'ils le suppliaient de permettre qu'ils dédiassent leur temple à *Jupiter*.

Lorsqu'*Antiochus Epiphanes* fit sacrifier des

(gg) Liv. II, chap. VII.

cochons dans le temple de Jérufalem, quelques Juifs fenfés ne murmurèrent pas : mais la plupart crurent que c'était une impiété abominable. Ils penfaient que DIEU n'aime point la chair de cochon, qu'il lui faut abfolument des veaux ou des chevreaux, et que c'eft un péché horrible d'immoler un porc. Les *Machabées* profitèrent de ces beaux préjugés du peuple pour fe révolter. Cette révolte que les Juifs ont tant célébrée, et que tous nos prédicateurs propofent fi fouvent comme un modèle, n'empêcha pas *Antiochus Eupator* fils d'*Epiphanes*, de rafer les murs du temple et de faire couper le cou au grand-prêtre *Onias* qui fomentait la rebellion.

Les Juifs pour qui DIEU avait fait tant de miracles, les Juifs qui felon les oracles de leurs prophètes devaient commander au monde entier, furent donc encore plus malheureux, plus humiliés fous les Séleucides que fous les Perfes et les Babiloniens.

Après une infinité de révolutions et de misères, il s'éleva parmi eux des citoyens qui dépouillèrent les prêtres de leur autorité ufurpée, et qui prirent le nom de *rois*. Ces prétendus rois ne valurent pas mieux que les pontifes, ils s'égorgèrent les uns les autres comme ils fefaient avant la captivité de Babylone.

Pompée, en paffant, fit mettre au cachot un de ces rois nommé *Ariftobule*, et fit pendre enfuite fon fils le roitelet *Alexandre*.

Quelque temps après, le triumvir *Marc-Antoine* donna le royaume de Judée à l'arabe iduméen *Hérode*. C'eft le feul roi juif qui ait été véritablement

puissant. C'est lui qui fit bâtir un temple assez magnifique sur une grande plate-forme qu'il joignit à la montagne Moria en comblant un précipice. Le temple de *Salomon*, bâti sur le penchant de la montagne, ne pouvait être qu'un édifice irrégulier et barbare, dans lequel il fallait continuellement monter et descendre.

Hérode, après avoir réprimé plusieurs révoltes, fut maître absolu sous la protection des Romains.

CHAPITRE XXX.

Des mœurs des Juifs sous Hérode.

Le peuple juif était si étrange, il vivait dans une telle anarchie, il était si adonné au brigandage avant le règne d'*Hérode*, qu'ils traitèrent ce prince de tyran lorsqu'il ordonna par une loi très-modérée qu'on vendrait désormais hors du royaume ceux qui voleraient dans les maisons après en avoir percé les murs; ils se plaignirent qu'on leur ôtait la plus chère de leurs libertés. Ils regardèrent sur-tout cette loi comme une impiété manifeste. Comment, disaient-ils, osera-t-on vendre un voleur juif à un étranger qui n'est pas de la sainte religion (*bb*)? Ce fait rapporté dans *Josephe*, caractérise parfaitement le peuple de DIEU.

Hérode règna trente-cinq ans avec quelque gloire. Il fut sans contredit le plus puissant de tous les rois juifs sans en excepter *David* et *Salomon*, malgré leur prétendu trésor d'environ un milliar de nos livres sterling.

(*bb*) Liv. XVI, chap. I.

Comme la Judée ne fut point sous son règne infestée d'irruptions d'étrangers, les Juifs eurent tout le temps de tourner leur esprit vers la controverse. C'est ce qui occupe aujourd'hui tous les peuples superstitieux et ignorans ; quand ils n'ont point de jeux publics ni de spectacles, ils s'adonnent alors aux disputes théologiques : c'est ce qui nous arriva sous le déplorable règne de notre *Charles I*, et c'est ce qui fait bien voir qu'il faut toujours repaître de spectacles l'oisiveté du peuple.

Les pharisiens et les saducéens troublèrent l'Etat autant qu'ils le purent, comme parmi nous les épiscopaux et les presbytériens. *Jean-Baptiste* se donna pour prophète, il administrait l'ancien baptême juif, et se fesait suivre par la populace. (*ii*) L'historien *Josephe* dit expressément que c'était un homme de bien qui exhortait le peuple à la vertu ; (*kk*) mais qu'*Hérode* craignant une sédition, parce que le peuple s'attroupait autour de *Jean*, le fit enfermer dans la forteresse de Machera, comme on dit qu'on fait enfermer en France les jansénistes.

Observons, sur-tout ici, que *Josephe* ne dit point qu'on ait fait ensuite mourir *Jean* sous le gouvernement d'*Hérode* le tétrarque. Personne ne devait être mieux instruit de ce fait que *Josephe* auteur contemporain, auteur accrédité, de la race des Asmonéens, et revêtu d'emplois publics.

On disputa du temps d'*Hérode* sur le Messie, sur le Christ. C'était un libérateur que les Juifs

(*ii*) Liv. XVIII, chap. VII.

(*kk*) Supposé que ce passage ne soit pas interpolé.

ttendaient dans toutes leurs afflictions, fur-tout ous les rois de Syrie. Ils avaient donné ce nom *Judas Machabée*, ils l'avaient donné même à *yrus*, et à quelques autres princes étrangers. 'lufieurs prirent *Hérode* pour un meffie; il y eut ne fecte formelle d'Hérodiens. D'autres qui egardaient fon gouvernement comme tyrannique 'appellaient *Anti-Meffie*, *Anti-Chrift*.

Quelque temps après fa mort il y eut un énergumène nommé *Theudas* qui fe fit paffer pour meffie. (*ll*) *Jofephe* dit qu'il fe fit fuivre par une grande multitude de canaille, qu'il lui promit de faire remonter le Jourdain vers fa fource comme *Jofué*, et que tous ceux qui voudraient le fuivre le pafferaient à pied fec avec lui. Il en fut quitte pour avoir le cou coupé.

Toute la nation juive était enthoufiafte. Les dévots couraient de tous côtés pour faire des profélytes, pour les baptifer, pour les circoncire. Il y avait deux fortes de baptême, celui de profélyte et celui de juftice. Ceux qui fe convertiffaient au judaïfme et vivaient parmi les Juifs fans prétendre être du corps de la nation, n'étaient forcés à recevoir ni le baptême ni la circoncifion. Ils fe contentaient prefque toujours de fe faire baptifer. Cela eft moins douloureux que de fe faire couper le prépuce; mais ceux qui avaient plus de vocation, et qu'on appellait *profélytes de juftice*, recevaient l'un et l'autre figne: ils étaient baptifés et circoncis. (*mm*) *Jofephe* raconte qu'il y eut un petit roi de la province d'Adiabène, nommé

(*ll*) Liv. XX, chap. II. (*mm*) Liv. XXI, chap. II

Iſatb, qui fut aſſez imbécille pour embraſſer la religion des Juifs. Il ne dit point où était cette province d'Adiabène; mais il y en avait une vers l'Euphrate. On baptiſa et on circoncit *Iſatb*; ſa mère *Hélène* ſe contenta d'être baptiſée du baptême de juſtice; et on ne lui coupa rien.

Au milieu de toutes les factions juives, de toutes les ſuperſtitions extravagantes et de leur eſprit de rapine, on y voyait, comme ailleurs, des hommes vertueux de même qu'à Rome et dans la Grèce. Il y eut même des ſociétés qui reſſemblaient en quelque ſorte aux pythagoriciens et aux ſtoïciens. Ils en avaient la tempérance, l'eſprit de retraite, la rigidité de mœurs, l'éloignement de tous les plaiſirs, le goût de la vie contemplative. Tels étaient les eſſéniens, tels étaient les thérapeutes.

Il ne faut pas s'étonner que ſous un auſſi méchant prince qu'*Hérode*, et ſous les rois précédens encore plus méchans que lui, on vît des hommes ſi vertueux. Il y eut des *Epictète* à Rome du temps de *Néron*. On a cru même que JESUS-CHRIST était eſſénien, mais cela n'eſt pas vrai. Les eſſéniens avaient pour principe de ne ſe point donner en ſpectacle, de ne point ſe faire ſuivre par la populace, de ne point parler en public. Ils étaient vertueux pour eux-mêmes, et non pour les autres. Ils ne feſaient aucun étalage. Tous ceux qui ont écrit la vie de JESUS-CHRIST lui donnent un caractère tout contraire et très-ſupérieur.

CHAPITRE XXXI.

De JESUS.

IL n'y a qu'un fanatique ou qu'un sot fripon, qui puisse dire qu'on ne doit jamais examiner l'histoire de JESUS par les lumières de la raison. Avec quoi jugera-t-on d'un livre quel qu'il soit, est-ce par la folie ? Je me mets ici à la place d'un citoyen de l'ancienne Rome qui lirait les histoires de JESUS pour la première fois.

Nous avons des livres hébreux et grecs pour et contre JESUS, qui sont d'une égale antiquité. Le *Toldos Jeschut* écrit contre lui est en langue hébraïque. Dans ce livre, on le traite de bâtard, d'imposteur, d'insolent, de séditieux, de sorcier ; et dans les évangiles grecs on le fait presque participant de la divinité même. Tous ces écrits sont remplis de prodiges, et paraissent d'abord à nos faibles yeux contenir des contradictions presqu'à chaque page.

Un auteur illustre qui naquit très-peu de temps après la mort de JESUS, et qui, si l'on en croit *St Irénée*, (*nn*) devait être son contemporain, en un mot, *Flavien Josephe* proche parent de la femme d'*Hérode*, *Josephe* fils d'un sacrificateur qui devait avoir connu JESUS, ne tombe ni dans le défaut de ceux qui lui disent des injures, ni dans l'opinion de ceux qui lui donnent des éloges si prodigieux ; il n'en dit rien du tout. Il est avéré

(*nn*) *Saint Irénée* assure que JESUS mourut à cinquante ans passés. En ce cas *Flavien Josephe* pourrait bien l'avoir connu.

aujourd'hui que les cinq ou six lignes qu'on attribue à *Josephe* sur JESUS, ont été interpolées par une fraude très-mal-adroite. Car si *Josephe* avait en effet cru que JESUS était le Messie, il en aurait écrit cent fois davantage; et en le reconnaissant pour Messie, il eût été un de ses sectateurs.

Juste de Tibériade, autre Juif qui écrivait l'histoire de son pays un peu avant *Josephe*, garde un profond silence sur JESUS. C'est *Philon* qui nous en assure.

Philon autre célèbre auteur juif contemporain n'a cité jamais le nom de JESUS. Aucun historien romain ne parle des prodiges qu'on lui attribue et qui devaient rendre la terre attentive.

Ajoutons encore une importante vérité à ces vérités historiques, c'est que ni *Josephe* ni *Philon* ne font en aucun endroit la moindre mention de l'attente d'un messie.

Conclura-t-on de-là qu'il n'y a point eu de Jésus, comme quelques-uns ont osé conclure, par le Pentateuque même, qu'il n'y a point eu de *Moïse*? Non; puisqu'après la mort de JESUS on a écrit pour et contre lui, il est clair qu'il a existé. Il n'est pas moins évident qu'il était alors si caché aux hommes, qu'aucun citoyen un peu distingué, selon le monde, n'avait fait mention de sa personne.

J'ai vu quelques disciples de *Bolingbroke* plus ingénieux qu'instruits, qui niaient l'existence d'un Jésus, parce que l'histoire des trois mages, de l'étoile et du massacre des innocens est,

disaient-

difaient-ils, le comble de l'extravagance : la contradiction des deux généalogies que *Matthieu* et *Luc* lui donnent, était fur-tout une raifon qu'alléguaient ces jeunes gens pour fe perfuader qu'il n'y a point eu de Jéfus. Mais ils tiraient une très-fauffe conclufion. Notre compatriote *Houel* s'eft fait faire en France une généalogie fort ridicule ; quelques Irlandais ont écrit que lui et *Jeanfin* avaient un démon familier qui leur donnait toujours des as quand ils jouaient aux cartes. On a fait cent contes extravagans fur eux. Cela n'empêche pas qu'ils n'aient réellement exifté ; ceux qui ont perdu leur argent avec eux en ont été bien convaincus.

Que de fadaifes n'a-t-on pas dites du duc de *Buckingham*. Il n'en a pas moins vécu fous *Jacques* et fous *Charles*.

Apollonius de Thyane n'a certainement reffufcité perfonne ; *Pythagore* n'avait pas une cuiffe d'or ; mais *Apollonius* et *Pythagore* ont été des êtres réels. Notre divin JESUS n'a peut-être pas été emporté réellement par le diable fur une montagne. Il n'a pas réellement féché un figuier au mois de mars, pour n'avoir pas porté de figues, *quand ce n'était pas le temps des figues.* Il n'eft peut-être pas defcendu aux enfers, etc. etc. etc. Mais il y a eu un Jéfus refpectable, à ne confulter que la raifon.

Qui était cet homme ? Le fils reconnu d'un charpentier de village, les deux partis en conviennent : ils difputent fur la mère. Les ennemis de Jéfus difent qu'elle fut engroffée par un nommé

Panther. Ses partisans disent qu'elle fut enceinte de l'esprit de DIEU. Il n'y a pas de milieu entre ces deux opinions des Juifs et des chrétiens. Les Juifs auraient pu cependant embrasser un troisième sentiment qui est plus naturel ; c'était que son mari, qui lui fit d'autres enfans, lui fit encore celui-là ; mais l'esprit de parti n'a jamais de sentiment modéré. Il résulte de cette diversité d'opinions, que JESUS était un inconnu né dans la lie du peuple ; et il résulte que s'étant donné pour prophète comme tant d'autres, et n'ayant jamais rien écrit, les païens auraient pu raisonnablement douter qu'il sût écrire, ce qui serait conforme à son état et à son éducation.

Mais, humainement parlant, un charpentier de Nazareth qu'on suppose ignorant, aurait-il pu fonder une secte ? oui, comme notre *Fox*, cordonnier de village très-ignorant, fonda la secte des quakers dans le comté de Leicester. Il courait les champs vêtu d'un habit de cuir ; c'était un fou d'une imagination forte, qui parlait avec enthousiasme à des imaginations faibles. Ayant lu la Bible, en fesant des applications à sa mode, il se fit suivre par des imbécilles ; il était ignorant, mais des savans lui succédèrent. La secte de *Fox* se forma et subsiste avec honneur, après avoir été sifflée et persécutée. Les premiers anabaptistes furent des malheureux paysans sans lettres.

Enfin, l'exemple de *Mahomet* ne souffre point de replique. Il se donna le titre de prophète ignorant. Bien des gens même doutent qu'il sût écrire. Le fait est qu'il écrivait mal et qu'il se

battait bien. Il avait été facteur, ou fi l'on veut, valet d'une marchande de chameaux; (3) ce n'eft pas là un commencement fort illuftre: il devint pourtant un très-grand homme. Revenons à JESUS, qui n'a rien de commun avec lui, et pour qui nous fommes tenus d'avoir un profond refpect, indépendamment même de notre religion, de laquelle nous ne parlons pas ici.

CHAPITRE XXXII.

Recherches fur JESUS.

BOLINGBROKE, *Toland*, *Wolfton*, *Gordon*, etc. et d'autres francs-penfans ont conclu de ce qui fut écrit en faveur de JESUS, et contre fa perfonne, que c'était un enthoufiafte qui voulait fe faire un nom dans la populace de la Galilée.

Le *Toldus Jefchut* dit qu'il était fuivi de deux mille hommes armés, quand *Judas* vint le faifir de la part du fanhédrin, et qu'il y eut beaucoup de fang répandu. Mais fi le fait était vrai, il eft évident que JESUS aurait été auffi criminel

(3) Suivant les auteurs mufulmans, *Mahomet* était pauvre, mais d'une des tribus les plus illuftres et les plus riches de l'Arabie, à laquelle la garde du temple de la Mecque était confiée. Le premier exploit de *Mahomet* fut de fe rendre maître de fa tribu, et de détruire l'idolâtrie qui s'était établie dans ce temple. Il avait époufé une riche veuve de fa tribu, après avoir été quelque temps fon facteur: mais les Arabes n'avaient pas l'idée de ce que nous appelons dérogeance. Un conducteur de chameaux, un facteur, s'il était d'une tribu illuftre, confervait toute la fierté de fa naiffance.

que *Barcokebas*, qui ſe dit meſſie après lui. Il réſulterait que ſa conduite répondait à quelques points de ſa doctrine : *je ſuis venu apporter non la paix*, *mais le glaive*. Ce qui pourrait encore faire conjecturer que *Judas* était un officier du ſanhédrin, envoyé pour diſſiper les factieux du parti de JESUS, c'eſt que l'évangile de *Nicodème*, reçu pendant quatre ſiècles, et cité par *Juſtin*, par *Tertullien*, par *Euſèbe*, reconnu pour authentique par l'empereur *Théodoſe*; cet évangile, dis-je, commence par introduire *Judas* parmi les principaux magiſtrats de Jéruſalem, qui vinrent accuſer JESUS devant le préteur romain. Ces magiſtrats ſont *Annah*, *Caïpha*, *Summas*, *Dathan*, *Gamaliel*, *Judas*, *Levi*, *Alexandre*, *Nephtalim*, *Karob*.

On voit par cette conformité entre les amis et les ennemis de JESUS, qu'il fut en effet pourſuivi et pris par un nommé *Judas*. Mais ni le *Toldos*, ni le livre de *Nicodème* ne diſent que *Judas* ait été un diſciple de JESUS, et qu'il ait trahi ſon maître.

Le *Toldos* et les évangiles ſont encore d'accord ſur l'article des miracles. Le *Toldos* dit que JESUS en feſait en qualité de ſorcier. Les évangiles diſent qu'il en feſait en qualité d'homme envoyé de DIEU. En effet, dans cet âge, et avant et après, l'univers croyait aux prodiges. Point d'écrivain qui n'ait raconté des prodiges; et le plus grand ſans doute qu'ait fait JESUS dans une province ſoumiſe aux Romains, c'eſt que les Romains n'en entendirent point

parler. A ne juger que par la raison, il faut écarter tout miracle, toute divination. Il n'est question ici que d'examiner historiquement si JESUS fut en effet à la tête d'une faction, ou s'il eut seulement des disciples. Comme nous n'avons pas les pièces du procès fait par-devant *Pilate*, il n'est pas aisé de prononcer.

Si on veut peser les probabilités, il paraît vraisemblable par les évangiles, qu'il usa de quelque violence, et qu'il fut suivi par quelques disciples emportés.

JESUS, si nous en croyons les évangiles, est à peine arrivé dans Jérusalem, qu'il chasse et qu'il maltraite des marchands qui étaient autorisés par la loi à vendre des pigeons dans le parvis du temple, pour ceux qui voulaient y sacrifier. Cet acte qui paraît si ridicule à milord *Bolingbroke*, à *Wolston* et à tous les francs-pensans, serait aussi répréhensible que si un fanatique s'ingérait parmi nous de fouetter les libraires qui vendent auprès de St Paul, le livre des *communes prières*. Mais aussi il est bien difficile que des marchands établis par les magistrats se soient laissés battre et chasser par un étranger sans aveu, arrivé de son village dans la capitale, à moins qu'il n'ait eu beaucoup de monde à sa suite.

On nous dit encore qu'il noya deux mille cochons. S'il avait ruiné ainsi plusieurs familles qui eussent demandé justice, il faut convenir que selon les lois ordinaires, il méritait châtiment. Mais comme l'évangile nous dit que JESUS avait

envoyé le diable dans le corps de ces cochons, dans un pays où il n'y eut jamais de cochons, un homme qui n'eſt encore ni chrétien, ni juif, peut raiſonnablement en douter. Il dira aux théologiens: " Pardonnez, ſi en voulant juſtifier JESUS, „ je ſuis forcé de réfuter vos livres; les évangi- „ les l'accuſent d'avoir battu des marchands in- „ nocens, d'avoir noyé deux mille porcs, d'avoir „ ſéché un figuier qui ne lui appartenait pas, et „ de n'en avoir privé le poſſeſſeur, que parce que „ cet arbre ne portait pas de figues quand *ce* „ *n'était pas le temps des figues*. Ils l'accuſent „ d'avoir changé l'eau en vin pour des convives „ qui *étaient déjà ivres*: de s'être transfiguré „ pendant la nuit pour parler à *Elie*, et à *Moïſe*, „ d'avoir été trois fois emporté par le diable. Je „ veux faire de JESUS un juſte et un ſage; il ne „ ſerait ni l'un ni l'autre, ſi tout ce que vous dites „ était vrai, et ces aventures ne peuvent être „ vraies, parce qu'elles ne conviennent ni à DIEU „ ni aux hommes. Permettez-moi, pour eſtimer „ JESUS, de rayer de vos évangiles ces paſſages „ qui le déshonorent. Je défends JESUS contre „ vous.

„ S'il eſt vrai, comme vous dites et comme il „ eſt très-vraiſemblable, qu'il appelait les phari- „ ſiens, les docteurs de la loi, *race de vipères*, „ *ſépulcres blanchis*, *fripons*, *intéreſſés*, noms „ que les prêtres de tous les temps ont quelque- „ fois mérités, c'était une témérité très-dan-

„ gereuſe, et qui a coûté plus d'une fois la vie à
„ des imprudens véridiques. Mais on peut être
„ très-honnête homme, et dire qu'il y a des
„ prêtres fripons."

Concluons donc, en ne conſultant que la ſimple raiſon, concluons que nous n'avons aucun monument digne de foi qui nous montre que JESUS méritait le ſupplice dont il mourut; rien qui prouve que c'était un méchant homme.

Le temps de ſon ſupplice eſt inconnu. Les rabins diffèrent en cela des chrétiens de cinquante années. *Irénée* diffère de vingt ans de notre opinion commune. Il y a une différence de dix années entre *Luc* et *Matthieu*, qui tous deux lui font d'ailleurs une généalogie abſolument différente, et abſolument étrangère à la perſonne de JESUS. Aucun auteur romain ni grec ne parle de JESUS; tous les évangéliſtes juifs ſe contrediſent ſur JESUS: enfin, comme on ſait, ni *Joſephe*, ni *Philon* ne daignent nommer JESUS.

Nous ne trouvons aucun document chez les Romains qui, dit-on, le firent crucifier: il faut donc, en attendant la foi, ſe borner à tirer cette concluſion: il y eut un Juif obſcur de la lie du peuple, nommé JESUS, crucifié comme blaſphémateur, du temps de l'empereur *Tibère*, ſans qu'on puiſſe ſavoir en quelle année.

CHAPITRE XXXIII.

De la morale de JESUS.

Il eſt très-probable que JESUS prêchait dans les villages une bonne morale, puiſqu'il eut des diſciples. Un homme qui fait le prophète peut dire et faire des extravagances qui méritent qu'on l'enferme : nos millénaires, nos piétiſtes, nos méthodiſtes, nos memnonites, nos quakers en ont dit et fait d'énormes. Les prophètes de France ſont venus chez nous et ont prétendu reſſuſciter des morts.

Les prophètes juifs ont été aux yeux de la raiſon les plus inſenſés de tous les hommes. *Jérémie* ſe met un bât ſur le dos et des cordes au cou. *Ezéchiel* (*oo*) mange de la matière fécale ſur ſon pain. *Ozée* prétend que DIEU, par un privilége ſpécial, lui ordonne de prendre une fille publique, et enſuite une femme adultère, et d'en avoir des enfans. Ce dernier trait n'eſt pas édifiant; il eſt même très-puniſſable. Mais enfin, il n'y a jamais eu ſur la terre d'homme ſoi-diſant envoyé de DIEU, qui ait aſſemblé d'autres hommes pour leur dire : " Vivez ſans raiſon et ſans loi ; abandonnez-vous à l'ivrognerie ; ſoyez adultères, ſodomites ; volez dans la poche ; volez, aſſaſſinez ſur les grands chemins, et ne manquez pas d'aſſaſſiner ceux que vous aurez dépouillés, afin qu'ils ne vous accuſent pas ; tuez juſqu'aux

(*oo*) *Ezéchiel*, chap. IV. *Ozée*, chap. I.

„ enfans à la mamelle ; c'est ainsi qu'en usait „ *David* avec les sujets du roitelet *Achis* : associez-vous à d'autres voleurs, et tuez-les ensuite „ par derrière, au lieu de partager avec eux le „ butin : tuez vos pères et vos mères pour en „ hériter plutôt, etc. etc. "

Beaucoup d'hommes, beaucoup de Juifs surtout, ont commis ces abominations ; mais aucun homme ne les a prêchées dans des pays un peu policés. Il est vrai que les Juifs, pour excuser leurs premiers brigandages, ont imputé à leur *Moïse* des ordonnances atroces. Mais au moins ils adoptèrent les dix commandemens communs à tous les peuples. Ils défendirent le meurtre, le vol et l'adultère : ils recommandèrent l'obéissance aux enfans envers les pères et les mères, comme tous les anciens législateurs. Pour réussir, il faut toujours exhorter à la vertu. JESUS ne put prêcher qu'une morale honnête : il n'y en a pas deux. Celle d'*Epictète*, de *Sénèque*, de *Cicéron*, de *Lucrèce*, de *Platon*, d'*Epicure*, d'*Orphée*, de *Thaut*, de *Zoroastre*, de *Brama*, de *Confucius*, est absolument la même.

Une foule de francs-pensans nous répond que JESUS a trop dérogé à cette morale universelle. Si on en croit les Evangiles, disent-ils, il a déclaré qu'il faut haïr son père et sa mère : qu'il est venu au monde pour apporter le glaive et non la paix, pour mettre la division dans les familles. Son *Contrains-les d'entrer*, est la destruction de toute société, et le symbole de la tyrannie. Il

ne parle que de jetter dans les cachots les serviteurs qui n'ont pas fait valoir l'argent de leur maître à usure; il veut qu'on regarde comme un commis de la douane, quiconque n'est pas de son Eglise. Ces philosophes rigides trouvent enfin dans les livres nommés *Evangiles* autant de maximes odieuses que de comparaisons basses et ridicules.

Qu'il nous soit permis de répliquer à leurs assertions. Sommes-nous bien sûrs que JESUS ait dit ce qu'on lui fait dire? Est-il bien vraisemblable (à ne juger que par le sens commun) que JESUS ait dit qu'il détruirait le temple et qu'il le rebâtirait en trois jours; qu'il ait conversé avec *Elie* et *Moïse* sur une montagne; qu'il ait été trois fois emporté par le *Knat-bull*, par le diable, la première fois dans le désert, la seconde sur le comble du temple, la troisième sur une coline, d'où l'on découvrait tous les royaumes de la terre, et qu'il ait argumenté avec le diable?

Savons-nous d'ailleurs quel sens il attachait à des paroles qui (supposé qu'il les ait prononcées) peuvent s'expliquer en cent façons différentes, puisque c'étaient des paraboles, des énigmes? Il est impossible qu'il ait ordonné de regarder comme un commis de la douane quiconque n'écouterait pas son Eglise, puisqu'alors il n'y avait point d'Eglise.

Mais prenons les sentences qu'on lui attribue, et qui sont le moins susceptibles d'un sens équivoque, nous y verrons l'amour de DIEU et du prochain, la morale universelle.

Quand à ſes actions, nous ne pouvons en juger que par ce qu'on nous en rapporte. En voit-on une ſeule (excepté l'aventure des marchands dans le temple) qui annonce un brouillon, un factieux, un perturbateur du repos public, tel qu'il eſt peint dans le *Toldos Jeſchut*?

Il va aux noces, il fréquente des exacteurs, des femmes de mauvaiſe vie; ce n'eſt pas là conſpirer contre les puiſſances. Il n'excite point ſes diſciples à le défendre quand la juſtice vient ſe ſaiſir de ſa perſonne. *Wolſton* dira, tant qu'on voudra, que *Simon Barjone* coupant l'oreille au ſergent *Malchus*, et JESUS rendant au ſergent ſon oreille, eſt un des plus impertinens contes que le fanatiſme idiot ait pu imaginer. Il prouve du moins que l'auteur, quel qu'il ſoit, regardait JESUS comme un homme pacifique. En un mot, plus on conſidère ſa conduite (telle qu'on la rapporte) par la ſimple raiſon, plus cette raiſon nous perſuade qu'il était enthouſiaſte de bonne foi, et un bon homme qui avait la faibleſſe de vouloir faire parler de lui, et qui n'aimait pas les prêtres de ſon temps.

Nous n'en pouvons juger que par ce qui a été écrit de ſa perſonne. Enfin, ſes panégyriſtes le repréſentent comme un juſte. Ses adverſaires ne lui imputent d'autre crime que d'avoir ameuté deux mille hommes; et cette accuſation ne ſe trouve que dans un livre rempli d'extravagances. Toutes les vraiſemblances ſont donc, qu'il n'était point du tout malfeſant, et qu'il ne méritait pas ſon ſupplice.

Les francs-penfans infiftent ; ils difent que puifqu'il a été puni par le fupplice des voleurs, il fallait bien qu'il fût coupable au moins de quelque attentat contre la tranquillité publique.

Mais que l'on confidère quelle foule de gens de bien les prêtres outragés ont fait mourir. Non-feulement ceux qui ont été en butte à la rage des prêtres ont été perfécutés par eux, en tout pays, excepté dans l'ancienne Rome ; mais les lâches magiftrats ont prêté leur voix et leurs mains à la vengeance facerdotale, depuis *Prifcillien* jufqu'au martyre des fix cents perfonnes immolées fous notre infame *Marie* ; (4) et on a continué ces maffacres juridiques chez nos voifins. Que de fupplices et d'affaffinats ! les échafauds, les gibets n'ont-ils pas été dreffés dans toute l'Europe pour quiconque était accufé par des prêtres ? Quoi ! nous plaindrions *Jean Hus*, *Jérôme de Prague*, l'archevêque *Crammer*, *Dubourg*, *Servet*, etc. etc. et nous ne plaindrions pas JESUS !

Pourquoi le plaindre ? dit-on : il a établi une fecte fanguinaire qui a fait couler plus de fang que les guerres les plus cruelles de peuple à peuple n'en ont jamais répandu.

Non : j'ofe avancer, mais avec les hommes les plus inftruits et les plus fages, que JESUS n'a jamais fongé à fonder cette fecte. Le chriftianifme, tel qu'il a été dès le temps de *Conftantin*, eft

(4) Les hiftoriens en comptent onze mille. Mais M. de *Voltaire* ne parle ici que des victimes immolées à la fuperftition ; il ne compte point les crimes, les affaffinats juridiques que la politique et la vengeance firent commettre à la digne époufe de *Philippe II*.

plus éloigné de JESUS que de *Zoroastre* ou de *Brama*. JESUS est devenu le prétexte de nos doctrines fantasques, de nos persécutions, de nos crimes religieux; mais il n'en a pas été l'auteur. Plusieurs ont regardé JESUS comme un médecin juif, que des charlatans étrangers ont fait le chef de leur pharmacie. Ces charlatans ont voulu faire croire qu'ils avaient pris chez lui leurs poisons. Je me flatte de démontrer que JESUS n'était pas chrétien; qu'au contraire il aurait condamné avec horreur notre christianisme, tel que Rome l'a fait: christianisme absurde et barbare, qui avilit l'ame et qui fait mourir le corps de faim, en attendant qu'un jour l'un et l'autre soient brûlés de compagnie pendant l'éternité; christianisme, qui, pour enrichir des moines et des gens qui ne valent pas mieux, a réduit les peuples à la mendicité, et par conséquent à la nécessité du crime; christianisme qui expose les rois au premier dévot assassin qui veut les immoler à la sainte Eglise; christianisme qui a dépouillé l'Europe, pour entasser dans la maison de la madone de Lorette, venue de Jérusalem à la Marche d'Ancone, par les airs, plus de trésors qu'il n'en faudrait pour nourrir les pauvres de vingt royaumes; christianisme enfin qui pouvait consoler la terre, et qui l'a couverte de sang, de carnage et de malheurs innombrables de toute espèce.

CHAPITRE XXXIV.

De la religion de JESUS.

En s'en rapportant aux seuls évangiles, n'est-il pas de la plus grande évidence que JESUS naquit d'un juif et d'une juive, qu'il fut circoncis comme juif, qu'il fut baptisé comme juif, dans le Jourdain, du baptême de justice par le juif *Jean*, à la manière juive; qu'il allait au temple juif; qu'il suivait tous les rites juifs, qu'il observait le sabbat et toutes les fêtes juives, et qu'enfin il mourut juif.

Je dis plus: tous ses disciples furent constamment juifs. Aucun de ceux qui ont écrit les évangiles n'ose faire dire à JESUS-CHRIST qu'il veut abolir la loi de *Moïse*. Au contraire, ils lui font dire: *Je ne suis pas venu dissoudre la loi, mais l'accomplir.* Il dit dans un autre endroit: N'ont-ils pas la loi et les prophètes? Non-seulement je défie qu'on trouve un seul passage où il soit dit que JESUS renonça à la religion dans laquelle il naquit; mais je défie qu'on puisse en tordre, en corrompre un seul, d'où l'on puisse raisonnablement inférer qu'il voulût établir un culte nouveau sur les ruines du judaïsme.

Lisez les Actes des apôtres. *Bolingbroke*, *Collins*, *Toland* et mille autres disent que c'est un livre farci de mensonges, de miracles ridicules, de contes ineptes, d'anachronismes, de contradictions, comme tous les autres livres juifs des temps antérieurs. Je l'accorde pour un moment. Mais

c'eft par cette raifon-là même que je le propofe. Si dans ce livre où l'on ofe rapporter, felon vous, tant de fauffetés, l'auteur des *Actes* n'a jamais ofé dire que JESUS ait inftitué une religion nouvelle; fi l'auteur de ce livre n'a jamais été affez hardi pour dire que JESUS fût Dieu, ne faudra-t-il pas convenir que notre chriftianifme d'aujourd'hui eft abfolument contraire à la religion de JESUS, et qu'il eft même blafphématoire?

Tranfportons-nous au jour de la pentecôte où l'on fait defcendre l'efprit (quel que foit cet efprit) fur la tête des apôtres en langues de feu dans un grenier. Faites réflexion feulement au difcours que l'auteur des *Actes* fait tenir à *Pierre*, difcours qu'on regarde comme la profeffion de foi des chrétiens. Vous me dites que c'eft un galimatias: mais à travers ce galimatias même voyez les traits de la vérité.

D'abord *Pierre* cite le prophète *Joël* qui a dit: *Je répandrai mon efprit fur toute chair.*

Pierre conclut de-là qu'en qualité de bons juifs, lui et fes compagnons ont reçu l'efprit. Remarquez foigneufement fes paroles:

Vous favez que JESUS *de Nazareth était un homme que* DIEU *a rendu célèbre par les vertus et les prodiges que* DIEU *a faits par lui.*

Remarquez fur-tout la valeur de ces mots: *Un homme que* DIEU *a rendu célèbre*; voilà un aveu bien authentique que JESUS ne pouffa jamais le blafphème jufqu'à fe dire vraiment participant de la Divinité, et que fes difciples étaient bien loin d'imaginer ce blafphème.

DIEU *l'a reſſuſcité en arrêtant les douleurs de l'enfer etc.* C'eſt donc DIEU qui a reſſuſcité un homme.

C'eſt ce JESUS *que* DIEU *a reſſuſcité, et après qu'il a été élevé par la puiſſance de* DIEU *etc.*

Obſervez que dans tous ces paſſages JESUS eſt un bon juif, un homme juſte que DIEU a protégé, qu'il a laiſſé mourir, à la vérité, publiquement du dernier ſupplice, mais qu'il a reſſuſcité ſecrétement.

En ce même temps Pierre et Jean montaient au temple pour la prière de la neuvième heure.

Voilà qui démontre ſans réplique que les apôtres perſiſtaient dans la religion juive comme JESUS y avait perſiſté.

Moïſe a dit à nos pères : Le ſeigneur votre Dieu vous ſuſcitera d'entre vos frères un prophète comme moi, écoutez-le dans tout ce qu'il vous dira ..... Quiconque n'écoutera pas ce prophète ſera exterminé du milieu du peuple.

J'avoue que *Pierre* à qui on fait tenir ce diſcours, rapporte très-mal les paroles du Deutéronome attribuées à *Moïſe*. Il n'y a point dans le texte du Deutéronome : *Quiconque n'écoutera pas ce prophète ſera exterminé du milieu du peuple.*

J'avoue encore qu'il y a plus de trente textes de l'ancien Teſtament qu'on a falſifiés dans le nouveau, pour les faire quadrer avec ce qu'on y dit de JESUS ; mais cette falſification même eſt une preuve que les diſciples de JESUS ne le regardaient que comme un prophète juif. Il eſt vrai qu'ils appelaient quelquefois JESUS fils de DIEU ;

et

et l'on n'ignore pas que *fils de* DIEU signifiait *homme juste*, et *fils de Bélial*, *homme injuste*. Les savans disent qu'on s'est servi de cet équivoque pour attribuer dans la suite la divinité à JESUS-CHRIST.

On prend, à la vérité, le nom de *fils de* DIEU au propre dans l'évangile attribué à *Jean*. Aussi est-il dit que cette expression fut regardée en ce sens comme un blasphème par le grand-prêtre.

Lorsqu'*Etienne* parle au peuple avant que d'être lapidé, il lui a dit: *Quel est le prophète que vos pères n'ont pas persécuté? Vous avez tué tous ceux qui vous prédisaient la venue du juste dont vous avez été proditoirement les homicides. Etienne* ne donne à JESUS que le nom de *juste*, il se garde bien de l'appeler Dieu. *Etienne* en mourant ne renonce point à la religion judaïque; aucun apôtre n'y renonce; ils baptisaient seulement au nom de JESUS, comme on baptisait au nom de *jean* du baptême de justice.

Paul lui-même, qui commença par être valet de *Gamaliel*, et qui finit par être son ennemi; *Paul*, que les Juifs prétendent ne s'être brouillé avec *Gamaliel* que parce que ce prêtre lui avait refusé sa fille en mariage; *Paul* qui après avoir été satellite de *Gamaliel* et avoir persécuté les disciples de JESUS, se mit lui-même de sa propre autorité au rang des apôtres; *Paul* qui était si enthousiaste et si emporté, regarde toujours JESUS-CHRIST comme un homme; il est bien loin de l'appeler Dieu, il ne dit en aucun endroit que JESUS n'ait pas été soumis à la loi juive; *Paul*

lui-même fut toujours juif. *Je n'ai péché*, (*pp*) dit-il au proconſul *Feſtus*, *ni contre la loi juive*, *ni contre le temple*. *Paul* va ſacrifier lui-même dans le temple pendant ſept jours : *Paul* circoncit *Timothée* fils d'un païen et d'une fille de joie.

Le vrai juif, (*qq*) dit-il dans ſon épître aux Romains, *eſt celui qui eſt juif intérieurement*. En un mot, *Paul* ne fut jamais qu'un juif qui ſe mit au rang des partiſans de JESUS contre les au-
JESUS-CHRIST, il le préconiſe toujours comme un
tres Juifs. Dans tous les paſſages où il parle de bon juif à qui DIEU s'eſt communiqué, que DIEU a exalté, que DIEU a mis dans ſa gloire. Il eſt vrai que *Paul* place JESUS tantôt immédiatement au-deſſus des anges, tantôt au-deſſous. Que pouvons-nous en conclure ? que l'inintelligible *Paul* eſt un juif qui ſe contredit.

Il eſt très-certain que les premiers diſciples de JESUS n'étaient autre choſe qu'une ſecte particulière de Juifs, comme les vicléfiſtes n'ont été parmi nous qu'une ſecte particulière. Il fallait certainement que JESUS ſe fût fait aimer de ſes diſciples, puiſque pluſieurs années après la mort de JESUS, ceux qui embraſſèrent ſon parti écrivirent cinquante-quatre évangiles dont quelques-uns ont été conſervés en entier, dont les autres ſont connus par de longs fragmens, et quelques-uns cités ſeulement par les pères de l'Egliſe. Mais ni dans ces citations, ni dans ces fragmens, ni dans aucun des évangiles entièrement con-

(*pp*) Act. chap. XXV. (*qq*) Chap. II.

servés, la personne de JESUS n'est jamais annoncée qu'en qualité d'un juste sur lequel DIEU a répandu les plus grandes grâces.

Il n'y a que l'évangile attribué à *Jean*, évangile qui est probablement le dernier de tous, évangile évidemment falsifié depuis, dans lequel on trouve des passages concernant la divinité de JESUS. On indique dans le premier chapitre qu'il est le verbe, et il est clair que ce premier chapitre fut composé dans des temps postérieurs par un chrétien platonicien; le mot de *verbe*, *lógos* ayant été absolument inconnu à tous les Juifs.

Cependant cet évangile de *Jean* fait dire positivement à JESUS: *Je monte à mon père qui est votre père; à mon Dieu, qui est votre Dieu.* Ce passage contredit tous les passages qui pourraient faire regarder JESUS comme un Dieu-homme. Chaque évangile est contraire aux autres, et tous ont été, dit-on, falsifiés ou corrompus par les copistes.

On falsifia bien davantage une épître attribuée à ce même *Jean*. On lui a fait dire *qu'il y en a trois qui rendent témoignage dans le ciel, le père, le verbe et l'esprit saint, et ces trois sont un; et il y en a trois qui rendent témoignage sur la terre: l'esprit, l'eau et le sang; et ces trois sont un.*

Il a été prouvé que ce passage avait été ajouté à l'épître de *Jean* vers le sixième siècle. Nous dirons un mot dans un autre chapitre des énormes falsifications que les chrétiens ne rougirent pas de faire, et qu'ils appelèrent *des fraudes pieuses*. Nous ne voulons ici que faire toucher au doigt la

vérité de tout ce qui concerne la perſonne de JESUS, et faire voir clairement que lui et ſes premiers diſciples ont toujours été conſtamment de la religion des Juifs. Diſons en paſſant qu'il eſt démontré par-là que c'eſt une choſe auſſi abſurde qu'abominable à des chrétiens de brûler les Juifs qui ſont leurs pères. Car les Juifs envoyés aux bûchers ont dû dire à leurs juges infernaux: *Monſtres, nous ſommes de la religion de votre Dieu, nous feſons tout ce que votre Dieu a fait. Et vous nous brûlez!*

CHAPITRE XXXV.

Des mœurs de JESUS, *de l'établiſſement de la ſecte de* JESUS *et du chriſtianiſme.*

LES plus grands ennemis de JESUS doivent convenir qu'il avait la qualité très-rare de s'attacher des diſciples. On n'acquiert point cette domination ſur les eſprits ſans des talens, ſans des mœurs exemptes de vices honteux. Il faut ſe rendre reſpectable à ceux qu'on veut conduire; il eſt impoſſible de ſe faire croire quand on eſt mépriſé. Quelque choſe qu'on ait écrit de lui, il fallait qu'il eût de l'activité, de la force, de la douceur, de la tempérance, l'art de plaire, et ſur-tout de bonnes mœurs. J'oſerais l'appeler un *Socrate* ruſtique, tous deux prêchant la morale, tous deux ayant des diſciples et des ennemis, tous deux diſant des injures aux prêtres, tous deux ſuppliciés et diviniſés. *Socrate* mourut en ſage. JESUS eſt peint par ſes diſciples comme

craignant la mort. Je ne fais quel écrivain, (5) à idées creuses et à paradoxes contradictoires, s'est avisé de dire en insultant le christianisme, que JESUS *était mort en Dieu.* A-t-il vu mourir des Dieux? les Dieux meurent-ils? Je ne crois pas que l'auteur de tant de fatras ait jamais rien écrit de plus absurde; et notre ingénieux M. *Walpole* bien raison d'avoir écrit qu'il le méprise.

Il ne paraît pas que JESUS ait été marié, quoique tous ses disciples le fussent, et que chez les Juifs ce fût une espèce d'opprobre de ne pas l'être. La plupart de ceux qui s'étaient donnés pour prophètes vécurent sans femmes, soit qu'ils voulussent s'écarter en tout de l'usage ordinaire, soit parce qu'embrassant une profession qui les exposait toujours à la haine, à la persécution, à la mort même, et qu'étant tous pauvres, ils trouvaient rarement une femme qui osât partager leur misère et leurs dangers.

Ni *Jean* le baptiseur, ni JESUS n'eurent de femme; du moins à ce qu'on croit; ils s'adonnèrent tout entiers à la profession qu'ils embrassèrent; et ayant été suppliciés comme la plupart des autres prophètes, ils laissèrent après eux des disciples. Ainsi *Sadoc* avait formé les saducéens. *Hillel* était le père des pharisiens. On prétend qu'un nommé *Judas* fut le principal fondateur des esséniens du temps même des *Machabées;* les récabites encore plus austères que les esséniens étaient les plus anciens de tous.

(5) *Rousseau*, dans la profession de foi du vicaire savoyard.

Les difciples de *Jean* s'établirent vers l'Euphrate et en Arabie, ils y font encore. Ce font eux qu'on appelle par corruption *les chrétiens de S[t] Jean.* (*rr*) Les *Actes des apôtres* racontent que *Paul* en rencontra plufieurs à Ephèfe. Il leur demanda qui leur avait conféré le S[t] Efprit. Nous n'avons jamais entendu parler de votre S[t] Efprit, lui répondirent-ils. Mais quel baptême avez-vous donc reçu? Celui de *Jean*. *Paul* les affura que celui de JESUS valait mieux. Il faut qu'ils n'en aient pas été perfuadés, car ils ne regardent aujourd'hui JESUS que comme un fimple difciple de *Jean*.

Leur antiquité et la différence entr'eux et les chrétiens font affez conftatées par la formule de leur baptême; elle eft entièrement juive, la voici. *Au nom du* DIEU *antique, puiffant, qui eft avant la lumière et qui fait ce que nous fefons.*

Les difciples de JESUS reftèrent quelque temps en Judée, mais étant pourfuivis ils fe retirèrent dans les villes de l'Afie mineure et de la Syrie où il y avait des Juifs. Alexandrie, Rome même étaient remplies de courtiers juifs. Les difciples de *Paul*, de *Pierre*, de *Barnabé*, allèrent dans Alexandrie et dans Rome.

Jufque-là nulle trace d'une religion nouvelle. Les fectateurs de JESUS fe bornaient à dire aux Juifs: Vous avez fait crucifier notre maître qui était un homme de bien; DIEU l'a reffufcité, demandez pardon à DIEU. Nous fommes Juifs comme vous, circoncis comme vous, fidelles comme vous à la loi mofaïque, ne mangeant point

(*rr*) Chap. XIX.

de cochon, point de boudin, point de lièvre, parce qu'il rumine et qu'il n'a pas le pied fendu, (quoiqu'il ait le pied fendu et qu'il ne rumine pas) mais nous vous aurons en horreur jusqu'à ce que vous confessiez que JESUS valait mieux que vous, et que vous viviez avec nous en frères.

La haine divisait ainsi les Juifs ennemis de JESUS et ses sectateurs. Ceux-ci prirent enfin le nom de *chrétiens* pour se distinguer. *Chrétien* signifiait suivant d'un Christ, d'un Oint, d'un Messie. Bientôt le schisme éclata entr'eux sans que l'empire romain en eût la moindre connaissance. C'était des hommes de la plus vile populace qui se battaient entr'eux pour des querelles ignorées du reste de la terre.

Séparés entièrement des Juifs, comment les chrétiens pouvaient-ils se dire alors de la religion de JESUS? plus de circoncision, excepté à Jérusalem; plus de cérémonies judaïques, ils n'observèrent plus aucun des rites que JESUS avait observés; ce fut un culte absolument nouveau.

Les chrétiens de diverses villes écrivirent leurs évangiles qu'ils cachaient soigneusement aux autres Juifs, aux Romains, aux Grecs; ces livres étaient leurs mystères secrets. Mais quels mystères, disent les francs-pensans? un ramas de prodiges et de contradictions; les absurdités de *Matthieu* ne sont point celles de *Jean*, et celles de *Jean* sont différentes de celles de *Luc*. Chaque petite société chrétienne avait son grimoire, qu'elle ne montrait qu'à ses initiés. C'était parmi les chrétiens un crime horrible de laisser voir leurs livres

à d'autres. Cela est si vrai qu'aucun auteur romain ni grec, parmi les païens, pendant quatre siècles entiers, n'a jamais parlé d'évangiles. La secte chrétienne défendait très-rigoureusement à ses initiés de montrer leurs livres, encore plus de les livrer à ceux qu'ils appelaient *profanes*. Ils fesaient subir de longues pénitences à quiconque de leurs frères en fesait part à ces infidelles.

Le schisme des donatistes, comme on sait, arriva en 305 à l'occasion des évêques, prêtres et diacres qui avaient livré les évangiles aux officiers de l'empire; on les appela *traditeurs*, et de-là vint le mot *traître*. Leurs confrères voulurent les punir. On assembla le concile de Cirthe, dans lequel il y eut les plus violentes querelles, au point qu'un évêque nommé *Purpuris*, accusé d'avoir assassiné deux enfans de sa sœur, menaça d'en faire autant aux évêques ses ennemis. (*ss*)

On voit par-là qu'il fut impossible aux empereurs romains d'abolir la religion chrétienne, puisqu'ils ne la connurent qu'au bout de trois siècles.

CHAPITRE XXXVI.

Fraudes innombrables des chrétiens.

PENDANT ces trois siècles, rien ne fut plus aisé aux chrétiens que de multiplier secrétement leurs évangiles jusqu'au nombre de cinquante-quatre. Il est même étonnant qu'il n'y en ait pas eu un plus grand nombre. Mais en récompense,

(*ss*) Hist. Eccl. liv. IX.

avouons

avouons qu'ils s'occupèrent continuellement à composer des fables, à supposer de fausses prophéties, de fausses ordonnances, de fausses aventures, à falsifier d'anciens livres, à forger des martyres et des miracles. C'est ce qu'ils appelaient des *fraudes pieuses*. La multitude en est prodigieuse. Ce sont les lettres de *Pilate* à *Tibère*, et de *Tibère* à *Pilate*; des lettres de *Paul* à *Sénèque*, et de *Sénèque* à *Paul*; une histoire de la femme de *Pilate*; des lettres de JESUS à un prétendu roi d'Edesse; je ne sais quel édit de *Tibère* pour mettre JESUS au rang des Dieux; cinq ou six apocalypses ressemblant à des rêves d'un malade qui a des transports au cerveau; un testament des douze patriarches qui prédisent JESUS-CHRIST et les douze apôtres. Le testament de *Moïse*, le testament d'*Enoc* et de *Joseph*; l'ascension de *Moïse* au ciel, celle d'*Abraham*, d'*Elda*, de *Moda*, d'*Elie*, de *Sophonie* etc. Le voyage de *Pierre*, l'apocalypse de *Pierre*, les actes de *Pierre*, les récognitions de *Clément* et mille autres.

On supposa, sur-tout, des constitutions, des décrets apostoliques, dans lesquels on ne manque pas de dire que les évêques sont au-dessus des empereurs.

On poussa l'impudence jusqu'à supposer des vers grecs attribués aux sibylles, qui sont rares par l'excès du ridicule.

Enfin les quatre premiers siècles du christianisme n'offrent qu'une suite continuelle de faussaires qui n'ont guère écrit que des œuvres de mensonge.

Nous l'avouons avec douleur; c'est de ces mensonges que les prêtres chrétiens nourrirent leurs petits troupeaux. Ils le savent bien, les *Abadies* et les autres écrivains à gages qui, pour obtenir quelque petit bénéfice de l'archevêque de Dublin engraissé de notre substance, essaient encore de justifier, s'il est possible, les sectes chrétiennes. Ils n'ont rien à répondre à ces accusations terribles, aussi n'y ont-ils jamais répondu; et quand ils sont forcés d'en dire quelques mots, ils passent rapidement sur toutes ces falsifications, sur ces crimes de faux des premiers siècles, sur les brigandages des conciles, sur ce long amas de fourberies. Ils font comme les déserteurs prussiens qui courent de toutes leurs forces quand ils passent par les verges, afin d'être un peu moins fouettés.

Ils se jettent ensuite au plus vite sur les prophéties, comme dans un désert couvert d'épines et de bruyères, dans lequel ils croient qu'on ne pourra pas les suivre; ils pensent s'y sauver à la faveur des équivoques. Si un patriarche nommé *Jacob* a dit que *Juda* (*tt*) lierait son ânon à la vigne, ils vous disent que JESUS est entré à Jérusalem sur un âne, et ils prétendent que l'ânon de *Juda* est une prédiction de l'âne de JESUS.

Si *Esaïe* (*uu*) dit qu'il fera un enfant à la prophétesse sa femme, et que cet enfant s'appellera *Maher Sal-al-as-bas*, cela veut dire que *Marie* de Bethléem étant vierge accouchera de l'enfant JESUS.

(*tt*) Genèse, chap. XLIX, v. II.
(*uu*) *Esaïe*, chap. VIII, v. 3.

Si le même *Esaïe* (*xx*) se plaint qu'on ne l'écoute pas, s'il se compare à une racine dans une terre séche, s'il dit qu'il n'a nulle réputation, qu'il est regardé comme un lépreux, qu'il a été frappé par les iniquités du peuple, qu'il est mené à la boucherie comme une brebis etc.; tout cela est appliqué à JESUS.

J'ai lu dans le testament du célèbre curé *Meslier* qu'en expliquant ainsi les ouvrages de ceux qu'on appelle *Nabi*, prophètes chez les Juifs, il y avait trouvé toute l'histoire de dom *Quichotte* clairement prédite. Remarquons que ce curé, le plus charitable des hommes et le plus juste, a demandé pardon à DIEU en mourant d'avoir accepté un emploi dans lequel on est obligé de tromper les hommes. Il a consigné dans un gros testament les motifs de son repentir, c'est un fait connu et avéré; mais l'opinion d'un curé picard n'est pas une preuve pour un Anglais, il m'en faut d'autres encore.

Les premiers sont les erreurs et les fausses citations qui se trouvent dans les évangiles. *St Luc* dit (*yy*) que *Cirénius* était gouverneur de Syrie quand JESUS naquit. Cette fausseté est reconnue de tout le monde; on sait que le gouverneur était *Quintilius Varus*. Voilà, dit-on, un des plus grossiers mensonges, et des plus avérés dont on ait jamais souillé l'histoire. Il suffirait seul pour décréditer tous les évangiles, et pour démontrer qu'ils ne furent écrits que long-temps après, par des faussaires ignorans. C'est précisément comme si un de

(*xx*) *Esaïe*, chap. LIII.
(*yy*) *Luc*, chap. I, v. 1 et 2.

nos pamphleters écrivait que la bataille de Blenheim, qui a ſignalé le règne de la reine *Anne*, s'eſt donnée ſous le règne de *George I.* J'avoue que je ſuis accablé de ce menſonge, et que le plus effronté, ou le plus imbécille commentateur, fût-ce un *Calmet*, ne peut le pallier.

Matthieu dit (22) que la fuite de JESUS en Egypte a éte prédite par *Ozée* (*a*), et ſelon *Luc* il n'alla jamais en Egypte.

Matthieu dit que JESUS habita à Nazareth pour accomplir la prophétie qui aſſure *qu'il ſera appellé nazaréen*; et cette prophétie ne ſe trouve nulle part.

Milord *Bolingbroke* ne ceſſe de dire dans ſon *Examen important*, que tout eſt rempli de pareilles prédictions, ou *entièrement imaginaires*, ou *interprétés comme celles de Merlin et de Noſtradamus, avec une mauvaiſe foi qui indigne et un ridicule qui fait pitié.* Je ne fais que rapporter ſes paroles, je ne les adopte pas; c'eſt au lecteur à les peſer.

Les récits des miracles ne ſont pas moins extravagans, ſi l'on en croit tous les francs-penſans. *Jérôme* écrit ſérieuſement, qu'un corbeau apporta tous les jours la moitié d'un pain à l'ermite *Paul* dans le déſert de la Thébaïde pendant quarante années, que le corbeau apporta un pain entier le jour que l'ermite *Antoine* vint rendre viſite à l'ermite *Paul*, et que *Paul* étant mort le jour ſuivant, il vint deux lions qui creuſèrent ſa foſſe avec leurs ongles. S[t] *Pacome* allait faire ſes viſites monté ſur un crocodile.

(22) *Matth.* chap. II, v. 14 et 15.
(*a*) *Ozée*, chap. XII, v. 1.

On croira aiſément que les chrétiens groſſirent à la fois le nombre de leurs martyres et celui de leurs miracles. Quels écrivains de parti n'ont pas exagéré tout ce qui pouvait leur attirer la bienveillance publique ? On exagère pour le ſeul plaiſir d'être lu ou écouté, à plus forte raiſon quand l'enthouſiaſme et l'intérêt d'une faction ſemblent autoriſer le menſonge. Mais les archives ſecrètes des chrétiens furent perdues depuis l'an 300. Le pape *Grégoire I* l'avoue dans ſa ſeptième lettre à *Euloge*. On ne retrouvait plus de ſon temps qu'une très-petite partie des *Actes des martyrs*, conſervés pas *Euſèbe*. Tout ce qu'on a écrit depuis ſur les anciens martyrs et les anciens miracles, ne peut donc être qu'un recueil de fables.

Le plus terrible de ces miracles eſt celui qui eſt rapporté dans les *Actes des apôtres*. Ils diſent qu'*Anania* et *Saphira* ſa femme, deux proſélytes de *St Pierre*, moururent l'un après l'autre de mort ſubite pour n'avoir pas donné tout leur argent aux apôtres. Ils étaient coupables d'avoir caché quelque ſchellings pour vivre et de ne l'avoir pas avoué à *St Pierre*. Quel miracle, grand DIEU, et quels apôtres !

La plupart des autres miracles ſont plus plaiſans. *St Grégoire Thaumaturge*, c'eſt-à-dire, *l'opérateur admirable*, apprend d'abord ſon catéchiſme de la bouche d'un beau vieillard qui deſcend du ciel. A peine ſait-il ſon catéchiſme qu'il écrit une lettre au diable. Il la poſe ſur un autel, la lettre eſt fidellement portée à ſon adreſſe, et le diable ne manque pas de faire tout ce que l'opérateur



admirable lui ordonne. Les païens irrités veulent le faisir lui et fon difciple. Ils fe changent tous deux fur le champ en arbres, et échappent à la pourfuite de leurs ennemis.

L'hiftoire des martyrs eft encore plus merveilleufe. Le préfet de Rome fait cuire le diacre *Laurent* fur un gril de fix pieds de long. *Ste Pata-mienne*, pour n'avoir pas voulu coucher avec le gouverneur d'Alexandrie, eft bouillie dans de la poix réfine, et en fort avec la peau la plus fraîche et la plus blanche, qui dut infpirer de nouveaux défirs au gouverneur. Sept demoifelles chrétiennes de la ville d'Ancire, dont la plus jeune avait foixante et dix ans, font condamnées à être violées par tous les jeunes gens d'Ancire, ou plutôt ces jeunes gens font condamnés à les violer, et c'eft-là l'événement le plus naturel de leur hiftoire.

Qu'on nous montre un feul miracle évidemment prouvé, c'eft celui-là feul que nous croirons. Nous avons entendu parler de cinq ou fix cents miracles faits de nos jours en France en faveur des convulfionnaires; la lifte en a été donnée au roi de France par un magiftrat qui lui-même était témoin des miracles: qu'en eft-il arrivé? Le magiftrat a été enfermé comme un fou qu'il était; on s'eft moqué de fes miracles à Paris et dans le refte de l'Europe.

Pour conftater les miracles, il faut faire tout le contraire de ce qu'on fait à Rome quand on canonife un faint. On commence par attendre que le faint foit mort, et on attend cent années au moins; après quoi, lorfque la famille du faint ou même

la province qui s'intéresse à son apothéose, a cent mille écus tout prêts pour les frais de la chambre apostolique, on fait comparaître des témoins qui ont entendu dire, il y a cinquante ans, à de vieilles femmes qui le savaient de bonne part, que cinquante ans auparavant le saint en question avait guéri leur tante ou leur cousine d'un mal de tête effroyable, en disant la messe pour leur guérison.

Ce n'est pas ainsi que l'on met l'œuvre de DIEU au-dessus de tout soupçon. Le mieux, sans doute, est de s'y prendre comme nous fimes en 1707, lorsque *Fatio Duilier* et le bon homme *Daudé* vinrent chez nous des montagnes du Dauphiné et des Cévènes avec deux ou trois cents prophètes au nom du Seigneur. Nous leur demandâmes par quel prodige ils voulaient prouver leur mission. Le St Esprit déclara par leur bouche qu'ils étaient prêts de ressusciter un mort. Nous leur permîmes de choisir le mort le plus puant qu'ils pussent trouver. Cette pièce se joua dans la place publique en présence des commissaires de la reine *Anne*, du régiment des gardes et d'un peuple immense. Le résultat, comme on sait, fut de mettre les prétendus ressusciteurs au pilori. Peut-être dans cent ans d'ici quelque nouveau prophète trouvera dans ses archives que l'enthousiaste *Fatio* et l'imbécille *Daudé* rendirent en effet un mort à la vie, et qu'ils ne furent piloriés que par la perversité des mécréans qui ne se rendent jamais à l'évidence.

Les premiers chrétiens devaient en user ainsi, et c'est ce que notre docteur *Midleton* a très-bien aperçu. Ils devaient se présenter en plein sénat,

et dire : Pères confcrits, ayez la bonté de nous donner un mort à reſſuſciter ; nous ſommes ſûrs de notre fait, quand ce ne ſerait qu'une couturière, comme la couturière *Dorcas* qui rétabliſſait les robes des fidelles, et que *St Pierre* reſſuſcita ; nous voici prêts, ordonnez. Le ſénat n'aurait pas manqué de mettre les chrétiens à l'épreuve, le mort rendu à la vie par leurs prières, ou par un jet d'eau bénite, aurait baptiſé tout le ſénat de Rome, l'empereur et l'impératrice ; et on aurait baptiſé tout le peuple romain ſans la moindre difficulté. Rien n'était plus aiſé, plus ſimple. Cela ne s'eſt pas fait : qu'on en diſe, s'il ſe peut, la raiſon.

Mais qu'on nous diſe d'abord pourquoi la religion chrétienne parvint enfin à ſubjuguer l'empire romain avec des fables qui ſemblent aux *Bolingbroke*, aux *Collins*, aux *Toland*, aux *Wolſtons*, aux *Gordons*, ne mériter que l'horreur et le mépris. On n'en ſera pas ſurpris ſi on lit les chapitres ſuivans. Mais il les faut lire dans l'eſprit d'un philoſophe, homme de bien, qui n'eſt pas encore illuminé.

CHAPITRE XXXVII.

Des causes des progrès du christianisme. De la fin du monde et de la résurrection annoncée de son temps.

Nous n'avons parlé que suivant les faibles principes de la raison. Nous continuerons avec cette honnête liberté. La crainte et l'espérance d'un côté, et le merveilleux théologique de l'autre ont eu toujours un empire absolu sur les esprits faibles ; et de ces esprits faibles il y en a parmi les grands, comme parmi les servantes d'hôtellerie.

Il s'éleva dans l'empire romain, après la mort de *César*, une opinion assez commune que le monde allait finir. Les horribles guerres des triumvirs, leurs proscriptions, le saccagement des trois parties de la terre alors connues, ne contribuèrent pas peu à fortifier cette idée chez les fanatiques.

Les disciples de JESUS en profitèrent si bien que dans un de leurs évangiles, cette fin du monde est clairement prédite, et l'époque en est fixée à la fin de la génération contemporaine de JESUS-CHRIST. *Luc* est le premier qui parle de cette prophétie, bientôt adoptée par tous les chrétiens. *Il y aura des signes dans la lune et dans les étoiles, des bruits de la mer et des flots ; les hommes séchant de crainte attendront ce qui doit arriver à l'univers entier. Les vertus des cieux seront ébranlées, et alors ils verront le*

fils de l'homme venant dans une nuée avec grande puissance et grande majesté. En vérité, je vous dis que la génération présente ne passera point que tout cela ne s'accomplisse.

La tête illuminée de *Paul* effraya plus d'une fois ses disciples de Thessalonique en enchérissant sur cette prophétie. *Nous qui vivons*, leur dit-il, *et qui parlons, nous serons emportés au-devant du Seigneur au milieu des airs.*

Simon Barjone surnommé *Pierre*, et que JESUS par une singulière équivoque nomma, dit-on, pour être la pierre angulaire de son église, dit dans sa première épître que *la fin du monde approche*, et dans la seconde *qu'on attend de nouveaux cieux et une nouvelle terre.*

La première épître attribuée à *Jean* assure que *le monde est à sa dernière heure. Thadée, Jude* ou *Juda* voit *le Seigneur qui va venir avec des milliers de saints pour juger les hommes.*

Comme cette catastrophe n'arriva point dans la génération où elle était annoncée, on remit la partie à une seconde génération, et puis à une troisième. Une nouvelle Jérusalem parut en effet dans l'air pendant plusieurs nuits. Quelques pères de l'Eglise la virent distinctement; mais elle disparaissait au point du jour, comme les diables s'enfuient au chant du coq.

On remit donc les nouveaux cieux et la nouvelle terre pour une quatrième génération; et de siècle en siècle les chrétiens attendirent la fin de ce monde qui était si prochaine.

A cette crainte se joignait l'espérance du

royaume des cieux que les Evangiles comparent à de la moutarde, à des noces, à de l'argent mis à ufure. Quel était ce royaume ? où était-il ? Etait-ce dans les nuées où l'on avait vu la Jérufalem de l'Apocalypfe ? Etait-ce dans une des fept planettes, ou dans une étoile de la première grandeur, ou dans la voie lactée, à travers laquelle notre vicaire *Derbam* a vu le firmament ?

Paul avait affuré les Juifs de Teffalonique qu'il irait avec eux par les airs à ce firmament en corps et en ame. Mais il régnait une autre opinion du temps de *Paul* et de JESUS, non moins féduifante ; c'eft qu'on reffufciterait pour entrer dans le royaume des cieux.

Paul avait beau dire aux Theffaloniciens qu'ils iraient droit au firmament fans mourir, ils fentaient bien qu'ils pafferaient le pas tout comme les autres hommes, et que *Paul* mourrait lui-même ; mais ils fe flattaient de la réfurrection.

Cette efpérance n'était pas une idée neuve : la métempfycofe était une efpèce de réfurrection. Les Egyptiens ne fefaient embaumer leurs corps que pour qu'ils reçuffent un jour leur ame. La réfurrection eft nettement annoncée dans l'Enéide.

. . . . . . Animæ, quibus altera fato
Corpora debentur, lethæi ad fluminis undam,
Securos latices et longa oblivia potant.

On difputait déjà dans Jérufalem fur cette réfurrection du temps de JESUS. La chofe n'eft guère poffible aux yeux d'un fage qui raifonne ; mais elle eft confolante pour un ignorant qui

espère et qui ne raisonne pas. Il s'imagine d'abord que sa faculté de penser et de sentir ira droit en paradis, où elle pensera et sentira sans organes. Ensuite il se figure que ses organes, devenus une poussière dispersée dans les quatre parties du monde, viendront reprendre leur première forme dans des millions de siècles, traverseront tous les globes célestes; qu'il sera le même homme qu'il était autrefois; qu'ayant pensé et senti sans corps pendant tant de siècles dans le paradis, il pensera et sentira enfin avec son corps, dont à la vérité il n'a nul besoin, mais qu'il aime toujours.

Platon n'était pas ennemi de la résurrection; il fait ressusciter *Hérès* pour quinze jours, dans sa *république*. Je ne sais pas bien positivement pour combien de temps *Lazare* ressuscita: mes compatriotes qui voyagent dans les parties méridionales de France pourront aisément s'en instruire; car *Lazare* alla à Marseille avec *Marie Magdelène*; et les moines de ce pays-là ont sans doute son extrait-mortuaire.

Je ne sais quel rêveur nommé *Bonnet*, dans un recueil de facéties appelées par lui *Palingénésie*, paraît persuadé que nos corps ressusciteront sans estomac, et sans les parties de devant et de derrière, mais avec des *fibres intellectuelles*, et d'excellentes têtes. (6) Celle de *Bonnet* me

(6) M. *Bonnet*, célèbre naturaliste, connu par un excellent ouvrage sur les feuilles des plantes, par la découverte d'un puceron hermaphrodite, et par des observations sur la réproduction des parties des animaux, avait eu le malheur de faire quelques ouvrages ridicules de métaphysique et de théologie, dans les instans où la faiblesse de sa vue ne lui permettait pas de faire des observations. Il parlait quelquefois avec mépris de M. de *Voltaire* dans ses ouvrages, et

paraît un peu fêlée ; il faut la mettre avec celle de notre *Ditton* ; je lui conseille, quand il ressuscitera, de demander un peu plus de bon sens, et des fibres un peu plus intellectuelles que celles qu'il eut en partage de son vivant. Mais que *Charles Bonnet* ressuscite ou non, milord *Bolingbroke*, qui n'est pas encore ressuscité, nous prouvait pendant sa vie combien toutes ces chimères tournaient la tête des idiots subjugués par des enthousiastes. . . .

Il est utile que les hommes croient un Dieu rémunérateur et vengeur. Cette idée encourage la probité et ne choque point le sens commun : mais la résurrection révolte tous les gens qui pensent, et encore plus ceux qui calculent. C'est une très-mauvaise politique de vouloir gouverner les hommes par des fictions. Car tôt ou tard les yeux s'ouvrent, et on déteste d'autant plus les erreurs dans lesquelles on a été nourri, qu'on y a été asservi davantage.

Dans les commencemens la populace se livra en aveugle aux demi-juifs, demi-chrétiens, demi-platoniciens qui avaient la fureur de faire des prosélytes, fureur si chère à l'amour-propre ; les ignorans disciples d'ignorans en attiraient d'autres au parti ; et les femmes toujours bien dévotes, et bien crédules, se fesaient chrétiennes par la même faiblesse que d'autres se fesaient sorcières.

dans ses lettres à l'anatomiste *Haller*, qui avait aussi le malheur d'être théologien. M. de *Voltaire* prend ici la liberté de se moquer d'une des plus plaisantes rêveries métaphysico-théologiques qui soient échappées au savant naturaliste.

Cela ne suffisait pas sans doute, pour que des sénateurs romains, des successeurs de *Scipion*, de *Caton*, de *Métellus*, de *Cicéron*, de *Varron* s'embéguinassent d'un tel *conte du tonneau*. Et en effet, il n'y eut presque aucun sénateur jusqu'à *Théodose* qui embrassât une secte si chimérique. *Constantin* même, lorsque l'argent des chrétiens l'eut fait empereur, et lorsqu'il donna ouvertement dans ce parti qui était devenu le plus riche, fut obligé de quitter pour jamais Rome, dont le sénat le haïssait, et il alla établir le christianisme dans sa nouvelle ville de Constantinople.

Il avait donc fallu, pour que le christianisme triomphât à ce point, employer des ressorts plus puissans que cette crainte de la fin du monde, cette espérance d'une nouvelle terre et d'un nouveau ciel, et ce plaisir d'habiter dans une nouvelle Jérusalem céleste.

Le platonisme fut cette force étrangère qui, appliquée à la secte naissante, lui donna de la consistance et de l'activité. Rome n'entra pour rien dans ce mélange de platonisme et de christianisme. Les évêques secrets de Rome, dans les premiers siècles, n'étaient que des demi-juifs, très-ignorans qui ne savaient qu'accumuler de l'argent; mais de la théologie philosophique, c'est ce qu'ils ne connurent pas. On ne compte aucun évêque de Rome parmi les pères de l'Eglise pendant six siècles entiers. C'est dans Alexandrie, devenue le centre des sciences, que

les chrétiens devinrent des théologiens raisonneurs, et c'est ce qui releva la bassesse qu'on reprochait à leur origine : ils devinrent platoniciens dans l'école d'Alexandrie.

Certainement aucun homme de distinction, aucun homme d'esprit ne ferait entré dans leur faction, s'ils s'étaient contentés de dire : " JESUS
„ est né d'une vierge, les ancêtres de son père
„ putatif remontent à *David* par deux généa-
„ logies entièrement différentes. Lorsqu'il naquit
„ dans une étable, trois mages ou trois rois
„ vinrent du fond de l'Orient l'adorer dans son
„ auge. Le roi *Hérode*, qui se mourait alors,
„ ne douta pas que JESUS ne fût un roi qui le
„ détrônerait un jour, et il fit égorger tous les
„ enfans des villages voisins, comptant que
„ JESUS serait enveloppé dans le massacre. Ses
„ parens, selon les évangélistes qui ne peuvent
„ mentir, l'emmenèrent en Egypte ; et selon
„ d'autres, qui ne peuvent mentir non plus,
„ il resta en Judée. Son premier miracle fut
„ d'être emporté par le diable sur une montagne
„ d'où l'on découvrait tous les royaumes de la
„ terre. Son second miracle fut de changer l'eau
„ en vin dans une noce de paysans lorsqu'ils
„ étaient déjà ivres. Il sécha par sa toute-puis-
„ sance un figuier qui ne lui appartenait pas,
„ parce qu'il n'y trouva point de fruit dans le
„ temps qu'il ne devait pas en porter : car ce
„ n'était pas le temps des figues. Il envoya le
„ diable dans le corps de deux mille cochons et
„ les fit périr au milieu d'un lac, dans un pays où

„ il n'y a point de cochons, etc. etc. Et quand il „ eut fait tous ces beaux miracles, il fut pendu."

Si les premiers chrétiens n'avaient dit que cela, ils n'auraient jamais attiré personne dans leur parti ; mais ils s'enveloppèrent dans la doctrine de *Platon*, et alors quelques demi-raisonneurs les prirent pour des philosophes.

CHAPITRE XXXVIII.

Chrétiens platoniciens. Trinité.

Tous les métaphysiciens, tous les théologiens de l'antiquité, furent nécessairement des charlatans qui ne pouvaient s'entendre. Le mot seul l'indique. *Métaphysique* au-dessus de la nature. *Théologie* connaissance de DIEU. Comment connaître ce qui n'est pas naturel ? Comment l'homme peut-il savoir ce que DIEU a pensé et ce qu'il est ? Il fallait bien que les métaphysiciens ne dissent que des paroles, puisque les physiciens ne disaient que cela, et qu'ils osaient raisonner sans faire d'expériences. La métaphysique n'a été jusqu'à *Locke* qu'un vaste champ de chimère ; *Locke* n'a été vraiment utile que par ce qu'il a resserré ce champ où l'on s'égarait. Il n'a eu raison, et il ne s'est fait entendre, que parce qu'il est le seul qui se soit entendu lui-même.

L'obscur *Platon*, disert plus qu'éloquent, poëte plus que philosophe, sublime parce qu'on ne l'entendait guère, s'était fait admirer chez les Grecs, chez les Romains, chez les Asiatiques

et

et les Africains par des sophismes éblouissans. Dès que les *Ptolomées* établirent des écoles dans Alexandrie, elles furent platoniciennes.

Platon, dans un style ampoulé, avait parlé d'un Dieu qui forma le monde par son verbe. Tantôt ce verbe est un fils de DIEU, tantôt c'est la sagesse de DIEU, tantôt c'est le monde qui est le fils de DIEU. Il n'y a point à la vérité de St Esprit dans *Platon*; mais il y a une espèce de Trinité. Cette Trinité est, si vous voulez, la puissance, la sagesse et la bonté. Si vous voulez aussi, c'est DIEU, le verbe et le monde. Si vous voulez, vous la trouverez encore dans ces belles paroles d'une de ses lettres à son capricieux et méchant ami *Denis* le tyran. *Les plus belles choses ont en* DIEU *leur cause première, les secondes en perfection ont en lui une seconde cause, et il est la troisième cause des ouvrages du troisième degré.*

N'êtes-vous pas content de cette Trinité? en voici une autre dans son *Timée*. *C'est la substance indivisible, la divisible est la troisième qui tient du même et de l'autre.*

Tout cela est bien merveilleux; mais si vous aimez des trinités vous en trouverez par-tout. Vous verrez en Egypte *Isis*, *Osiris* et *Horus*; en Grèce *Jupiter*, *Neptune* et *Pluton* qui partagent le monde entr'eux; cependant *Jupiter* seul est le maître des Dieux. *Birma*, *Brama* et *Visnou* sont la trinité des Indiens. Le nombre trois a toujours été un terrible nombre.

Outre ces trinités, *Platon* avait son monde intelligible. Celui-ci était composé d'idées arché-

eurent une Trinité ; tout devint myſtère chez eux ; moins ils furent compris, plus ils obtinrent de conſidération.

Il n'avait point encore été queſtion chez les chrétiens de trois ſubſtances diſtinctes, compoſant un ſeul Dieu, et nommées *le Père*, *le Fils et le Saint-Eſprit.*

On fabriqua l'évangile de *Jean*, et on y couſut un premier chapitre où JESUS fut appelé *verbe et lumière de lumière ;* mais pas un mot de la Trinité telle qu'on l'admit depuis, pas un mot du Saint-Eſprit regardé comme Dieu.

Cet évangile dit de ceux qui écoutent JESUS. *Ils n'avaient pas encore reçu l'eſprit ;* il dit, *l'eſprit ſouffle où il veut*, ce qui ne ſignifie que le vent ; il dit que JESUS *fut troublé d'eſprit* lorſqu'il annonça qu'un de ſes diſciples le trahirait ; *il rendit l'eſprit*, ce qui veut dire, il mourut ; *ayant proféré ces mots il ſouffla ſur eux, et leur dit : Recevez l'eſprit.* Or il n'y a pas d'apparence qu'on envoie DIEU dans le corps des gens en ſouf-flant ſur eux. Cette méthode était pourtant très-ancienne, l'ame était un ſouffle ; tous les prétendus ſorciers ſoufflaient et ſoufflent encore ſur ceux qu'ils imaginent enſorceler. On feſait entrer un malin eſprit dans la bouche de ceux à qui on voulait nuire. Un malin eſprit était un ſouffle ; un eſprit bienfeſant était un ſouffle. Ceux qui inventèrent ces pauvretés n'avaient pas certainement beaucoup d'eſprit, en quelque ſens qu'on prenne ce mot ſi vague et ſi indéterminé.

Aurait-on jamais pû prévoir qu'on ferait un

jour de ce mot *souffle*, vent, esprit, un être suprême, un Dieu, la troisième personne de DIEU procédant du père, procédant du fils, n'ayant point la paternité, n'étant ni fait ni engendré; quel épouvantable *non-sens*?

Une grande objection contre cette secte naissante, était: Si votre JESUS est le verbe de DIEU, comment DIEU a-t-il souffert qu'on pendît son verbe? Ils répondirent à cette question assommante par des mystères encore plus incompréhensibles. JESUS était verbe, mais il était un second *Adam*; or le premier *Adam* avait péché, donc le second devait être puni. L'offense était très-grande envers DIEU, car *Adam* avait voulu être savant, et pour le devenir il avait mangé une pomme. DIEU étant infini, était irrité infiniment; donc il fallait une satisfaction infinie. Le verbe, en qualité de DIEU, était infini aussi; donc il n'y avait que lui qui pût satisfaire. Il ne fut pas pendu seulement comme verbe, mais comme homme. Il avait donc deux natures; et de l'assemblage merveilleux de ces deux, il résulta des mystères plus merveilleux encore.

Cette théologie sublime étonnait les esprits, et ne fesait tort à personne. Que des demi-juifs adorassent le verbe ou ne l'adorassent pas, le monde allait son train ordinaire; rien n'était dérangé. Le sénat romain respectait les platoniciens, il admirait les stoïciens, il aimait les épicuriens, il tolérait les restes de la religion isiaque. Il vendait aux Juifs la liberté d'établir des synagogues au milieu de Rome. Pourquoi aurait-il persécuté des

chrétiens? Fait-on mourir les gens pour avoir dit que JESUS est un verbe?

Le gouvernement romain était le plus doux de la terre. Nous avons déjà remarqué que personne n'avait été jamais persécuté pour avoir pensé.

CHAPITRE XXXIX.

Des dogmes chrétiens absolument différens de ceux de JESUS.

A proprement parler, ni les Juifs ni JESUS n'avaient aucun dogme. Faites ce qui est ordonné dans la loi. Si vous avez la lèpre, montrez-vous aux prêtres, ce sont d'excellens médecins. Si vous allez à la selle, ne manquez pas de porter avec vous un bâton ferré, et couvrez vos excrémens. Ne remuez pas, le jour du sabbat. Si vous soupçonnez votre femme, faites-lui boire des eaux de jalousie. Présentez des offrandes le plus que vous pourrez. Mangez au mois de Nisan un agneau rôti avec des laitues, ayant souliers aux pieds, bâton en main, ceinture aux reins, et mangez vîte, etc. etc.

Ce ne sont point là des dogmes, des discussions théologiques; ce sont des observances auxquelles nous avons vu que JESUS fut toujours assujetti. Nous ne fesons rien de ce qu'il a fait, et il n'annonça rien de ce que nous croyons. Jamais il ne dit dans nos évangiles: "Je suis venu
„ et je mourrai pour extirper le péché originel.
„ Ma mère est vierge. Je suis consubstantiel
„ à DIEU, et nous sommes trois personnes

„ en DIEU. J'ai pour ma part deux natures et „ deux volontés, et je ne ſuis qu'une perſonne. „ Je n'ai pas la paternité, et cependant je ſuis la „ même choſe que DIEU le père. Je ſuis lui, et „ je ne ſuis pas lui. La troiſième perſonne pro- „ cédera un jour du père ſelon les Grecs, et du „ père et du fils ſelon les Latins; tout l'univers „ eſt né damné, et ma mère auſſi; cependant ma „ mère eſt mère de DIEU. Je vous ordonne de „ mettre, par des paroles, dans un petit morceau „ de pain mon corps tout entier, mes cheveux, „ mes ongles, ma barbe, mon urine, mon ſang, „ et de mettre en même temps mon ſang à part „ dans un gobelet de vin; de façon qu'on boive „ le vin, qu'on mange le pain, et que cependant „ ils ſoient anéantis. Souvenez-vous qu'il y a „ ſept vertus, quatre cardinales et trois théologa- „ les, qu'il n'y a que ſept péchés capitaux, com- „ me il n'y a que ſept douleurs, ſept béatitudes, „ ſept cieux, ſept anges devant DIEU, ſept ſacre- „ mens qui ſont ſignes viſibles de choſes inviſi- „ bles; et ſept ſortes de grâce qui répondent „ aux ſept branches du chandelier."

Que dis-je? Nous apprit-il jamais ce que c'eſt que notre ame; ſi elle eſt ſubſtance ou faculté reſſerrée dans un point, ou répandue dans le corps, préexiſtante à notre corps, ou en quel temps elle y entre? Il nous en a donné ſi peu de notion que pluſieurs pères ont écrit que l'ame eſt corporelle.

JESUS parla ſi peu des dogmes, que chaque ſociété chrétienne qui s'éleva après lui eut une croyance particulière. Les premiers qui raiſon-

nèrent s'appellèrent *gnostiques*, c'est-à-dire savans, qui se divisèrent en barbelonites, floriens, phébéonites, zachéens, codices, borborites, ophrites, et encore en plusieurs autres petites sectes. Ainsi l'Eglise chrétienne n'exista pas un seul moment réunie; elle ne l'est pas aujourd'hui, elle ne le sera jamais. Cette réunion est impossible, à moins que les chrétiens ne soient assez sages pour sacrifier les dogmes de leur invention à la morale. Mais qu'ils deviennent sages, n'est-ce pas encore une autre impossibilité? Ce qu'on peut seulement assurer c'est qu'il en est beaucoup qui le deviendront, et qui même le deviennent déjà tous les jours, malgré les barbares hypocrites qui veulent constamment mettre la théologie à la place de la vertu.

CHAPITRE XL.

Des querelles chrétiennes.

LA discorde fut le berceau de la religion chrétienne, et en sera probablement le tombeau. Dès que les chrétiens existent, ils insultent les Juifs leurs pères, ils insultent les Romains sous l'empire desquels ils vivent, ils s'insultent eux-mêmes réciproquement. A peine ont-ils prêché le CHRIST qu'ils s'accusent les uns les autres d'être antichrists.

Plus de six cents querelles, grandes ou petites, ont porté et entretenu le trouble dans l'Eglise chrétienne, tandis que toutes les autres religions de la terre étaient en paix; et ce qui est très-vrai, c'est qu'il n'est aucune de ces querelles théologiques

qui n'ait été fondée sur l'absurdité et sur la fraude. Voyez la guerre de langue, de plume, d'épées et de poignards entre les ariens et les athanasiens. Il s'agissait de savoir si JESUS était semblable au Créateur, ou s'il était identifié avec le Créateur. L'une et l'autre de ces propositions étaient également absurdes et impies. Certainement vous ne les trouverez énoncées dans aucun des évangiles. Les partisans d'*Arius* et ceux d'*Athanase* se battaient *pour l'ombre de l'âne*. L'empereur *Constantin*, en qui les crimes n'avaient pas éteint le bon sens, commença par leur écrire qu'ils étaient tous des fous, et qu'ils se déshonoraient par des disputes si frivoles et si impertinentes. C'est la substance de la lettre qu'il envoie aux chefs des deux factions; mais bientôt après, la ridicule envie d'assembler un concile, d'y présider avec une couronne en tête, et la vaine espérance de mettre des théologiens d'accord, le rendirent aussi fou qu'eux. Il convoqua le concile de Nicée pour savoir précisément si un juif était Dieu. Voilà l'excès de l'absurdité; voici maintenant l'excès de la fraude.

Je ne parle pas des intrigues que les deux factions employèrent; des mensonges, des calomnies sans nombre; je m'arrête aux deux beaux miracles que les athanasiens firent à ce concile de Nicée.

L'un de ces deux miracles qui est rapporté dans l'appendix (*b*) de ce concile, est que les pères étant fort embarrassés à décider quels évangiles, quels pieux écrits il fallait adopter et quels il

(*b*) Concil. Labb. tome I, page 84.

fallait rejeter, s'avisèrent de mettre pêle-mêle sur l'autel, tous les livres qu'ils purent trouver, et d'invoquer le St Esprit qui ne manqua pas de faire tomber par terre tous les mauvais livres; les bons restèrent, et depuis ce moment on ne devait plus douter de rien.

Le second miracle rapporté par *Nicéphore*, (*c*) *Baronius*, (*d*) *Aurélius Peruginus*: (*e*) c'est que deux évêques nommés *Chrisante* et *Musonius* étant morts pendant la tenue du concile, et n'ayant pu signer la condamnation d'*Arius*, ils ressuscitèrent, signèrent et remoururent: ce qui prouve la nécessité de condamner les hérétiques.

Il semblait qu'on dût attendre de ce grand concile une belle décision formelle sur la Trinité; il n'en fut pas question. On se contenta d'en dire à la fin un petit mot dans la profession de foi du concile. Les pères après avoir déclaré que JESUS est engendré et non fait, et qu'il est consubstantiel au père, déclarent qu'ils croient aussi au souffle que nous appelons *St Esprit*, et dont on a fait depuis un troisième Dieu. Il faut avouer avec un auteur moderne que le St Esprit fut traité fort cavalièrement à Nicée. Mais qu'est-ce que ce St Esprit? On trouve dans le vingtième chapitre de *Jean*, que JESUS ressuscité secrétement apparut à ses disciples, souffla sur eux, et leur dit: Recevez mon saint souffle. Et aujourd'hui ce souffle est DIEU.

(*c*) Liv. VIII, chap. 23.

(*d*) Tome IV, n. 82.

(*e*) Ann. 325.

Le concile d'Ephèſe, qui anathématiſa le patriarche de Conſtantinople *Neſtorius*, n'eſt pas moins curieux que le premier concile de Nicée. Après avoir déclaré JESUS Dieu, on ne ſavait en quel rang placer ſa mère. JESUS en avait uſé durement avec elle à la noce de Cana; il lui avait dit: *Femme, qu'y a-t-il entre vous et moi?* et lui avait d'abord refuſé tout net de changer l'eau en vin pour les garçons de la noce. Cet affront devait être réparé. *St Cyrille* évêque d'Alexandrie réſolut de faire reconnaître *Marie* pour mère de DIEU. L'entrepriſe parut d'abord hardie. *Neſtorius* patriarche de Conſtantinople déclara hautement en chaire que c'était trop faire reſſembler *Marie* à *Cibèle*; qu'il était bien juſte de lui donner quelques honneurs, mais que de lui donner tout d'un coup le rang de mère de DIEU, cela était un peu trop roide.

Cyrille était un grand feſeur de galimatias, *Neſtorius* auſſi. *Cyrille* était un perſécuteur, *Neſtorius* ne l'était pas moins. *Cyrille* s'était fait beaucoup d'ennemis par ſa turbulence, *Neſtorius* en avait encore davantage, et les péres du concile d'Ephèſe en 431 ſe donnèrent le plaiſir de les dépoſer tous deux. Mais ſi ces deux évêques ſperdirent leur procès, la Ste Vierge gagna le ſien: elle fut enfin déclarée mère de DIEU et tout le peuple battit des mains.

On propoſa depuis de l'admettre dans la Trinité, cela paraiſſait fort juſte; car étant mère de DIEU, on ne pouvait lui refuſer la qualité de déeſſe. Mais comme la Trinité ſerait devenue par-là une

quaternité, il eſt à croire que les arithméticiens s'y oppoſèrent. On aurait pu répondre que puiſque trois feſaient un, ils feraient auſſi-bien quatre; ou que les quatre feraient un ſi on l'aimait mieux. Ces fières diſputes durent encore, et il y a aujourd'hui beaucoup de neſtoriens qui ſont courtiers de change chez les Turcs et chez les Perſans, comme les Juifs le ſont parmi nous. Belle cataſtrophe d'une religion!

JESUS n'avait pas plus parlé de ſes deux natures et de ſes deux volontés que de la divinité de ſa mère. Il n'avait jamais laiſſé ſoupçonner de ſon vivant qu'il n'y avait en lui qu'une perſonne avec deux volontés et deux natures. On tint encore des conciles pour éclaircir ces ſyſtèmes, et ce ne fut pas ſans de très-grandes agitations dans l'empire.

Jamais JESUS n'eut aucune image dans ſa maiſon, à moins que ce ne fût le portrait de ſa mère qu'on dit peinte par *St Luc*. On a beau répéter qu'il n'avait point de maiſon, qu'il ne ſavait où repoſer ſa tête; que quand il aurait été auſſi bien logé que notre archevêque de Kenterburi, il n'en aurait pas plus connu le culte des images; on a beau prouver que pendant trois cents ans les chrétiens n'eurent ni ſtatues ni portraits dans leurs aſſemblées; cependant un ſecond concile de Nicée a déclaré qu'il fallait adorer des images.

On ſait aſſez quelles ont été nos diſputes ſur la tranſſubſtantiation, et ſur tant d'autres points. Enfin, diſent les francs-penſans, prenez l'évangile d'une main et vos dogmes de l'autre, voyez s'il y a un

ſeul de ces dogmes dans l'évangile; et puis jugez ſi les chrétiens qui adorent JESUS ſont de la religion de JESUS. Jugez ſi la ſecte chrétienne n'eſt pas une bâtarde juive, née en Syrie, élevée en Egypte, chaſſée avec le temps du lieu de ſa naiſſance et de ſon berceau; dominante aujourd'hui dans Rome moderne et dans quelques autres pays d'Occident par l'argent, la fraude et les bourreaux. Ne nous diſſimulons pas que ce ſont-là les diſcours des hommes de l'Europe les plus inſtruits, et avouons devant DIEU que nous avons beſoin d'une réforme univerſelle.

CHAPITRE XLI.

Des mœurs de JESUS *et de l'Egliſe.*

J'ENTENDS ici par mœurs les uſages, la conduite, la dureté ou la douceur, l'ambition ou la modération, l'avarice ou le déſintéreſſement. Il ſuffit d'ouvrir les yeux et les oreilles pour être certain qu'en toutes ces choſes, il y eut toujours plus de différence entre les Egliſes chrétiennes et JESUS, qu'entre la tempête et le calme, entre le feu et l'eau, entre le ſoleil et la nuit.

Parlons un moment du pape de Rome, quoique nous ne le reconnaiſſons pas en Angleterre depuis près de deux ſiècles et demi. N'eſt-il pas évident qu'un faquir des Indes reſſemble plus à JESUS qu'un pape? JESUS fut pauvre, alla ſervir le prochain de bourgade en bourgade, mena une vie errante; il marchait à pied, ne ſavait jamais où il coucherait, rarement où il

mangerait. C'eſt préciſément la vie d'un faquir, d'un talapoin, d'un ſanton, d'un marabou. Le pape de Rome, au contraire, eſt logé à Rome dans les palais des empereurs. Il poſſède environ huit à neuf cents mille livres ſterling de revenu, quand ſes finances ſont bien adminiſtrées. Il eſt humblement ſouverain abſolu, il eſt ſerviteur des ſerviteurs, et en cette qualité il a dépoſé des rois et donné preſque tous les royaumes de la chrétienté; il a même encore un roi pour vaſſal, à la honte du trône.

Paſſons du pape aux évêques. Ils ont tous imité le pape autant qu'ils ont pu. Ils ſe ſont arrogés par-tout les droits, régaliens, ils ſont ſouverains en Allemagne, et parmi nous barons du royaume. Aucun évêque ne prend, à la vérité, le titre de ſerviteur des ſerviteurs; au contraire, preſque tous les évêques papiſtes s'intitulent, *évêques par la permiſſion du ſerviteur des ſerviteurs*; mais tous ont affecté la puiſſance ſouveraine. Il ne s'en eſt pas trouvé parmi eux un ſeul qui n'ait voulu écraſer l'autorité ſéculière et la magiſtrature. Ce ſont eux-mêmes qui apprirent aux papes à détrôner les rois; les évêques de France avaient dépoſé *Louis* fils de *Charlemagne* long-temps avant que *Grégoire VII* fût aſſez inſolent pour dépoſer l'empereur *Henri IV*.

Des évêques eſpagnols dépoſèrent leur roi *Henri IV l'impuiſſant*; ils prétendirent qu'un homme dans cet état n'était pas digne de régner. Il faut que le nom de *Henri IV* ſoit bien malheureux, puiſque le *Henri IV* de France, qui était très-digne de régner par une raiſon contraire, fut

pourtant déclaré incapable du trône par les trois quarts des évêques du royaume, par la ſorbonne, par les moines, ainſi que par les papes.

Ces exécrables momeries ſont aujourd'hui regardées avec autant de mépris que d'horreur par toutes les nations; mais elles ont été révérées pendant plus de dix ſiècles, et les chrétiens ont été traités par-tout comme des bêtes de ſomme par les évêques. Aujourd'hui même encore dans les malheureux pays papiſtes, les évêques ſe mêlent deſpotiquement de la cuiſine des particuliers; ils leur font manger ce qu'ils veulent dans certains temps de l'année; ils font plus, ils ſuſpendent à leur gré la culture de la terre. Ils ordonnent aux nourriciers du genre-humain de ne point labourer, de ne point ſemer, de ne point recueillir certains jours de l'année, et ils pouſſent dans quelques occaſions la tyrannie jusqu'à défendre pendant trois jours de ſuite, d'obéir à la Providence et à la nature. Ils condamnent les peuples à une oiſiveté criminelle, et cela de leur autorité privée; ſans que les peuples oſent ſe plaindre, ſans que les magiſtrats oſent interpoſer le pouvoir des lois civiles, ſeul pouvoir raiſonnable.

Si les évêques ont par-tout uſurpé les droits des princes, il ne faut pas croire que les paſteurs de nos Egliſes réformées aient eu moins d'ambition et de fureur. On n'a qu'à lire dans notre hiſtorien philoſophe *Hume* les ſombres et abſurdes atrocités de nos presbytériens d'Ecoſſe. Le ſang s'allume à une telle lecture, on eſt tenté de

punir des insolences de leurs prédécesseurs ceux d'aujourd'hui qui étalent les mêmes principes. Tout prêtre, n'en doutons point, serait, s'il le pouvait, tyran du genre-humain. JESUS n'a été que victime. Voyez donc comme ils ressemblent à JESUS !

S'ils nous répondent ce que j'ai entendu dire à plusieurs d'entr'eux, que JESUS leur a communiqué un droit dont il n'a pas daigné user, je répéterai ici ce que je leur ai dit, qu'en ce cas c'est aux *Pilates* de nos jours à leur faire subir le supplice que ne méritait pas leur maître.

Nous avons encore brûlé deux ariens sous le règne de *Jacques I.* De quoi étaient-ils coupables ? De n'avoir pas attribué à JESUS l'épithète de consubstantiel, qu'assurément il ne s'était pas donné lui-même.

Le fils de *Jacques I* a porté sa tête sur un échafaud, nos infames querelles de religion ont été la principale cause de ce parricide. Il n'était pas plus coupable que nos deux ariens exécutés sous son père.

CHAPITRE XLII.

De JESUS *et des meurtres commis en son nom.*

Il faut prendre JESUS-CHRIST comme on nous le donne. Nous ne pouvons juger de ses mœurs que par la conduite qu'on lui attribue. Nous n'avons ni de *Clarendon* ni de *Hume* qui ait écrit sa vie. Ses évangélistes ne lui imputent d'autre action d'homme violent et emporté, que celle d'avoir battu et chassé très mal-à-propos les marchands de

bêtes de facrifice qui tenaient leur boutique à l'entrée du temple. A cela près, c'était un homme fort doux, qui ne battit jamais perfonne ; et il reffemblait affez à nos quakers, qui n'aiment pas qu'on répande de fang. Voyez même comme il remit l'oreille à *Malchus* quand le très-inconftant et très-faible *St Pierre* eut coupé l'oreille à cet archer du guet, (*f*) quelques heures avant de renier fon maître. Ne me dites point que cette aventure eft le comble du ridicule, je le fais tout auffi-bien que vous; mais je fuis obligé encore une fois de ne juger ici que d'après les pièces qu'on produit au procès.

Je fuppofe donc que JESUS a été toujours honnête, doux, modefte; examinons en peu de mots comment les chrétiens l'ont imité, et quel bien leur religion a fait au genre-humain.

Il ne fera pas mal-à-propos de faire ici un petit relevé de tous les hommes qu'elle a fait maffacrer, foit dans les féditions, foit dans les batailles, foit fur les échafauds, foit dans les bûchers, foit par de faints affaffinats, ou prémédités, ou foudainement infpirés par l'efprit.

Les chrétiens avaient déjà excité quelques troubles à Rome lorfque, l'an 251 de notre ère vulgaire, le prêtre *Novatien* difputa ce que nous appelons *la chaire de Rome*, la papauté au prêtre *Corneille*: car c'était déjà une place importante qui valait beaucoup d'argent. Et précifément dans le même temps la chaire de Carthage fut difputée de même par *Cyprien* et un autre prêtre nommé *Novat* qui avait tué fa femme à coups de pied

(*f*) Il y a dans l'anglais *to that conftable.* On l'a traduit par *archer du guet.*

dans le ventre. (*g*) Ces deux schismes occasionnèrent beaucoup de meurtres dans Carthage et dans Rome. L'empereur *Décius* fut obligé de réprimer ces fureurs par quelques supplices, c'est ce qu'on appelle la grande, la terrible persécution de *Décius*. Nous n'en parlerons pas ici; nous nous bornons aux meurtres commis par les chrétiens sur d'autres chrétiens. Quand nous ne compterons que deux cents personnes tuées ou grièvement blessées dans ces deux premiers schismes qui ont été le modèle de tant d'autres, nous croyons que cet article ne sera pas trop fort. Posons donc. 200

Dès que les chrétiens peuvent se livrer impunément à leurs saintes vengeances sous *Constantin*, ils assassinent le jeune *Candidien* (*h*) fils de l'empereur *Galère*, l'espérance de l'empire, et que l'on comparait à *Marcellus*; un enfant de huit ans, fils de l'empereur *Maximien*; une fille du même empereur, âgée de sept ans; l'impératrice leur mère fut traînée hors de son palais avec ses femmes dans les rues d'Antioche, et elles furent jetées avec elle dans l'Oronte. L'impératrice *Valerie*, veuve de *Galère* et fille de *Dioclétien*, fut tuée à Thessalonique, en 315, et eut la mer pour sépulture.

Il est vrai que quelques auteurs n'accusent pas les chrétiens de ce meurtre, et l'imputent à *Licinius*; mais rédui-

(*g*) Hist. ecclésiastique. (*h*) Année 313.

De l'autre part. . . . 200.

ſons encore le nombre de ceux que les chrétiens égorgèrent dans cette occaſion à deux cents; ce n'eſt pas trop: ci 200

Dans le ſchiſme des donatiſtes en Afrique, on ne peut guère compter moins de quatre cents perſonnes aſſommées à coups de maſſue, car les évêques ne voulaient pas qu'on ſe battît à coups d'épées: poſe 400

On ſait de quelles horreurs et de combien de guerres civiles le ſeul mot de *conſubſtantiel* fut l'origine et le prétexte. Cet incendie embraſa tout l'empire à pluſieurs repriſes, et ſe ralluma dans toutes les provinces dévaſtées par les Goths, les Bourguignons, les Vandales, pendant près de quatre cents années. Quand nous ne mettrons que trois cents mille chrétiens égorgés par des chrétiens pour cette querelle, ſans compter les familles errantes réduites à la mendicité, on ne pourra pas nous reprocher d'avoir enflé nos comptes: ci 300000

La querelle des iconoclaſtes et des iconolâtres n'a pas certainement coûté moins de ſoixante mille vies. . . 60000

Nous ne devons pas paſſer ſous ſilence les cent mille manichéens que l'impératrice *Théodora*, veuve de *Théophile*, fit égorger dans l'empire grec, en 845. C'était une pénitence que ſon

360800.

De l'autre part. . . 360800.

confesseur lui avait ordonnée, parce que jusqu'à cette époque on n'en avait encore pendu, empalé, noyé, que vingt mille. Ces gens-là méritaient bien qu'on les tuât tous pour leur apprendre qu'il n'y a qu'un bon principe et point de mauvais. Le tout se monte à cent vingt mille au moins : ci. . . . 120000

N'en comptons que vingt mille dans les séditions fréquentes excitées par les prêtres qui se disputèrent par-tout des chaires épiscopales. Il faut avoir une extrême discrétion : pose . . 20000

On a supputé que l'horrible folie des saintes croisades avait coûté la vie à deux millions de chrétiens ; mais je veux bien, par la plus étonnante réduction qu'on ait jamais faite, les réduire à un million : ci . . . 1000000

La croisade des religieux chevaliers porte-glaives, qui dévastèrent si honnêtement et si saintement tous les bords de la mer Baltique, doit aller au moins à cent mille morts : ci . . . 100000

Autant pour la croisade contre le Languedoc, où l'on ne vit long-temps que les cendres des bûchers, et les ossemens de morts dévorés par les loups dans les campagnes : ci . . . 100000

Pour les croisades contre les empereurs depuis *Grégoire VII*, nous vou-

1700800.

De l'autre part. . . . 1700800.

lons bien n'en compter que cinquante mille : ci . . . . . . 50000.

Le grand schisme d'Occident au quatorzième siècle fit périr assez de monde pour qu'on rende justice à notre modération, si nous ne comptons que cinquante mille victimes de la rage papale, *rabbia papale*, comme disent les Italiens : ci . . . . . 50000.

La dévotion avec laquelle on fit brûler, à la fin de ce grand schisme, dans la ville de Constance, les deux prêtres *Jean Hus* et *Jérôme* de Prague, fit beaucoup d'honneur à l'empereur *Sigismond* et au concile ; mais elle causa, je ne sais comment, la guerre des hussites, dans laquelle nous pouvons compter hardiment cent cinquante mille morts : ci . . . . . 150000.

Après ces grandes boucheries, nous avouons que les massacres de Mérindol et de Cabrières sont bien peu de chose. Il ne s'agit que de vingt-deux gros bourgs mis en cendres, de dix-huit mille innocens égorgés, brûlés, d'enfans à la mamelle jetés dans les flammes, de filles violées et coupées ensuite par quartiers, de vieilles femmes qui n'étaient plus bonnes à rien, et qu'on fesait sauter en l'air en leur enfonçant des cartouches chargées de

1950800.

De l'autre part. . . 1950800

poudre dans leurs deux orifices. Mais comme cette petite exécution fut faite juridiquement, avec toutes les formalités de la justice, par des gens en robe, il ne faut pas omettre cette partie du droit français : pose donc 18000

Nous voici parvenus à la plus sainte, à la plus glorieuse époque du christianisme que quelques gens sans aveu voulurent réformer au commencement du seizième siècle. Les saints papes, les saints évêques, les saints abbés ayant refusé de s'amender, les deux partis marchèrent sur des corps morts pendant deux siècles entiers, et n'eurent que quelques intervalles de paix.

Si l'ami lecteur voulait bien se donner la peine de mettre ensemble tous les assassinats commis depuis le règne du saint pape *Léon X* jusqu'à celui du saint pape *Clément IX*, assassinats soit juridiques, soit non juridiques, têtes de prêtres, de séculiers, de princes, abbattues par le bourreau ; le bois renchéri dans plusieurs provinces par la multitude de bûchers allumés ; le sang répandu d'un bout de l'Europe à l'autre, les bourreaux lassés en Flandre, en Allemagne, en Hollande, en France, en Angleterre même ; trente guerres civiles pour la transsubstantiation, la

1968800.

De l'autre part. . . 1968800

prédestination, le surplis et l'eau bénite; les massacres de la St Barthelemi, les massacres d'Irlande, les massacres des Vaudois, les massacres des Cévènes etc. etc. on trouverait sans doute plus de deux millions de morts sanglantes avec plus de trois millions de familles infortunées, plongées dans une misère pire, peut-être, que la mort. Mais comme il ne s'agit ici que de morts, passons vîte, avec horreur, deux millions: ci . . . 2000000

Ne soyons point injustes, n'imputons point à l'inquisition plus de crimes qu'elle n'en a commis en surplis et en étole; n'exagérons rien, réduisons à deux cents mille le nombre des ames qu'elle a envoyées au ciel ou en enfer: ci 200000

Réduisons même à cinq millions les douze millions d'hommes que l'évêque *las Casas* prétend avoir été immolés à la religion chrétienne dans l'Amérique, et fesons sur-tout la réflexion consolante qu'ils n'étaient pas des hommes, puisqu'ils n'étaient pas chrétiens: ci . 5000000

Réduisons avec la même économie les quatre cents mille hommes qui périrent dans la guerre du Japon, excitée par les révéverends pères jésuites, ne portons notre compte qu'à trois cents mille: ci 300000

Total. . . . 9468800

Le tout calculé ne montera qu'à la somme de neuf millions quatre cents soixante-huit mille huit cents personnes, ou égorgées, ou noyées, ou brûlées, ou rouées, ou pendues pour l'amour de DIEU. Quelques fanatiques demi-savans me répondront qu'il y eut une multitude effroyable de chrétiens expirans par les plus horribles supplices, sous les empereurs romains avant *Constantin*: mais je leur dirai avec *Origène*: (*i*) *Qu'il y a eu très-peu de persécutions, et encore de loin à loin.* J'ajouterai, quand vous auriez eu autant de martyrs que la *Légende dorée* et dom *Ruinard* le bénédictin en étalent, que prouveriez-vous par-là? Que vous avez forcé le gouvernement romain, ce gouvernement le plus humain de la terre, à vous persécuter, lui qui donnait une liberté entière aux Juifs et aux Egyptiens; que votre intolérance n'a servi qu'à verser votre sang, et à faire répandre celui des autres hommes vos frères, et que vous êtes coupables non-seulement des meurtres dont vous avez couvert la terre, mais encore de votre propre sang qu'on a répandu autrefois. Vous vous êtes rendus les plus malheureux de tous les hommes, parce que vous avez été les plus injustes.

Qui que tu sois, lecteur, si tu conserves les archives de ta famille, consulte-les, et tu verras que tu as plus d'un ancêtre immolé au prétexte de la religion, ou du moins cruellement persécuté (ou persécuteur, ce qui est encore plus funeste.) T'appelles-tu *Argile*, ou *Perth*, ou *Montrose*, ou *Hamilton*, ou *Douglas*, souviens-toi qu'on arracha

(*i*) *Origène* contre *Celse*, liv. III.

le

le cœur à tes pères sur un échafaud pour la cause d'une liturgie et de deux aunes de toile. Es-tu Irlandais ? Lis seulement la déclaration du parlement d'Angleterre du 25 juillet 1643 ; elle dit que dans la conjuration d'Irlande il périt cent cinquante-quatre mille protestans par les mains des catholiques. Crois, si tu veux, avec l'avocat *Brooke*, qu'il n'y eut que quarante mille hommes d'égorgés sans défense, dans le premier mouvement de cette sainte et catholique conspiration. Mais quelle que soit ta supputation, tu descends des assassins ou des assassinés. Choisis et tremble. Mais toi, prélat de mon pays, réjouis-toi, notre sang t'a valu cinq mille guinées de rente.

Notre calcul est effrayant, je l'avoue ; mais il est encore fort au-dessous de la vérité. Nous savons bien que si on présente ce calcul à un prince, à un évêque, à un chanoine, à un receveur des finances, pendant qu'ils souperont avec leurs maîtresses, qu'ils chanteront des vaudevilles orduriers, ils ne daigneront pas nous lire. Les dévotes de Vienne, de Madrid, de Versailles ne prendront même jamais la peine d'examiner si le calcul est juste. Si par hasard elles apprennent ces étonnantes vérités, leurs confesseurs leur diront qu'il faut reconnaître le doigt de DIEU dans toutes ces boucheries, que DIEU ne pouvait moins faire en faveur du petit nombre des élus ; que JESUS étant mort du dernier supplice, tous les chrétiens, de quelque secte qu'ils soient, devraient mourir de même ; que c'est une impiété horrible de ne pas tuer sur le champ tous les petits

enfans qui viennent de recevoir le baptême, parce qu'alors ils feraient éternellement heureux par les mérites de JESUS, et qu'en les laiffant vivre on rifque de les damner. Nous fentons toute la force de ces raifonnemens; mais nous allons propofer un autre fyftème avec la défiance que nous devons avoir de nos propres lumières.

CHAPITRE XLIII.

Propofitions honnêtes.

NOTRE doyen *Swift* a fait un bel écrit, par lequel il croit avoir prouvé qu'il n'était pas encore temps d'abolir la religion chrétienne. Nous fommes de fon avis, c'eft un arbre qui, de l'aveu de toute la terre, n'a porté jufqu'ici que des fruits de mort; cependant nous ne voulons pas qu'on le coupe, mais qu'on le greffe.

Nous propofons de conferver dans la morale de JESUS tout ce qui eft conforme à la raifon univerfelle, à celle de tous les grands philofophes de l'antiquité, à celle de tous les temps et de tous les lieux, à celle qui doit être l'éternel lien de toutes les fociétés.

Adorons l'être fuprême par JESUS, puifque la chofe eft établie ainfi parmi nous. Les cinq lettres qui compofent fon nom ne font certainement pas un crime. Qu'importe que nous rendions nos hommages à l'être fuprême, par *Confucius*, par *Marc-Aurèle*, par JESUS ou par un autre, pourvu que nous foyons juftes! La religion confifte

affurément dans la vertu et non dans le fatras impertinent de la théologie. La morale vient de DIEU, elle eft uniforme par-tout. La théologie vient des hommes, elle eft par-tout différente et ridicule, on l'a dit fouvent et il faut le redire toujours.

L'impertinence et l'abfurdité ne peuvent être une religion. L'adoration d'un Dieu qui punit et qui récompenfe, réunit tous les hommes; la déteftable et méprifable théologie raifonneufe les divife.

Cette théologie raifonneufe eft en même-temps le plus abfurde et le plus abominable fléau qui ait jamais affligé la terre: les nations anciennes fe contentaient d'adorer leurs Dieux, et n'argumentaient pas; mais nous autres nous avons répandu le fang de nos frères pendant des fiècles pour des fophifmes. Hélas! qu'importe à DIEU et aux hommes que JESUS foit *Omoufios* ou *Omoioufios*, que fa mère foit *Theotocos*, ou *Jefutocos*, et que l'efprit procède, ou ne procède pas? Grand DIEU! fallait-il fe haïr, fe perfécuter, s'égorger pour ces incompréhenfibles chimères! chaffez les théologiens, l'univers eft tranquille (du moins en fait de religion.) Admettez-les, donnez-leur de l'autorité, la terre eft inondée de fang. Ne fommes-nous pas déjà affez malheureux, fans vouloir faire fervir à nos mifères une religion qui devrait les foulager? Les calamités horribles dont la religion chrétienne a inondé fi long-temps tous les pays où elle eft parvenue, m'affligent et me font verfer des

larmes ; mais les horreurs infernales qu'elle a répandues dans les trois royaumes dont je suis membre déchirent mes entrailles. Je méprise un cœur de glace qui n'est pas saisi des mêmes transports que moi, quand il considère les troubles religieux qui ont agité l'Angleterre, l'Ecosse et l'Irlande. Dans les temps qui virent naître ce trop facile et trop incertain roi *Charles I*, et cet étrange *Cromwell*, moitié fou, moitié héros, moitié fanatique, moitié fripon, moitié politique et moitié barbare, le christianisme alluma les flambeaux qui mirent nos villes en cendres, et fourbit les épées qui couvrirent si long-temps nos campagnes des cadavres de nos ancêtres.

Malheureux et détestables compatriotes, quelle fut la principale cause de vos fureurs ? Vous vous égorgeâtes pour savoir s'il fallait un surplis ou une soutane, pour un convenant, pour des cérémonies, ou ridicules ou du moins inutiles.

Les Ecossais vendirent pour deux cents mille livres sterling aux Anglais leur roi réfugié chez eux ; roi condamné à Rome parce qu'il n'était pas soumis à la superstition papistique ; roi condamné à Edimbourg parce qu'il n'était pas soumis au ridicule convenant écossais ; roi mort à Londres sur l'échafaud, parce qu'il n'était pas presbytérien.

Nos compatriotes Irlandais ont porté plus loin leur fureur, quand un peu avant cette exécution abominable nos papistes ont assassiné un nombre prodigieux de protestans, quand plusieurs se sont

nourris de la chair de ces victimes, et se sont éclairés de la chandelle faite avec leur graisse.

Ce qui doit être remarqué avec des yeux attentifs, mais avec des yeux long-temps mouillés de larmes, c'est que dans tous les temps où les chrétiens se sont souillés par des assassinats religieux, en Angleterre, en Irlande, en Ecosse, dans le temps de *Charles I*, de *Charles II*, et de *Jacques II*; en France depuis *Charles IX* jusqu'à *Louis XIII*; en Allemagne, en Espagne, en Flandre, en Hollande sous *Charles-Quint* et *Philippe II*; dans ces temps, dis-je, si horribles et si voisins de nous, dans les massacres réciproques commis dans les cinq vallées de Savoie et dans les Cévènes de France, tous ces crimes furent justifiés par les exemples de *Phynée*, d'*Aod*, de *Jabel*, de *Judith*, et par tous les assassinats dont l'écriture sainte regorge.

Religion chrétienne, voilà tes effets! tu es née dans un coin de la Syrie d'où tu es chassée, tu as passé les mers pour venir porter ton inconcevable rage aux extrémités du continent; et cependant je propose qu'on te conserve, pourvu qu'on te coupe les ongles dont tu as déchiré ma patrie, et les dents dont tu as dévoré nos pères.

Encore une fois, adorons DIEU, par JESUS s'il le faut, si l'ignorance a tellement prévalu que ce mot juif doive être encore prononcé; mais qu'il ne soit plus le mot du guet pour la rapine et pour le carnage.

DIEU des innombrables mondes! DIEU de justice et de paix, expions par la tolérance les crimes

que la fureur exécrable de l'intolérance nous a fait. commettre.

Viens chez moi raisonnable socinien, cher quaker, viens bon anabaptiste, dur luthérien, sombre presbytérien, épiscopal (*l*) très-indifférent, memnoniste, millénaire, méthodiste, piétiste, toi-même, insensé esclave papiste, viens, pourvu que tu n'aies point de poignard dans ta poche; prosternons-nous ensemble devant l'être suprême, remercions-le de nous avoir donné des poulardes, des chevreuils et de bon pain pour notre nourriture, une raison pour le connaître et un cœur pour l'aimer; soupons ensemble gaiement après lui avoir rendu grâces.

Que les princes papistes fassent comme ils voudront avec l'idole de leur pape dont ils commencent tous à se moquer. Qu'ils essaient tous leurs efforts pour empêcher que la religion ne soit dangereuse dans leurs Etats. Qu'ils changent, s'ils le peuvent, d'inutiles moines en bons laboureurs. Qu'ils ne soient plus assez sots pour demander à un prêtre la permission de manger un poulet le vendredi. Qu'ils changent en hôpitaux les écoles de théologie. Qu'ils fassent tout le bien dont ils sont capables, c'est leur affaire; la nôtre est d'être inviolablement attachés à notre heureuse constitution, d'aimer DIEU, la vérité et notre patrie, et d'adresser au Dieu père de tous les hommes nos prières pour tous les hommes.

(*l*) *N. B.* On appelle épiscopal un homme de la secte des évêques, un homme de la haute Eglise, au lieu qu'en France ce mot n'est qu'un adjectif, la grandeur épiscopale, la fierté épiscopale.

CHAPITRE XLIV.

Comment il faut prier DIEU.

Nous entendons les clameurs de nos eccléſiaſtiques ; ils nous crient : S'il faut adorer DIEU en eſprit et en vérité, ſi les hommes ſont ſages, il n'y aura plus de culte public, on n'ira plus à nos ſermons, nous perdrons nos bénéfices. Raſſurez-vous, mes amis, ſur la plus grande de vos craintes. Nous ne rejetons point les prêtres, quoique dans la Caroline et dans la Penſilvanie chacun de nos pères de famille puiſſe être miniſtre du Très-Haut dans ſa maiſon. Non-ſeulement vous garderez vos bénéfices, mais nous prétendons augmenter le revenu de ceux qui travaillent le plus et qui ſont le moins payés.

Loin d'abolir le culte public, nous voulons le rendre plus pur et moins indigne de l'être ſuprême. Vous ſentez combien il eſt indécent de ne chanter à DIEU que des chanſons juives, et combien il eſt honteux de n'avoir pas eu aſſez d'eſprit pour faire vous-même des hymnes plus convenables. Louons DIEU, remercions DIEU, invoquons DIEU à la manière d'*Orphée*, de *Pindare*, d'*Horace*, de *Dryden*, de *Pope*, et non à la manière hébraïque. De bonne foi ſi vous commenciez d'aujourd'hui à inſtituer des prières publiques, qui de vous oſerait propoſer de chanter le barbare galimatias attribué au *Juif David* ?

Ne rougiffez-vous pas de dire à DIEU : (*m*) Tu gouverneras toutes les nations que tu nous foumettras, avec une verge de fer, tu les briferas comme le potier fait un vafe.

(*n*) Tu briferas les dents des pécheurs.

(*o*) La terre a tremblé, les fondemens des montagnes fe font ébranlés, parce que le Seigneur s'eft fâché contre les montagnes ; il a lancé la grêle et des charbons.

(*p*) Il a logé dans le foleil et il en eft forti comme un mari qui fort de fon lit.

(*q*) DIEU brifera leurs dents dans leur bouche, il mettra en poudre leurs dents machelières, ils deviendront à rien comme de l'eau : car il a tendu fon arc pour les abattre, et ils feront engloutis tout vivans dans fa colère avant d'entendre que tes épines foient auffi hautes qu'un prunier.

(*r*) Les nations viendront vers le foir affamées comme des chiens, et toi, Seigneur, tu te moqueras d'elles et tu les réduiras à rien.

(*s*) La montagne du Seigneur eft une montagne coagulée, pour quoi regardez-vous les morts coagulés? Le Seigneur a dit : Je jetterai Bafan, je le jetterai dans la mer, afin que ton pied foit teint de fang et que la langue de tes chiens lèche leur fang.

(*t*) Ouvre la bouche bien grande et je la remplirai.

(*u*) Rends les nations comme une roue qui

(*m*) Pf. II. (*n*) Pf. III.
(*o*) Pf. XVII. (*p*) Pf. XIX.
(*q*) Pf. LVII. (*r*) Pf. LVIII.
(*s*) Pf. LXVII. (*t*) Pf. LXXX.
(*u*) Pf. LXXXII.

tourne

tourne toujours, comme la paille devant la face du vent, comme un feu qui brûle une forêt, comme une flamme qui brûle des montagnes; tu les pourſuis dans la tempête, et ta colère les troublera.

(x) Le Seigneur racontera dans les écritures des peuples et des princes, de ceux qui ont été en Sion.

(y) Et ma corne ſera comme la corne de la licorne, (qui n'exiſte point) et ma vieilleſſe dans la miſéricorde de la mamelle.

(z) Ta jeuneſſe ſe renouvellera comme la jeuneſſe de l'aigle (qui ne ſe renouvelle point.)

(a) Il jugera dans les nations, il les remplira de ruines, il caſſera la tête dans la terre de pluſieurs.

(b) Jéruſalem qui eſt bâtie comme une ville, dont la participation d'elle eſt en lui-même.

(c) Bienheureux celui qui prendra tes petits enfans et qui les écraſera contre la pierre.

Vous m'avouerez que l'ode d'*Horace*, *Cœlo tonantem credidimus Jovem*, et celle des jeux ſéculaires, valent un peu mieux que cet effroyable *non ſenſe* d'antiques *ballades* (*d*) pillé chez un peuple que vous mépriſez. Conſidérez, je vous prie, à qui l'on attribue la plupart de ces chanſons. C'eſt à un ſcélérat qui commence par être violon du roitelet *Saül*, qui devient ſon gendre, et qui ſe révolte contre lui; qui ſe met

(x) Pſ. LXXXVI. (y) Pſ. XCI.
(z) Pſ. CIX. (a) Pſ. CXI.
(b) Pſ. CXXI (c) Pſ. CXXXVI.
(*d*) Le mot *Ballad* en anglais ſignifie *chanſon*.

à la tête de quatre cents voleurs, qui pille, qui égorge femmes, filles, enfans à la mamelle, qui paſſe ſa vie dans les aſſaſſinats, dans l'adultère, dans la débauche, et qui aſſaſſine encore par ſon teſtament. Tel eſt *David*, tel eſt l'homme ſelon le cœur de DIEU. Notre digne concitoyen *Hut* ne fait nulle difficulté de l'appeler *monſtre*, page 75. Grand DIEU, ne peut-on pas vous louer, ſans répéter les prétendues odes d'un juif ſi criminel ?

Au reſte, mes chers compatriotes, chantez peu ; car vous chantez fort mal. Prêchez, mais rarement, afin de prêcher mieux. Des ſermons trop fréquens aviliſſent la prédication et le prédicateur.

Comme parmi vous il y a néceſſairement beaucoup de gens qui n'ont ni le don de la parole, ni le don de la penſée, il faut qu'ils ſe défaſſent du ſot amour-propre de débiter de mauvais diſcours, et qu'ils ceſſent d'ennuyer les chrétiens. Il faut qu'ils liſent au peuple les beaux diſcours de *Tillotſon*, de *Smaldrige* et de quelques autres ; le nombre en eſt très-petit. *Addiſſon* et *Steele* vous l'ont déjà conſeillé.

C'eſt une très-bonne inſtitution de ſe raſſembler une fois par mois, ou même ſi l'on veut, une fois par ſemaine, pour entendre une exhortation à la vertu. Mais qu'un diſcours moral ne ſoit jamais une métaphyſique abſurde, encore moins une ſatire ; et encore moins une harangue ſéditieuſe.

DIEU nous préſerve de bannir le culte public.

On a osé nous en accuser; c'est une imposture atroce. Nous voulons un culte pur. Nous commençâmes depuis deux siècles et demi à nettoyer les temples qui étaient devenus les écuries d'*Augias*; nous avons ôté les toiles d'araignées, les chiffons pourris, les os de morts, que Rome nous avait envoyés pour infecter les nations. Achevons un si noble ouvrage.

Oui, nous voulons une religion; mais simple, sage, auguste, moins indigne de DIEU et plus faite pour nous; en un mot, nous voulons servir DIEU *et les hommes*.

AXIOMES.

NULLE société ne peut subsister sans justice. Annonçons donc un Dieu juste.

Si la loi de l'Etat punit les crimes connus, annonçons donc un Dieu qui punira les crimes inconnus.

Qu'un philosophe soit spinosiste s'il veut; mais que l'homme d'Etat soit théiste.

Vous ne savez pas ce que c'est que DIEU, comment il punira, comment il récompensera; mais vous savez qu'il doit être la souveraine raison, la souveraine équité, c'en est assez. Nul mortel n'est en droit de vous contredire, puisque vous dites une chose probable et nécessaire au genre-humain.

Si vous défiguriez cette probabilité consolante et terrible par des fables absurdes, vous seriez coupable envers la nature humaine.

Ne dites point qu'il faut tromper les hommes au nom de DIEU ; ce ferait le difcours d'un diable, s'il y avait des diables.

Quiconque ofe dire, DIEU m'a parlé, eft criminel envers DIEU et les hommes. Car DIEU le père commun de tous fe ferait-il communiqué à un feul?

Si DIEU avait voulu donner quelque ordre, il l'aurait fait entendre à toute la terre, comme il a donné la lumière à tous les yeux ; auffi fa loi eft dans le cœur de tous les êtres raifonnables, et non ailleurs.

C'eft le comble de l'horreur et du ridicule d'annoncer DIEU comme un petit defpote infenfé et barbare, qui dicte fecrétement une loi incompréhenfible à quelques-uns de fes favoris, et qui égorge les reftes de la nation pour avoir ignoré cette loi.

DIEU fe promener! DIEU parler! DIEU écrire fur une petite montagne! DIEU combattre! DIEU devenir homme! DIEU-homme mourir du dernier fupplice! idées dignes de *Punch*.

Un homme prédire l'avenir! idée digne de *Noftradamus*.

Inventer toutes ces chofes, extrême friponnerie. Les croire, extrême bêtife. Mettre un DIEU puiffant et jufte à la place de ces étonnantes farces, extrême fageffe.

Mais fi mon peuple raifonne, il s'élèvera contre moi! Tu te trompes ; moins il fera fanatique, plus il fera fidelle.

Des princes barbares dirent à des prêtres barba-

res : trompez mon peuple pour que je sois mieux servi, et je vous payerai bien. Les prêtres ensorcelèrent le peuple et détrônèrent les princes.

Calchas force *Agamemnon* à immoler sa fille pour avoir du vent; *Grégoire VII* fait révolter *Henri V* contre l'empereur *Henri IV* son père qui meurt dans la misère, et à qui on refuse la sépulture. *Grégoire* est bien plus terrible que *Calchas*.

Voulez-vous que votre nation soit puissante et paisible? Que la loi de l'Etat commande à la religion.

Quelle est la moins mauvaise de toutes les religions? Celle où l'on voit moins de dogmes et plus de vertu. Quelle est la meilleure? C'est la plus simple.

Papistes, luthériens, calvinistes, ce sont autant de factions sanguinaires. Les papistes sont des esclaves qui ont combattu sous les enseignes du pape leur tyran. Les luthériens ont combattu pour leurs princes, les calvinistes pour la liberté populaire.

Les jansénistes et les molinistes ont joué une farce en France. Les luthériens, les calvinistes avaient donné des tragédies sanglantes à l'Angleterre, à l'Allemagne, à la Hollande.

Le dogme a fait mourir dans les tourmens dix millions de chrétiens. La morale n'eût pas produit une égratignure.

Le dogme porte encore la division, la haine, l'atrocité dans les provinces, dans les villes, dans les familles. O vertu, consolez-nous!

ADDITION DU TRADUCTEUR.

APRÈS le chapitre des chrétiens platoniciens, j'en ajouterais un pour confirmer l'opinion de l'auteur, s'il m'était permis de mêler mes idées aux siennes. Je pourrais dire que toutes les opinions des premiers chrétiens ont été prises de *Platon*, jusqu'au dogme même de l'immortalité de l'ame que les anciens Juifs ne connurent jamais. Je ferais voir que le *royaume des cieux*, dont il est parlé si souvent dans l'évangile, se trouve dans le *Phédon* de *Platon*. Voici les propres mots de ce philosophe grec, qui, sans le savoir, a fondé le christianisme : *Un autre monde pur est au-dessus de ce ciel pur où sont les astres ; la terre que nous habitons n'est que le sédiment grossier de ce monde éthéré etc.*

Platon ajoute ensuite *que nous verrions ce royaume des cieux, ce séjour des bienheureux, si nous pouvions nous élancer au-delà de notre air grossier, comme les poissons peuvent voir notre terre en s'élançant à fleur d'eau.*

Ensuite voici comme il s'exprime : *Dans cette terre si parfaite tout est parfait ; elle produit des pierres précieuses dont les nôtres n'approchent pas .... elle est couverte d'or et d'argent, ce spectacle est le plaisir des bienheureux. Leurs saisons sont toujours tempérées, leurs organes, leur intelligence, leur santé les mettent infiniment au-dessus de nous etc.*

Qui ne reconnait dans cette defcription la Jérufalem célefte ? La feule différence, c'eft qu'il y a du moins quelque philofophie dans la ville célefte de *Platon*, et qu'il n'y en a point dans celle de l'Apocalypfe attribuée à *St Jean*. " Elle eft femblable, dit-il, à une pierre de
„ jafpe comme du criftal. . . Celui qui parlait
„ avec moi avait une canne d'or pour mefurer
„ la ville. . . . La ville eft bâtie en quarré, auffi
„ longue que large, et il la trouva de douze
„ mille ftades, et fa longueur et fa largeur et fa
„ hauteur font égales . . . Le premier lit du fon-
„ dement de la ville était de jafpe, le fecond
„ de faphir, le troifième de calcédoine, c'eft-
„ à-dire d'agathe, le quatrième d'émeraude etc.

Le purgatoire, fur-tout, a été pris vifiblement dans le *Phédon*; les paroles de *Platon* font remarquables. *Ceux qui ne font ni entièrement criminels, ni abfolument innocens, font portés vers l'Achéron; c'eft là qu'ils fouffrent des peines proportionnées à leurs fautes, jufqu'à ce qu'ayant été purgés de leurs péchés, ils reçoivent parmi les bienheureux la récompenfe de leurs bonnes actions.*

La doctrine de la réfurrection eft encore toute platonicienne; puifque dans le dixième livre de la *république*, le philofophe grec introduit *Hérès* reffufcité et racontant ce qui s'eft paffé dans l'autre monde.

Il importe peu que *Platon* ait puifé fes opinions, ou fi l'on veut fes fables, chez d'anciens philofophes égyptiens, ou chez *Timée*

de Locres, ou dans ſon propre fonds. Ce qui eſt très-important à conſidérer, c'eſt qu'elles étaient conſolantes pour la nature humaine : et c'eſt ce qui a fait dire à *Cicéron* qu'il aimerait mieux ſe tromper avec *Platon* que d'avoir raiſon avec *Epicure*. Il eſt certain que le mal moral et le mal phyſique ſe ſont mis en poſſeſſion de notre courte vie, et qu'il ſerait doux d'eſpérer une vie éternelle dont nul mal n'oſerait approcher. Mais pourquoi commencer par le mal pour arriver au bien ? Pourquoi cette vie éternelle et heureuſe ne nous a-t-elle pas été donnée d'abord ? ne ſerait-il pas ridicule et barbare de bâtir pour ſes enfans un palais magnifique et rempli de toutes les délices imaginables, mais dont le veſtibule ſerait un cachot habité par des crapauds et par des ſerpens, et d'empriſonner ſes enfans dans ce cachot horrible pendant ſoixante et dix ou quatre-vingts ans, pour leur faire mieux goûter enſuite toutes les voluptés dont le palais abonde ; voluptés qu'ils ne ſentiront que quand les ſerpens du veſtibule auront dévoré leur peau et eurs os

Quoi qu'il en ſoit, il eſt indubitable que toute cette doctrine était répandue dans la Grèce entière avant que le peuple juif en eût la moindre connaiſſance. La loi juive, que les Juifs prétendaient leur avoir été donnée par DIEU même, ne parla jamais ni de l'immortalité de l'ame, ni des peines

et des récompenses après la mort, ni de la résurrection du corps. C'est le comble du ridicule de dire que ces idées étaient sous-entendues dans le Pentateuque. Si elles sont divines elles ne devaient pas être sous-entendues; elles devaient être clairement expliquées. Elles n'ont commencé à luire pour quelques Hébreux que long-temps après *Platon*; donc *Platon* est le véritable fondateur du christianisme.

Si l'on considère ensuite que la doctrine du verbe et de la Trinité, n'est expressément dans aucun auteur excepté *Platon*, il faut absolument le regarder comme l'unique fondateur de la métaphysique chrétienne. JESUS qui n'a jamais rien écrit, qui est venu si long-temps après *Platon*, et qui ne parut que chez un peuple grossier et barbare, ne peut être le fondateur d'une doctrine plus ancienne que lui, et qu'assurément il ne connaissait pas.

Le platonisme, encore une fois, est le père du christianisme, et la religion juive est la mère. Or quoi de plus dénaturé que de battre son père et sa mère! Qu'un homme s'en tienne aujourd'hui au platonisme, un cuistre de théologie présentera requête pour le faire cuire en place publique, s'il le peut, comme un cuistre de Noyon fit autrefois cuire *Michel Servet*. Qu'un Espagnol *nuevo christiano* imite JESUS-CHRIST, qu'il se fasse circoncire comme lui, qu'il observe le sabbat

comme lui, qu'il mange comme lui l'agneau pascal avec des laitues dans le mois de mars, les familiers de l'inquisition voudront le faire brûler en place publique.

C'est une chose également remarquable et horrible que la secte chrétienne ait presque toujours versé le sang, et que la secte épicurienne, qui niait la providence et l'immortalité de l'ame, ait toujours été pacifique. Il n'y a pas un soufflet de donné dans l'histoire des épicuriens, et il n'y a peut-être pas une seule année depuis *Athanase* et *Arius* jusqu'à *Quesnel* et *le Tellier*, qui n'ait été marquée par des exils, des emprisonnemens, des brigandages, des assassinats, des conspirations ou des combats meurtriers.

Platon n'imaginait pas, sans doute, qu'un jour ses sublîmes et inintelligibles rêveries deviendraient le prétexte de tant d'abominations. Si on a perverti si horriblement la philosophie, le temps est venu de lui rendre enfin sa première pureté.

Toutes les anciennes sectes, excepté la chrétienne, se supportaient les unes les autres; supportons donc jusqu'à celle des chrétiens: mais aussi qu'ils nous supportent. Qu'on ne soit point un monstre intolérant: parce que le premier chapitre de l'évangile attribué à *Jean* a été évidemment composé par un chrétien, ce n'est pas là une raison pour me persécuter. Qu'un prêtre qui n'est nourri, vêtu, logé que des décimes que je

lui paye, qui ne subsiste que par la sueur de mon front ou par celle de mes fermiers, ne prétende plus être mon maître, et un maître méchant; je le paye pour enseigner la morale, pour donner l'exemple de la douceur, et non pour être un tyran.

Tout prêtre est dans ce cas; le pape lui-même n'a des officiers, des valets et des gardes qu'aux dépens de ceux qui cultivent la terre et qui sont nés ses égaux. Il n'y a personne qui ne sente que le pouvoir du pape est uniquement fondé sur des préjugés. Qu'il n'en abuse plus, et qu'il tremble que ces préjugés ne se dissipent.

Fin du Tome troisième.

TABLE

DES PIECES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

Fin de la Table du Tome troisième.

